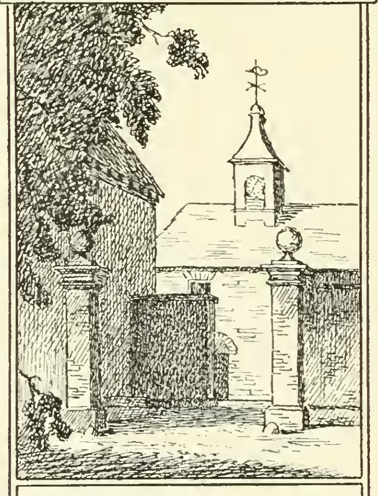
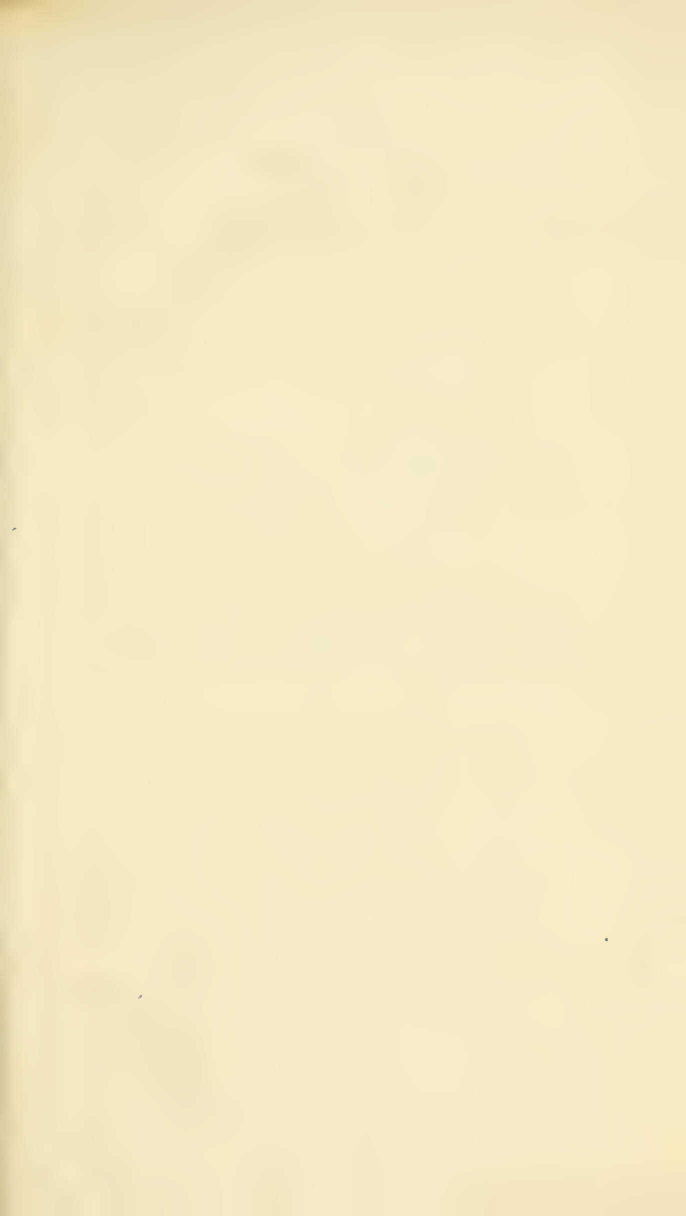


RECORDS THAT DEFY THE TOOTH OF TIME



MARY HERBERT : STYCHE









ROMANS RUSSES.

LE GILBLAS RUSSE.

PARIS, IMPRIMERIE DE C. FARCY.

IVAN WYJIGHINE

OU

LE GILBLAS RUSSE,

PAR

THADÉE DE BULGARINE.

TRADUIT DU RUSSE

Par Ferry de Pigny.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE,

DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

1829.

IVAN WYJIGHINE.

CHAPITRE XI.

VOYAGE ET DANGER, — PRESSENTIMENT. — UN CAPITANE-ISPRAVNIK.

— Combien as-tu d'argent? me demanda Vorovatine, à la première station de poste. — Six cents roubles. — Eh! mais, c'est un joli petit capital; à ton âge, il en est peu qui aient jamais eu une pareille somme en leur possession. Tu es plus riche que moi, Ivane, et la justice demande que tu supportes la moitié des frais du voyage. — Je ne pensais pas

qu'il en dût être autrement, répondis-je; et je me réservais d'entrer en compte avec vous, pour cela, dès le jour même de notre arrivée à Orenbourg.—C'est bien, dit Vorovatine; mais comme tu n'es pas accoutumé au maniement de l'argent, donne-moi à garder ce que tu as là. — Mon argent est en sûreté dans ce porte-manteau. — Non; il sera mieux sous clef dans mon coffre. — Allons, puisque vous le voulez:..., lui dis-je; et je lui remis mes six cents roubles, ne me réservant qu'une vingtaine de pièces d'argent pour les menues dépenses.

Pendant plusieurs postes de suite, Vorovatine resta silencieux et rêveur; à la fin, il entama la conversation d'un ton froid et grave. — Est-il donc vrai que ta tante ne t'ait rien dit de ton père? me

demanda-t-il en fixant sur moi des regards pénétrans. — Rien, absolument rien que ce que je vous ai conté. — C'est une chose étrange! bien étrange! murmura Vorovatine. — Et moi je ne vois rien d'étrange en cela. S'il y avait eu quelque chose d'intéressant dans la vie de mon père, ma tante m'en aurait certainement parlé. Mais ne sauriez vous rien, vous? ajoutai-je en le regardant fixement à mon tour; vous m'obligeriez infiniment de me dire quelque chose là-dessus. — Moi, que saurais-je? et que me fait cela? me répondit-il sèchement. — Si la chose vous inquiète si peu, pourquoi donc suspecter le silence de ma tante? — Hé! tu ne connais pas les ruses des femmes, leurs arrière-pensées, leurs piéges.... Va, quand elles t'auront

bien fait souffrir, tu seras un peu mieux en garde contre elles. — Je n'ai aucune raison de me tenir en garde contre une personne qui m'aime comme son propre enfant, qui a fait pour moi ce que font les mères les plus tendres, et qui est prête à me sacrifier tout ce qu'elle possède. — Voilà justement ce qu'il y a de plus fort. Quoi, n'est-il pas étrange que, t'aimant comme elle fait, elle ne t'ait jamais parlé de la position de ton père, de certaines espérances et de diverses circonstances.... — Quoique vous m'ayez donné le conseil de n'être jamais sincère, lui dis-je avec quelque dépit, je n'ai pas encore appris à suivre vos avis à la lettre, et je vous le dis franchement. Ma tante a fait la discrète avec moi, soit; eh bien, j'étais trop jeune, trop léger

pour entendre des récits probablement sans intérêt pour moi; mais, à mon retour à Moscou, je la questionnerai en détail sur toutes ces choses que, jusqu'à présent, j'avais regardées, à tort peut-être, comme peu importantes. — Il est trop tard, désormais, dit Vorovatine avec un sourire méchant. — Pourquoi trop tard? lui demandai-je. — A cette question, il partit d'un éclat de rire qui avait je ne sais quelle expression sinistre, et il me dit : « Mon cher, qui vivra verra! » Puis il détourna la conversation sur d'autres sujets, s'efforçant de me distraire; mais je restai morne et triste; le chagrin s'était emparé de mon cœur. Dès ce moment, ma confiance en Vorovatine s'évanouit, et je commençai à appréhender qu'il ne voulût bientôt me

desservir auprès de Grounia, en lui révélant le secret de ce que j'avais été dans mon enfance. Cependant, il se montrait tout aussi prévenant qu'avant notre conversation, et il me flattait de douces espérances au sujet de mon mariage et des richesses qui allaient tomber en ma possession.

Nous nous arrêtâmes pour la nuit à la maison de poste d'une petite ville. Vers le soir arriva, en télègue, je ne sais quel individu ayant à peu près deux fois mon âge, et qui s'arrêta comme nous pour la nuit. Je m'aperçus, en regardant machinalement par la fenêtre, que Vorovatine souhaitait familièrement le bonjour au nouveau venu qui, pourtant, montrait une sorte de considération à mon compagnon de voyage, car il ne remit

son bonnet que lorsque Vorovatine lui eut enjoint de se couvrir. Ils allèrent ensemble derrière la maison, contre un mur sans fenêtres, et ils se mirent à causer. Comme le vent me favorisait, j'allai me placer à la dernière fenêtre dans la chambre qui faisait le coin, et delà j'entendis une partie de leur entretien.— Tu t'es trop pressé, dit Vorovatine ; il fallait attendre que j'eusse passé quelque temps sur les lieux, et que j'eusse combiné les moyens. Tu conçois qu'on ne peut pas lui mettre une pierre au cou et l'envoyer aux poissons. — Pour ce qui est de se défaire de lui, je n'en suis pas, répondit le nouvel arrivé ; mais la comtesse ne me donnait aucun repos ; c'est elle qui m'a forcé de partir sitôt. On dit que le comte retourne à Moscou, et......

(Ici le vent heurta les battans de la porte cochère, et ce bruit me fit perdre la fin de la phrase.) —......... Est-ce ma faute, dit Vorovatine, si la comtesse ne veut pas qu'il soit expédié pour l'autre monde? Oh! vois-tu, quand la conscience se mêle dans une affaire......... les demi-mesures.........

Un charretier, qui était dans la cour, appelait en ce moment son camarade, et je perdis encore une partie du dialogue. Enfin, j'entendis ces mots de l'inconnu : — J'ai reçu l'ordre de vous accompagner jusqu'à la fin de l'aventure, de vous aider en tout, et de retourner immédiatement après chez la comtesse, dans sa campagne, près de Moscou.

Vorovatine et l'inconnu rentrèrent alors en chuchottant dans la cour, et

moi, je restai à la fenêtre, étourdi, inquiet, agité de ce que je venais d'entendre. Je ne pouvais douter que Vorovatine ne machinât quelqu'entreprise criminelle, et j'étais sûr, connaissant sa manière de sentir et de penser, que, ni la crainte de Dieu, ni la conscience ne l'empêcheraient de consommer un crime. Mais, quelle était la victime dont on conjurait la perte? Quelle était cette comtesse qui attendait avec impatience la nouvelle du malheur d'autrui? Qui était ce comte? Qui était ce nouvel arrivé? Ce mystère, dans lequel je voyais tramer la perte de quelqu'un, mettait mon cœur et ma tête à la torture. Je sentais qu'il était inutile de demander le moindre éclaircissement à Vorovatine, en lui avouant que j'eusse entendu une partie

de sa conversation avec l'inconnu; j'aurais craint même, en lui découvrant que j'avais vent de ses desseins, d'attirer sur moi sa colère et peut-être sa vengeance; je me décidai à garder le silence, mais à mettre obstacle, s'il était possible, à l'exécution de ses coupables projets. Tourmenté par de funestes pensées, je parcourais la chambre en tous sens, et retombais toujours dans les mêmes perplexités; mon cœur battait avec force, ma langue était sèche et ma tête me semblait lourde à ne pouvoir se soutenir. Je passai dans la chambre du maître de poste, pour avaler un peu d'eau fraîche; j'aperçus par hasard le registre de la poste sur une table, je l'ouvris, et je lus que le nouveau-venu, le complice de Vorovatine, se nommait *Prohon-Nojof*,

qu'il était bourgeois de Kolomna, et se rendait de Moscou à Orenbourg.

Ne sachant plus qu'imaginer pour me distraire, j'allai faire un tour de promenade dans la ville ; mais nos petites villes offrent bien peu de sujets de distraction aux voyageurs. Des enfans tout déguenillés, des chiens affamés, des bêtes à cornes, des oies, des poules, des dindons, qui tous barbottaient familièrement pèle-mèle dans la boue des rues, voilà tout ce que je vis en me promenant, d'une extrêmité à l'autre, sur des trottoirs de madriers. De vieilles femmes, les bras croisés, se tenaient près des portes cochères de leurs maisons de bois, occupées à dire du mal de leurs voisins ou à se chamailler les unes les autres. Les hommes étaient attroupés autour du ca-

baret ; les vieillards présidaient cette assemblée, et les jeunes gens, avec leurs balalaïkes (1) et leurs guimbardes, se promenaient devant des fenêtres où se montraient par ci par là quelques minois de femmes. On entendait en différens lieux les airs monotones de diverses chansons ; et comme pour animer le tableau, de paisibles bourgeois s'arrachaient les cheveux, au milieu de deux groupes formés de leurs bons voisins et de leurs chers amis ; plus loin, de sages et respectables pères de famille, repus, gorgés du généreux poison lent que prodiguent à l'envi les fermiers du monopole (2), se fesaient soutenir par de

---

(1) Instrument à deux cordes ; espèce de guitare.

(2) La vente de l'eau-de-vie de grain est un monopole.

vigoureux compagnons et cheminaient ainsi en entonnant des airs de danse. C'était le soir d'un jour de fête.

La ville n'était autre chose qu'une vaste enceinte tétragone, environnée de claies à demi détruites; les trois quarts au moins de ce terrain servaient au pâturage. L'enclos était coupé dans le milieu par une large rue, ou plutôt par la grande route; de chaque côté de ce chemin de poste, et au-delà des fossés, se trouvaient rangées de petites maisonnettes de bois et de misérables chaumières. Il y avait encore, de distance en distance, quelques rues percées à travers ces lignes; on y voyait des chaumières à demi-enterrées, et séparées entre elles par de grands espaces vides, par de vieux débris de claies et de cabanes tom-

bées en ruines. Au milieu de tout cela était une grande place, au milieu de la place une église en pierre, et près de cette église un bâtiment de briques, inhabitable, qui jadis avait été destiné à recevoir les tribunaux de la ville. Sur le papier, cette ville occupait sans doute un très grand espace; toutes les rues qui, en réalité, n'étaient marquées que par les traces d'anciens ravins creusés sur une terre bouleversée, présentaient, sur le plan, un aspect tout-à-fait agréable. Ce qui est dommage, seulement, c'est que des tas de fumier, des couches d'immondices jetés çà et là, puissent ainsi remplacer des maisons si joliment dessinées par l'architecte de la province. Nous avons beaucoup de ces sortes de villes, comme on sait; mais puisque

leurs noms se trouvent sur les cartes de géographie et sur les plans que l'on conserve soigneusement aux archives du bureau des arpenteurs, puisque les places destinées à la construction des maisons n'ont pas été oubliées sur ces plans, et que même les façades y sont déjà toutes tracées, il me semble, en effet, que la chose est à moitié faite. Au reste, il n'y a personne à blâmer; l'homme propose, Dieu dispose. Il est aussi impossible de doubler et tripler la population des villes sans ressources locales particulières, qu'il le serait de fixer arbitrairement le cours du change.

De retour à la maison de poste, je trouvai Vorovatine dans une humeur de rire qui tranchait singulièrement avec la triste disposition d'esprit où j'étais. Il

m'attendait pour souper, en faisant boire de l'eau-de-vie au maître de poste qu'il interrogeait en même temps sur le train de vie et l'état des affaires de tous les seigneurs des environs, sur les employés du district, et sur toutes les nouvelles de la province. Vorovatine ne manquait pas de prendre ces informations à chaque station de poste; et confrontant le récit du surveillant avec les discours des cochers qui le menaient et avec ceux des cabaretiers et des aubergistes, il notait ses conclusions dans un livre de souvenirs. Un jour, je m'avisai de lui demander le but de cette curiosité; il me répondit froidement : — On ne sait à qui l'on pourra avoir affaire dans la vie! Quand on connaît la façon de penser et d'agir de beaucoup de gens, on peut

tirer, dans l'occasion, un très grand parti de cette connaissance. Je regarde les hommes comme des simples, comme des plantes médicinales, voulais-je dire; il faut en connaître les qualités propres pour en tirer parti. Dans la société, ainsi que dans l'économie de la nature, rien ne doit se perdre; un homme d'esprit fait servir à ses fins les vertus et les vices, les passions et l'indolence, les lumières et l'ignorance des hommes. Le poison, dans la main d'un sage, est employé avec succès contre la maladie; de même, le plus insigne fripon, ou l'être le plus imbécile, peut être d'une très grande utilité dans les affaires d'un homme habile. Vorovatine ayant ainsi parlé *ex-professo*, poussa comme à son ordinaire, un long rire saccadé; puis il

ajouta, toujours en ricanant : — Note-moi cela, Vane ; note cette moralité dans tes tablettes. C'est une des principales maximes de mon école.

Jusqu'à ce jour, j'avais pris certaines maximes de mon maître en philosophie pour de pures plaisanteries ; mais, depuis la conversation que j'avais entendue, les questions que faisait partout Vorovatine produisaient en moi des impressions pénibles ; je savais trop qu'elles aboutiraient au crime.

Il y a des gens qui croient qu'on peut, comme ils disent, noyer son chagrin dans le vin. Je n'avais jamais fait aucune épreuve de ce genre sur moi-même ; j'essayai alors pour la première fois de boire et de manger sans besoin ; mais le vin me parut amer comme du fiel, le

manger fade et lourd comme la pierre. Vorovatine remarqua tout d'abord le malaise que j'éprouvais auprès de lui ; malgré sa pénétration, toutefois, il n'en devina pas la véritable cause. — Il me semble que tu es fâché contre moi, Vyjighine ? me dit-il. — Je gardai le silence, et il reprit : — Est-il possible que mes questions sur ton père, t'aient chagriné à ce point ? — Ce ne sont pas vos questions, c'est le peu de confiance que l'un de nous a maintenant dans l'autre qui m'est on ne peut plus désagréable ; répondis-je. — Eh bien ! pardonne-moi, cher ami, s'écria Vorovatine en me serrant dans ses bras ; sois bien sûr que je ne t'ai fait ces questions que par un pur amour pour toi. On ma dit à Moscou que ton père avait laissé des biens dont ta

chère tante se serait emparée bien et beau, et Dieu sait encore tous les contes que l'on m'a faits là-dessus; je voulais seulement apprendre de toi si tu en savais quelque chose. — Et que ne me faisiez-vous part de vos doutes sans employer de vains détours. Quand je réfléchis à mon existence passée, je sens bien moi-même qu'il s'y trouve beaucoup de choses inexplicables. Par exemple, que peut-il y avoir de plus étrange que de voir un fils de famille, abandonné comme un vil chien de berger, à la merci du sort dans la basse-cour d'un M. Gologordowski, sans que personne l'ait au moins cherché, sans qu'on se soit le moins du monde occupé de son existence, jusqu'au moment d'une rencontre inopinée de sa tante? Mais, que cela ait été fait

pour me priver de ma fortune, c'est ce que je répugne à croire, après avoir reçu tant de preuves de l'amour de ma tante. Non seulement elle me donnerait tout ce qu'elle possède, mais elle est prête à me sacrifier sa vie; et si son intérêt eût été que je ne connusse jamais mes parens, elle ne m'aurait jamais reconnu pour son neveu.—Tu raisonnes comme un livre. Moi, j'ai passé par tant d'épreuves que je me suis fait l'habitude de ne plus croire que le mal, parce que le mal est au fond de tout, dans le monde. — Je vous plains; et je désire de tout mon cœur de pouvoir éloigner de moi l'époque de ce résultat si funeste de l'expérience. — Conviens, pourtant, ajouta Vorovatine, qu'il est fort surprenant, sinon inconcevable, que ta tante ait re-

connu, dans un magasin de modes, son neveu qu'elle n'avait vu qu'au maillot!

— Je ne dis point que cela ne doive paraître surprenant, aussi bien ne vous ai-je point conté tous les détails de l'affaire. Ma tante possède deux portraits de mon père, tous deux très ressemblans; l'un a été peint lorsqu'il était adolescent, et précisément à l'âge que j'avais quand ma tante m'a trouvé dans le magasin de modes; l'autre a été fait lorsque mon père avait vingt-cinq ans, dans l'année même de son mariage avec feu ma mère. J'ai vu ces portraits, et je sens qu'il est difficile de trouver une ressemblance plus frappante que celle qui existe entre moi et l'image de mon père; deux gouttes d'eau ne se ressemblent pas mieux. Ma tante dit qu'en outre, ma voix, ma dé-

marche et toutes mes manières lui rappellent mon père de jour en jour davantage ; elle ajoute que quiconque a vu une fois la personne ou le portrait de mon père reconnaîtra au premier coup-d'œil, en me voyant, que je suis son fils. Ma tante a toujours les deux portraits sur sa toilette ; et comme elle les voit chaque jour, est-il donc étonnant qu'elle ait été frappée de mes traits à la première rencontre, et que, connaissant la marque que je devais porter sur l'épaule, elle ait pris l'assurance, en l'examinant, que je suis véritablement son neveu. On doit être bien plutôt surpris de ma légèreté, de ma nonchalance, à moi qui ne me suis jamais enquis de ce qui concernait ma famille.

Vorovatine m'avait écouté attentive-

ment, et paraissait absorbé dans ses réflexions. Il tint longtemps ses yeux fixés sur moi ; à la fin, il quitta la table et dit : — Ne parlons plus de tout cela ; les paroles sont dites ; l'eau bénite est faite, et il est temps qu'on dorme; adieu.

Je restai plus de deux heures sans pouvoir fermer l'œil; je commençais à me repentir vivement d'avoir trompé ma tante, de m'être épris follement de Grounia, d'être parti de Moscou pour aller courir les aventures galantes dans une ville éloignée, et de m'être lié avec un homme perdu de mœurs. La raison me fit entendre sa voix, et je sentis que mes démarches me conduiraient en mille conjonctures désagréables, tant que je me trouverais dans la société d'un homme tel que Vorovatine. Je pris la réso-

lution de saisir la première bonne occasion de fuir, de regagner Moscou, d'y prendre du service, d'être plus prudent dans le choix de mes amis, de ne plus devenir amoureux, et surtout de rompre avec celui qui avait tendu des piéges à ma jeunesse. C'est ainsi que nous formons de sages projets, quitte à les oublier avec la circonstance malheureuse qui les a fait naître, quand le péril est passé.

Je ne suis pas superstitieux, mais plusieurs préjugés (si le nom de préjugé convient à ce que j'éprouve) se sont enracinés profondément dans mon esprit; et ni le temps, ni l'expérience, ni le raisonnement n'ont pu les extirper. Les principaux sont : croyance aux pressentimens et croyance aux signes de la

physionomie. Je me rappelle particulièrement ce jour là, comme celui où je contractai ces préjugés, ainsi qu'on les appelle. Voici l'état où je me trouvai depuis, toutes les fois que je fus exposé à quelque danger: les pulsations de mon cœur étaient plus fortes et plus rapides qu'à l'ordinaire, j'y sentais une douleur analogue à celle d'une pression, mon sang circulait irrégulièrement dans mes veines, et quand il arrivait au cœur, il y causait une sensation pénible. Tout ce que j'avais souffert dans ma vie assiégeait alors mon imagination; à travers la confusion de ces images sombres j'entrevoyais dans mon avenir une image plus sombre encore, et parmi les personnages qui figuraient dans ces drames fâcheux, je me voyais toujours le plus

misérable. Mon sommeil était inquiet et agité par les plus terribles songes ; une certaine faiblesse de corps accompagnait ce fâcheux état de mon âme, et durant plusieurs jours de suite, un regard attentif dirigé sur moi, ou la moindre question, excitait en moi de la défiance ; le plus léger bruit ou la moindre exclamation, l'apparition de quelque nouvelle figure, enfin toute chose inattendue me causait une frayeur subite. Les personnes que j'aimais le plus, celles dont l'amitié pour moi était hors de doute, me devenaient insupportables. A chaque instant j'attendais un coup du sort, comme un criminel condamné attend l'exécution de son arrêt de mort; et en effet, rarement arrivait-il qu'après ces cruelles anxiétés de mon esprit, je ne

tombasse dans quelque malheur ou que je n'essuyasse au moins quelque forte contrariété. Pour ce qui est des signes de la physionomie, je pris, comme on le devine, ma première séance d'observations sur les traits de Vorovatine que, dès le même jour, je me mis à étudier en détail, en comparant sans cesse ses paroles et ses gestes avec le jeu des muscles de son visage. Depuis ce moment, je n'ai pu m'empêcher de juger les gens d'après l'impression réfléchie que leur première vue faisait sur moi. Dans la suite, j'ai lu avidement ce que Lavater et Delaporte ont écrit sur les physionomies, mais je m'en suis tenu à mon système, et je le répète, je juge les hommes, non d'après les traits de la face, mais, pour ainsi dire, d'après le jeu mécanique de

ces traits, comparé avec le ton, le son de voix, et avec l'artifice de langage et de geste de l'individu. Qu'un homme me regarde en-dessous, ou qu'il évite de me regarder lorsqu'il me parle; s'il a l'air d'alambiquer ses paroles, ou s'il arrange ses phrases pendant notre entretien; s'il ne cause avec moi que par demandes, et qu'en voulant toujours savoir ma façon de penser, il consente tacitement à tout ce que je dis, ou s'il ne me contredit qu'afin de me faire expliquer plus clairement, je l'avoue, je n'ai aucune confiance en cet homme là. Un sourire forcé, un rire faux sont à mes yeux des indices certains de mauvaise foi. Des grimaces faites involontairement, un mouvement continuel des lèvres et l'action de se les mordre sans

cesse, c'est encore là un signe de fort mauvais augure ; une allure inégale où l'on remarque je ne sais quel circuit oblique comme celui que fait un renard; une contraction de tout le corps vers un centre, comme celle du chat qui se courbe devant un morceau de viande ; une tête qui s'alonge en avant comme celle du serpent prêt à fondre sur sa proie, ce sont là toutes choses qui m'inspirent l'éloignement en me montrant l'individu à découvert. Ces grands témoignages de joie donnés à voix haute, ces embrassades éternelles à toutes les personnes de connaissance que l'on rencontre, me semblent encore des signes fort suspects. Je terminerai ma petite digression en protestant que jamais je ne me suis trompé à la physionomie, tandis que

mes pressentimens ont été quelquefois trompeurs. Je ne rends point compte ici de mes nombreuses observations physiognomoniques, le lecteur les reconnaîtra plus loin aux portraits de beaucoup d'individus avec lesquels je me suis trouvé plus ou moins en contact dans la vie; et quant à mes pressentimens, je dois dire que je les ai toujours eus après avoir fait quelque mauvaise action, ou quelque étourderie, et naturellement, je devais m'attendre alors à des désagrémens, mérités ou non, de la part de mes ennemis. Ce n'était pas en moi un génie *aviseur* comme celui de Socrate, mais un génie *annonceur*. Au reste, ceux qui ont à lutter contre l'amour-propre et contre les passions des hommes doivent très souvent s'attendre à quelque

malheur, sans qu'en effet ils aient commis aucune faute condamnable.

Ne sachant point dissimuler, je ne pus prendre sur moi de paraître gai et dispos avec Vorovatine, et pour détourner tout soupçon, je lui dis que je me sentais malade. Je ne sais s'il me crut, mais il redoubla de prévenances et d'attentions pour moi; il me soigna avec la tendresse d'un père, ce qui me réconcilia jusqu'à un certain point avec lui. Pour me procurer quelque repos, il s'arrêta dans une petite ville de district située en amphithéâtre sur les bords du Volga; la vue des environs était délicieuse.

Vorovatine avait dans cette ville une ancienne connaissance; c'était le *Capitane-Ispravnik* (1) avec qui il se condui-

---

(1) Commissaire de police du district.

sait on ne peut plus librement. En écoutant les discours qu'ils se tenaient l'un à l'autre, j'appris des choses dont je n'avais pas eu jusqu'alors la moindre idée, et ces choses produisirent sur moi des impressions si vives que, pour les retracer ici, je n'ai qu'à laisser courir ma plume :

Sava-Savitch était regardé comme l'un des plus habiles capitanes-ispravniks du gouvernement. Il était d'une taille gigantesque, et, ayant servi autrefois dans les gardes du corps, il avait conservé les manières et la tenue militaires ; il était raide comme un piquet et se tournait tout d'une pièce avec beaucoup d'agilité. Les ans et les vapeurs du vin avaient tellement relâché les racines de ses cheveux qu'ils étaient presque tous

tombés, excepté à la nuque et aux tempes où il s'en trouvait encore quelques longues mèches. Son nez démesuré et les pomettes de ses joues étaient couverts d'un cramoisi luisant. Sous ses épais sourcils brillaient deux petits yeux gris de chat. Il était toujours vêtu du surtout, uniforme de son gouvernement, et bien serré à la taille par un ceinturon de cosaque; il n'y suspendait son sabre que lorsqu'il partait pour aller exercer ses fonctions dans le district, mais son arme familière était un *nagaïka* (1) de cosaque, au bout duquel on avait ennatté une balle de plomb. Il avait la manie de se couvrir habituellement la tête d'une casquette de cuir surmontée d'une petite crinière

(1) Fouet très court et très fort.

qui se tenait bien raide, et qui ajoutait grotesquement à l'air martial du personnage. Sa voix, quand il ne rugissait pas, ressemblait au grognement de l'ours.

Les affaires de son bureau étaient traitées par un vieux commis, homme précieux qui avait passé les trois quarts de sa vie un pied lié à sa table; Sava-Savitch faisait plus que de le lier, il voulait que l'on emportât les bottes de son employé afin qu'il lui fût impossible d'aller à tout moment au cabaret. Mais l'habile écrivain trouva le moyen de s'enivrer sans quitter sa chaise; des gens officieux lui apportaient du *vina*(1) dans des taupettes de pharmacie, et cela se

(1) Les Russes appellent l'eau-de-vie de grain *vino* ou *vina*.

répétait, souvent, trois et quatre fois dans une heure. C'est un expédient auquel il avait recours depuis que Sava-Savitch s'était avisé un beau matin de chercher les bouteilles et les flacons dans les poëles, dans l'armoire aux paperasses et même derrière la tapisserie. Les jours de fête, il lui était permis de s'enivrer, et on le rapportait communément ivre-mort pour passer la nuit au corps-de-garde, où on ne le faisait revenir à la vie qu'en versant sur lui plusieurs pots d'eau froide. Dans les excursions que faisait l'ispravnik dans le district, *Fomof*, (c'est ainsi que s'appelait l'écrivain) avait pleins pouvoirs de boire à tomber pour mort sur la place, et cela durant plusieurs jours de suite, sauf toutefois à ne commencer les libations qu'après l'expédi-

tion des affaires, car, faute d'une nuit entre l'ivresse et le travail, Fomof éprouvait un si grand tremblement de la main qu'il n'y avait pas apparence qu'on pût le faire écrire. Sava-Savitch l'appelait un homme d'or, et attribuait son penchant à l'ivrognerie à des talens supérieurs qui, au dire de nos bons vieux russes, ne peuvent jamais se déployer s'ils ne sont largement arrosés d'eau-de-vie; il faudrait donc en conclure que Sava-Savitch lui-même était un homme de génie. A vrai dire, ce capitane-ispravnik s'entendait merveilleusement aux affaires; il était passé maître à diriger une enquête, un interrogatoire, et généralement toute sorte de perquisitions. Un talent lui manquait, celui de jeter sur le papier ses idées avec la même

facilité qu'il versait coup sur coup les liqueurs fortes dans son gosier; il n'avait pu trouver, dans nos deux capitales, des lunettes au moyen desquelles il pût déchiffrer l'écriture courante, même en épelant; son œil ne pouvait non plus se faire aux papiers imprimés; et dans la plupart des affaires, il lui était absolument impossible de se rappeler la date des oukazes qu'il citait. Tomof y suppléait. Les habitans de la contrée appelaient assez généralement Sava-Savitch *le loup gris*, et Tomof, son fidèle aide-de-camp, le *traquenard du loup gris*.

Un soir, le capitane-ispravnik vint nous voir; on mit devant nous la bouilloire à thé, et, s'étant déjà humecté le gosier de plusieurs verres de punch à

l'eau-de-vie de *Kislar* (1), il se sentit en humeur de babiller sans contrainte, et il commença, selon son habitude, par son exclamation favorite : — Hum! les beaux temps que les nôtres! Civilisation.... justice.... et pas le sou, pas le sou! — Bon ; bon! Sava-Savitch, viens me conter, à moi, que les temps sont durs! Eh, frère, ne savons-nous pas que les places d'ispravnik sont fort courues! Qui diable te forcerait à rester ici si tu n'y trouvais ton compte! — Que veux-tu donc que je fasse? dit l'ispravnik avec un air chagrin. Nous ne vivons

---

(1) L'eau-de-vie de Kislar se fait au Caucase, dans une petite ville de ce nom. La classe moyenne l'employe au lieu de rum et de cognac.

que de nos vieilles économies ; avec les revenus d'aujourd'hui, je ne trouverais pas de quoi boucher le plus petit trou de ma poche. Songe donc que nous devons entretenir nos tribunaux de gouvernement, comme des enfans nourrissent leur vieux père. A quoi me sert d'avoir neuf mille deux cent dix-huit âmes, si ces âmes sont dans des corps décharnés ! — Quoi, monsieur le capitane-ispravnik, m'écriai-je, vous avez neuf mille deux cent dix-huit âmes, et vous vous plaignez de votre sort (1)!

Le capitane-ispravnik sourit de ma

---

(1) Il est inutile de dire que la fortune s'évalue en Russie selon le nombre d'âmes ou de paysans que possèdent les particuliers ; 9218 âmes seraient une fort belle fortune.

bévue et me répondit : — Ces âmes ne sont pas à moi, frère ; elles sont à la couronne, vois-tu bien, et se trouvent seulement sous ma juridiction ; mais, qui trait la vache doit goûter le lait. En effet, prétendra-t-on qu'il ne nous reste pas un peu de gratin des impôts de la couronne ? Eh mais, frère, c'est notre casuel à nous. N'importe, mal va. Hum ! les beaux temps que les nôtres ! Civilisation... justice... et pas le sou, pas le sou ! Le nombre des cabarets diminue ; malheureusement les esclaves fugitifs se montrent peu dans notre district, et en vérité, l'on ne trouve plus à qui s'accrocher. Tout cela, je crois, annonce la fin du monde ! Les vols mêmes, les vols commencent à devenir assez rares ; et quant aux meurtres, on n'en entend presque

plus parler. Pour nous autres habiles gens, le nouvel ordre de chose est une peste, un fléau maudit. Plus d'affaires, plus de profits ; c'est clair. Et cependant les tribunaux de gouvernement veulent vivre ; ils nous écrivent à tout moment qu'on ne nourrit pas les rossignols avec des chansons, qu'on ne double pas les pelisses avec des salutations, et autres choses dans le même sens. Ne m'en parlez plus. Ah ! les misérables temps ! Nous sentons souffler de tous les côtés un vent qui nous apporte la civilisation ; il n'y a pas jusqu'aux simples copistes qui ne lisent maintenant et qui même ne glosent sur ce qu'ils écrivent ; on dit que dans les capitales, on se moque aussi des gens raisonnables de l'ancien temps, non seulement sur le théâtre, mais jusques dans

les gazettes; et pourquoi tous ces clabaudages? parce que nous gagnons notre pain quotidien en bien travaillant. Les seigneurs propriétaires sont aussi devenus plus déliés; ce n'est pas qu'ils lisent, oh non! mais il veulent tous voir clair dans leurs affaires, et s'il leur arrive quelque anicroche, ils courent droit aux tribunaux de la ville du gouvernement, et même à *Piter* (1). Il vaut mieux, disent-ils, nourrir le loup que les louveteaux. Aussi bien est-il vrai de dire que je les vexe joliment à mon tour. Ho! je les tiens dans des mitaines de peau d'hérisson. Dès que je puis être informé qu'un esclave fugitif a paru dans le district, je

(1) Dans les provinces russes, on n'appelle guères autrement Pétersbourg que *Piter*.

l'engage à déclarer qu'il a reçu asyle chez tous les plus riches de mes justiciables, et même chez tels et tels paysans, pour me venger de leurs seigneurs, et à l'instant, dressant procès-verbaux sur procès-verbaux, je bouleverse tout le district. Si j'ai le bonheur de trouver un cadavre, je le fais transporter dans trente endroits différens, et il en résulte un même nombre d'enquêtes. Un cheval a-t-il été volé? vingt écuries différentes, d'après mes rapports, l'ont eu dans la même nuit. Mais, tout cela n'est qu'un pain bien amer; c'est un argent de peine et de tourment! Se déplacer, courir, écrire, interroger, se battre les flancs contre la glace comme les poissons de janvier, et tout cela pour arracher d'industrie, une misérable centaine de rou-

bles dans un endroit, cinquante dans un autre, et quelquefois dix roubles, oui, dix roubles.... Hum! quels temps que les nôtres! Civilisation... justice!... (Sava-Savitch avala un grand verre de punch pour aider son chagrin à passer). Hum! frère, et pas le sou! pas le sou! poursuivit-il en frappant son verre contre la table, et il parut s'enfoncer dans de profondes réflexions.

Vorovatine s'amusait de la sincérité de son ami; il l'excita de nouveau à s'ouvrir : — Et les foires, Sava-Savitch; et les passe-ports, et le recouvrement des arrérages, soit des impôts, soit des dettes particulières, et l'inventaire des biens, et les routes à réparer, et les chevaux en réquisition, et la tutèle?.... et.... et que sais-je encore?.... — Je te dis en-

core une fois que le diable a tout embrouillé, tout culbuté, répondit Sava-Savitch ; les joueurs se montrent peu maintenant à nos foires, et ceux qui viennent encore sont pauvres comme des rats d'église ; ils sont hors d'état de payer pour avoir la permission de gagner à coup sûr l'argent des propriétaires, et nos seigneurs vont dans les capitales se ruiner en objets de modes. Les passeports sont d'un très mince produit. Il n'y a presque pas d'ouvrage dans les capitales ; le commerce va mal, et peu de paysans quittent le district pour se faire ouvriers et conducteurs de chariots. Il est vrai que nous sommes bien récompensés de la grande indulgence que nous avons quand le temps est venu de percevoir les arrérages des impôts, et de tou-

cher les créances particulières ; mais aujourd'hui, les ordres et instructions que nous recevons sont précis, et les gouverneurs, ainsi que les procureurs, nous serrent de près, nous autres, lorsque nous perdons de vue les intérêts de la couronne. Quant aux affaires des particuliers, il n'y a rien à dire, selon moi ; qu'on soit endetté jusqu'au col, mais qu'on reste bien tranquille et qu'on nous paie bien, nous autres, voilà le principal. On peut alors être bien assuré que nous ne tourmenterons ni pour dettes, ni pour frais de chancellerie, ni pour quoique ce soit. Les tribunaux du chef-lieu et ceux des districts n'ont plus entre eux qu'une correspondance d'amis ; les créanciers vont lire, s'ils en ont envie, les ordres donnés

pour leur faire rembourser ce qui leur est dû ; mais ils n'ont, frère, qu'à se contenter de la belle écriture des employés du greffe ; c'est-là tout leur paiement. Cet article, grâce à Dieu, n'a pas encore été touché, et ça marche, oui, ça marche. Les routes, disais-tu, les chevaux de réquisition,.... hé.... bagatelle! Nous ne sommes chargés, vois-tu bien, frère, que du relèvement des routes de poste, et cela, si quelque personnage marquant vient à y passer; quant aux autres routes, le diable même peut s'y casser le cou, ce sera l'affaire du médecin, non la nôtre. Les régimens sont cantonnés sur les frontières, ce qui fait que les réquisitions de chevaux sont rares. Pour ce qui regarde les tutèles d'enfans nobles, tu te trompes fort si tu nous crois bien chanceux là-

dedans. Chacun, sans doute, va ramasser autour de l'orphelin quelque bois mort, mais les nobles eux-mêmes savent dépouiller leurs pupilles, comme à de jeunes bouleaux on enlève l'écorce. Arrive-t-il qu'un particulier soit mis en tutèle à cause du désordre de ses affaires domestiques, il est sûr que les rats mêmes trouveraient la famine dans le bien d'un tel homme ; on a peu à tondre sur le dos d'un habile régisseur. Hum! frère, non... Les temps sont durs, très durs!.... Civilisation.... justice... et pas le sou, pas le sou! — Ho! ho! Sava-Savitch, tu es devenu caché, ho! tu es devenu caché. Il fut un temps où tu me parlais de tes prises, comme un tireur habile rappelle fièrement les pièces de gibier qu'il a mises dans sa carnassière. Aujourd'hui

donc, toi.... — Aujourd'hui, frère.... c'est qu'aujourd'hui, il faut être plus sur ses gardes; on veut que nous soyons *honnêtes gens*, répondit l'ispravnik en tordant ses lèvres, et il vociféra de nouveau son dicton favori : Hum! le voilà bien le temps où nous vivons! Civilisation! justice... et pas le sou, pas le sou!

Vorovatine sortit de la chambre, et le capitane-ispravnik, se tournant vers moi, m'adressa la parole : — Vous êtes, m'a-t-on dit, parent de Vorovatine? — Oui, Monsieur. — Vous ne servez encore nulle part? — Non, Monsieur. — Eh mais, il est temps, mon cher Monsieur, il est temps, surtout si votre intention est de servir au civil; car, voyez-vous, la science des affaires, l'administration, la magistrature, c'est

une mer; il est bon d'en avaler quelques gorgées de bonne heure, car l'on ne peut jamais tout boire. Les temps sont difficiles en diable; et d'ailleurs, dans tous les temps, on doit se former sous les bons faiseurs, et il n'y a de gens vraiment habiles que ceux qui ont commencé leur service dans les chancelleries.... Comme il achevait ces mots, Vorovatine était rentré et reprenait sa place. Notre ispravnik jaseur, remarquant que son ami était devenu taciturne et pensif, se mit à son tour à l'accabler de questions. Ils parlèrent près d'un gros quart-d'heure de leurs anciens amis communs, et mon attention commençait à se relâcher lorsqu'une particularité la réveilla en me donnant une secousse intérieure : — Ecoute un peu, dit le capitane-isprav-

nik à Vorovatine; nous avons un compte à régler; tu me dois. — A raison de quoi? demanda l'autre. — Comment! à raison de quoi? Vas-tu me faire croire que tu l'aies oublié? N'est-ce pas sur ton écrit que j'ai fait évader de prison le bourgeois *Nojof*, natif de Kolomna, tandis que nous avions été authentiquement informés que c'était un déserteur de nos colonies de Sibérie où il avait été envoyé, et pour son bien? Tu ne m'as fait passer que trois cents roubles en m'en promettant encore autant. Nojof court les champs, et je ne vois pas plus ton argent que je ne vois le bout de mes oreilles. Non frère, non, ce n'est pas insi qu'on en use entre honnêtes gens.

— Eh! mon cher Sava-Savitch, répondit Vorovatine en l'embrassant, de-

vrions-nous rappeler de pareilles bagatelles? Tu as fait une bonne action; Nojof avait été calomnié, et moi, pour le sauver je t'ai donné tout l'argent qui se trouva dans mon portefeuille; je croyais qu'à son retour à Moscou Nojof me rembourserait, qu'il me donnerait même un surplus pour toi; mais quoi! il est tombé malade et.... au bout d'un mois.... le malheureux est mort.... de chagrin.... victime de la méchanceté des hommes.

— Hum! il y a là-dessous quelque chose qui n'est pas comme il te plaît de le dire, répartit froidement le capitane-ispravnik; Nojof, depuis longtemps noté à la police pour divers méfaits, n'est pas encore mort pour tout le monde; on parle de lui; et tiens, depuis peu j'ai su de nos marchands qu'ils l'ont vu sur ses

pieds à Moscou l'hiver passé. Non, tu as beau m'en conter, j'ai barre sur toi, je suis ton créancier. Quelle peine n'ai-je pas eue à me tirer de cette maudite affaire ! L'autorité supérieure m'a fait avaler deux réprimandes, plus, deux ou trois avis, et en outre on m'a condamné aux frais de poursuite, et au maximum de l'amende. Grâce à Dieu, encore que mon traîneau, que j'avais fait venir de Moscou a plu à la femme du procureur; sans cela, ma foi, je ne sais où j'en serais à présent. — Allons, allons, c'est bien, va te coucher, nous compterons après; va te coucher. J'ai bien mal à la tête.

Sava-Savitch fronça le sourcil; pour se consoler il égoutta sa bouteille, puis il retourna chez lui. Nous nous mîmes

au lit sans parler, et, comme il m'arrivait toujours quand j'étais affecté de quelque pensée triste, je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Je réfléchissais à tous momens à la liaison existant entre Vorovatine et Nojof qui était notoirement un coquin, et à la conversation que je venais d'entendre. Vers le point du jour je commençais pourtant à m'assoupir de lassitude; un rêve effrayant me représenta Nojof près de me fendre la tête d'un coup de hache; il m'échappa un cri, je sautai hors de mon lit, tout effaré, et je réveillai Vorovatine. Celui-ci fut alarmé, et il conclut qu'après un sommeil aussi agité, il fallait que j'eusse la fièvre chaude. Il s'engagea à me traiter, et tenta de me forcer à prendre je ne sais quelle eau-de-vie où il venait

de faire macérer différentes herbes. Je résistai à ses instances, et ainsi finirent les soins qu'il voulait bien prendre de ma santé. Pour se débarrasser de la vue de l'ispravnik, son créancier, il résolut de quitter la ville dans la journée même. Ayant donc appris que Sava-Savitch était sorti de la ville pour quelques heures, il envoya chercher des chevaux de poste, et, avant midi, nous galoppions vers Orenbourg.



CHAPITRE XII.

L'AFFRANCHI. — LE SOMNAMBULE. — PERFIDIE EN AMOUR.

Nous arrivâmes à Orenbourg à environ dix heures du matin, et nous descendîmes dans le faubourg, chez le bourgeois Ivane *Karpof* qui tenait une espèce d'hôtellerie pour les personnes de sa connaissance et pour celles qui lui étaient recommandées. On nous prépara deux chambres propres, tapissées d'un papier de tenture simple; et le valet de Vorovatine, sorte d'automate employé

à tirer les bottes et à brosser les habits, se logea vis-à-vis de l'entrée, dans la partie réservée au maître de la maison. Vorovatine changea d'habits à la hâte et aussitôt courut à la ville, après m'avoir dit qu'il reviendrait tard dans la nuit, et m'avoir conseillé de dîner dans ma chambre afin de me reposer ensuite des fatigues du voyage. Etant resté seul, je passai chez notre hôte pour tâcher de savoir en causant quelque nouvelle de Matrène-Ivanovna Schtocine, et surtout de sa charmante fille, de la belle Grounia, pour qui j'avais entrepris le voyage. Notre hôte, homme de cinquante ans, d'un bel extérieur, haute stature, larges épaules, teint vermeil, aurait pu servir de modèle aux sculpteurs pour un Alcide. Il était gai et verbeux, comme

sont en général tous les gens d'un tempérament sanguin et bons vivans. Je ne fis que lui demander s'il était natif d'Orenbourg, ou s'il était venu d'ailleurs s'établir dans ces contrées, et il me répondit par un abrégé de toute son histoire. « Je suis né, Monsieur, dans les environs de Moscou, et j'étais serf de Madame la générale *Volokitine* (1), riche veuve, propriétaire de plusieurs beaux domaines. On dit que dans mon enfance j'étais joli de figure; cela me causa bien des misères qui, toutefois, par l'effet de la bonté divine, se sont converties en joie et prospérité. Madame Volokitine étant venue passer l'été dans

(1) *Volokita*, en russe signifie : qui s'amourache facilement.

la campagne où j'étais, me vit livré à mes travaux ordinaires, et aussitôt me prit au nombre de ses gens. J'avais alors seize ans, et j'étais le seul fils qu'eût ma mère; mon père était mort. On me vêtit d'un habit galonné, et il fut prescrit à un vieux laquais et à la femme de charge de m'apprendre le service. Ce ne fut pas sans larmes que je quittai mon *armiac* (1) pour la livrée à galons brodés. Les valets de maison m'avaient toujours semblé des chiens à l'attache, et je n'avais jamais envié leur sort. Au reste, j'étais bien partagé; la maîtresse me caressait, elle me passait les mains sur la tête, éprouvait avec les doigts l'élasticité de mes joues, et m'envoyait quelques

(1) Habit de paysan.

morceaux de sa table. Les servantes me regardaient d'un air fin, et tous les laquais, jusqu'au maître-d'hôtel ou intendant, en usaient avec moi comme ils eussent fait avec un fils de bonne maison. Je ne pénétrai point la cause de toutes ces faveurs, de tous ces privilèges, jusqu'au jour où la femme de charge à qui l'on avait ordonné de me former, vint m'annoncer que j'allais occuper auprès de la générale un emploi...... qui ne se trouva point être de mon goût. Cet emploi demandait la plus grande assiduité, et je ne devais pas plus quitter ma maîtresse que son ombre, ce qui me parut un mal plus affreux que l'agonie pour un mourant. Je sentis un frisson courir dans mes veines, à une pareille déclaration. Le seul regard de Madame me causait un

tremblement dans tous les membres! Figurez-vous une vieille femme, courte et ronde, âgée de cinquante ans, tachetée de rouge, de jaune et de blanc, comme un pain-d'épice de Viazma (1), des yeux louches, des cheveux roux et une mâchoire où se trouvaient, en guise de dents, de vieux débris d'os jaunissans. Sa voix ressemblait au cri des roues non graissées d'une charrette; elle ne cessait de bougonner, de gronder ses gens, de caresser ses chiens, de crier après eux en piaillant. J'avais ouï raconter le conte de *Iaga-Baba* (2); il me

---

(1) Ville où l'on fabrique une espèce particulière de pain-d'épice, peint et doré avec des inscriptions en relief.

(2) *Baba Iaga*, est décrite dans la mytho-

semble qu'on ne représenta cette déesse ni plus laide, ni plus méchante que n'était ma générale. La femme de charge me déclara que mon prédécesseur, nommé *Filka*, partait le lendemain pour Moscou avec liberté d'y vivre comme il

---

logie slavonne comme une Cybelle ou une Vesta. Elle cherchait à attirer les jeunes garçons dans sa demeure et les forçait à l'aimer; s'ils voulaient se soustraire à cette obligation, elle les poursuivait dans un équipage qui annonçait une vengeance terrible. C'était un grand mortier que la déesse faisait courir en le frappant avec un pilon de fer. Mais comme elle avait des ennemis qui auraient pu la poursuivre à leur tour, elle cachait ses traces en les effaçant sur la route au moyen d'un balai. Dans la poésie slavonne, on parle de ses dents gâtées, de ses pieds d'os à nu, et de vingt autres agrémens semblables.

(*Note du traducteur.*)

pourrait, jusqu'au terme de certaine permission écrite à cet effet pour plusieurs années; elle me dit enfin que je devais, dès le lendemain, exercer mes nouvelles fonctions. Ce Filka était un jeune homme de vingt-deux ans; il était depuis six années le valet de chambre de Madame (les valets de chambre de la générale devaient entrer en charge à seize ans); et quoiqu'il ne fût point laid de figure, il était tellement maigre et défaillant d'ennui et de chagrin, sans doute, qu'on l'eût pris pour un mourant. Il se réjouit extrêmement du congé qui lui était accordé, et il ne voulait pas même attendre le lendemain pour se mettre en route; mais je fus plus expéditif que lui. A peine fit-il un peu sombre que je tirai tout doucement un cheval de l'écurie, et

m'élançant dessus sans songer à le seller, je le poussai vers la grande route, et le laissai me diriger ensuite où il lui plairait, pourvu qu'il allât ventre-à-terre. Toutes les fois que les appas de la générale se retraçaient à mon esprit, je poussais plus vigoureusement mon cheval, comme si elle eût été à ma poursuite. Aucun homme n'a jamais fui les châtimens, comme je fuyais les faveurs de ma *maîtresse*. Au point du jour, j'entrai ainsi, au grand galop, dans une ville de district, et je me rendis tout droit chez l'ispravnik que je connaissais de figure, parce qu'il venait souvent dans notre village se faire donner de l'argent pour le trésor, pour lui, je ne sais. Je lui rapportai naïvement ce que m'avait dit la femme de charge, et je déclarai fer-

mement que je voulais être soldat de Sa Majesté, que, parconséquent je ne retournerais pas chez ma maîtresse. L'ispravnik et sa femme rirent aux larmes de mon récit animé, mais il fut impossible de faire droit à ma demande, vu que je me plaignais verbalement et sans preuves. On mit mon cheval à l'écurie, et moi au corps-de-garde; puis on envoya porter à ma maîtresse la nouvelle de ce qui venait de se passer. Je sus dans la suite que Madame la générale avait donné une forte somme d'argent à l'ispravnik pour qu'il n'ébruitât point ma déposition. Comme serf fugitif, et pour avoir volé un cheval, je fus fouetté vertement après condamnation, et envoyé sous escorte à une fabrique d'eau-de-vie que la générale possédait dans le gouvernement

de Saratof ; il fut enjoint de déployer à mon égard la plus grande sévérité, et de me punir très souvent. Par bonheur, la générale ne se douta nullement que le régisseur de la fabrique, qui était aussi son serf, fût mon oncle maternel. Celui-ci plaignit mon sort ; il ordonna à son commis de m'apprendre à lire, à écrire et à compter, et je devins bientôt un copiste intelligent. Aucun des individus employés à la fabrique n'avait connaissance de mon aventure, et comme mon oncle était sévère pour tous les autres, je fus en quelque sorte respecté comme son adjoint. Dix années se passèrent ainsi ; ma maîtresse mourut, et avec elle finirent toutes mes inquiétudes. Tout son bien resta à un fils que, de son vivant, elle avait chassé de devant ses yeux, parce

que, étant venu de son régiment en congé, il avait courtisé une des *élèves* de sa mère, c'est-à dire, une des servantes qu'elle avait choisies entre des orphelines de différentes conditions. Notre jeune maître avait appris la cause de ma petite persécution; il me fit venir devant lui, me parla du ton de la bienveillance, et, à la recommandation de mon oncle, me nomma régisseur de la fabrique, à la place de cet oncle qui fut nommé intendant de tous les biens, et à qui on donna la liberté. Comme j'entendais bien les affaires, et que je n'étais pas fripon, je me conciliai la faveur de mon maître. Au bout de quinze ans, ce bon maître mourut sans laisser d'enfans, et d'après un article de son testament, je fus *affranchi* conjointement avec d'autres do-

mestiques qui avaient plu à leur maître. A force d'industrie et d'économie, grâces aussi à la générosité du défunt, j'avais amassé un petit capital; je formai donc le projet de m'établir à Orenbourg, où, me rendant antérieurement pour les affaires de la fabrique, j'avais jeté les yeux sur une excellente fille. Voilà environ quinze ans que j'ai exécuté mes projets, que je me suis marié, que j'ai bâti cette petite maison, que je fais quelque négoce avec les Kirghises; et Dieu a béni mon mariage, en m'envoyant des enfans qui font mon bonheur. Ma fille aînée a quatorze ans, la cadette douze, et mon fils en a dix. Voilà, monsieur, comment et depuis quand je me trouve à Orenbourg....... Mais, vous devez avoir besoin de prendre quelque chose. C'est

aujourd'hui fête, et s'il vous plaisait de vous asseoir à notre table, nous aurions le plaisir de vous régaler d'un pâté, d'un gruau, et de bon poisson de l'Oural. » J'aurais eu regret de me séparer de mon hôte, et c'est moi qui lui demandai la permission de dîner avec sa famille.

Par bonheur, la nature et la fortune dispensent aux hommes leurs dons, sans leur demander compte de leur origine et de leurs prétentions. Combien de gens riches s'estimeraient heureux si, au lieu d'enfans pâles, jaunes, maladifs, ils en avaient de sains et de vermeils comme les enfans de mon hôte. Sa femme avait quelque trente-cinq ans ; elle était fraîche, active, serviable, et n'avait pas moins de gaîté dans le naturel que son mari. Ces bonnes gens me prirent en af-

fection à la première vue, et en usèrent avec moi comme avec une ancienne connaissance; la fille aînée me regardait à la dérobée, rougissait, et abaissait de longs cils sur ses grands yeux noirs dès qu'ils venaient à rencontrer les miens. Cette jeune fille me parut valoir bien mieux que Grounia; mais comme j'avais entrepris mon voyage tout exprès pour cette dernière, je pris le parti de questionner mon hôte sur sa mère. « Madame Schtocine, me dit-il, demeure dans notre ville, et mène une vie dissipée. Elle a une fille jeune et fringante qui attire à elle messieurs les officiers, comme le miel attire les mouches. J'ai logé ici, il y a deux mois, un jeune officier qui voulait épouser cette demoiselle; mais ayant perdu tout son argent

aux brelans de la mère, il réfléchit et crut deviner juste en pensant que cette maison n'est autre chose qu'un guet-à-pens, et la fille de madame Schtocine une amorce pour les simples. Cet officier m'a raconté Dieu sait quoi de la mère et de la fille ; mais, moi, je n'aime pas à me faire l'écho du mal, et quant à vous, monsieur, peut-être est-il mieux que vous ignoriez tout cela. » Nous nous levâmes de table en ce moment, et je n'osai presser mon hôte de questions. Je me retirai le cœur serré dans ma chambre, et me jetai sur mon lit. Là, je méditai à loisir sur le malheur de ma destinée, en général, et particulièrement sur l'illusion funeste de ma première amitié et de mon premier amour. Toutefois, je me flattais encore de l'idée que peut-être

l'officier en avait imposé à mon hôte, dans son chagrin d'avoir perdu son argent au jeu. Je résolus d'examiner moi-même le véritable état des choses.

Vorovatine rentra au logis plus tôt qu'il ne se l'était proposé. Il était rêveur et morose. Après avoir soupé légèrement, il se mit au lit, en se disant indisposé. Moi, je retournai au mien, suivant par ennui son exemple, et sans avoir la moindre envie de dormir.

Vers minuit, je commençais à sommeiller lorsqu'un bruit soudain me fit tressaillir et m'éveilla. Je sors de mon lit, je me dirige en marchant sur la pointe des pieds vers la porte de l'autre chambre, je l'entr'ouvre avec précaution, et je vois Vorovatine, assis sur le bord de la fenêtre, en chemise et le sein

tout découvert. Il était d'une pâleur mortelle ; les taches rouges de sa figure avaient une teinte violette ; les yeux lui sortaient de la tête, et ils semblaient s'attacher avidement sur l'orbe éclatant de la lune ; ses cheveux en désordre se mouvaient, se hérissaient sur sa tête ; ses lèvres étaient fort agitées, et il semblait s'efforcer de dire quelque chose. Tout-à-coup, il se meurtrit la poitrine avec fureur et s'arracha les cheveux en grinçant des dents. Je demeurai immobile de frayeur et ma langue se glaça dans ma bouche ; il semblait que de toutes mes facultés je n'eusse conservé que celle de voir et d'entendre. Vorovatine hurla un moment d'une voix sépulcrale, horrible, et soudain commença à parler haut, mais très vite et d'une manière inintelligible.

Enfin, il se calma un peu et se mit à parler d'une façon posée et distincte : — « Quel droit penses-tu donc avoir de me reprendre, de me faire des menaces, de me donner des avis ? Tu es prêtre ; Dieu te soit en aide ! Va porter tes conseils à l'être faible qui les implore. J'ai eu recours à toi au temps de la maladie, je me croyais mourant, et toi, parce que tu connais certains secrets de mon âme, tu t'ingères de m'admonester à chaque rencontre. Non, père Joseph, non, ton éloquence n'est pas bien adressée. Je suis sain de corps et d'esprit ; je suis sain, te dis-je, et je puis vivre encore vingt-cinq et trente ans.... Après quelques momens de silence, Vorovatine reprit : « En effet, il est temps de penser à la fin de tout ceci. Que de jeunes gens

crédules j'ai précipités dans les gouffres du vice! Semblable à l'ange déchu, j'enseigne l'athéisme à des étourdis, et moi-même je tremble à l'idée de la mort, je redoute la vengeance du Dieu des miséricordes! Comme si, en augmentant le nombre des réprouvés, je devais échapper à la réprobation! Non. Il faudra que je songe à revenir : en ruinant au jeu des hommes simples qui sont mes dupes, en les livrant aux mains de l'usurier, en faisant germer en des cœurs que je corromps la haine de toutes les obligations naturelles et légales de l'homme, afin de leur extorquer de l'argent, je n'ai pas acquis jusqu'à ce jour les richesses que je poursuis depuis que je me connais en ce monde. Je ne possède qu'à peine cinquante mille roubles argent comptant;

c'est peu, c'est très peu! Ecoute, père Joseph; je te jure qu'à peine j'aurai cent mille roubles en ma possession, je deviendrai honnête homme, je me... retirerai... dans une province éloignée, où je ne serai point connu, où je vivrai paisiblement, sans tromper, sans ruiner personne. Là, je ferai pénitence, je me soumettrai au jeûne le plus austère, je hanterai l'église, je prierai, je ferai prier, et à ma mort, je léguerai mon argent aux monastères. J'ai en main aujourd'hui trois affaires; lorsque je les aurai terminées, je toucherai presque à mes cent mille roubles. Puissé-je seulement être promptement débarrassé de ce maudit Vyjighine. Mais le coup de grâce ne me regarde pas, et je m'en lave les mains. Que Nojof s'arrange avec lui comme il

lui plaira, c'est son affaire. Moi, j'ai rempli ma tâche; je l'ai entraîné à la frontière de Russie. Pourquoi, père Joseph, ton regard est-il si plein d'indignation? Ah! cesse, cesse de me parler de l'enfer, du jugement dernier, des flammes éternelles! tout cela me fait horreur, et moi qui enseigne à n'y pas croire, je ne puis en entendre parler sans frémir. Oh! va-t-en, père Joseph, pars, sors d'ici... Quel spectacle! ce ciel noir, ces longues voûtes, ce feu... et du sang, encore! oh! partout du sang!... » En achevant ces mots, Vorovatine trembla avec violence et tomba de la fenêtre sur le plancher; il éprouva des angoisses et d'affreuses convulsions comme si son âme se fût arrachée de son corps; puis il poussa un cri inarticulé, et ses yeux

se fermèrent. Je pensai moi-même perdre tout sentiment, je frémis comme la feuille du tremble. Enfin, n'osant approcher de Vorovatine dans la crainte de le réveiller, je recueillis mes dernières forces, je regagnai ma couche et m'y jetai dans un état de faiblesse tel qu'on l'éprouve après un violent accès de fièvre.

J'étais désormais convaincu que l'on tramait contre moi quelque projet funeste, et que le dialogue que j'avais entendu entre Nojof et Vorovatine, me concernait personnellement. Mais, qui était ce Nojof? Que lui avais-je fait? Qu'avais-je fait à Vorovatine? Quelle comtesse désirait ma perte? Je n'avais de ma vie irrité aucune femme. N'y avait-il rien là-dedans du fait de Grabitine?.. De tous ceux qui fréquentaient la mai-

son de ma tante, Grabitine était le seul qui ne m'aimât point. Mais cette comtesse !........ Je m'y perdais.

En roulant dans ma tête ces pensées affligeantes, je m'assoupis au point du jour, épuisé de fatigue. Je pensai en me réveillant que Vorovatine se trouvait atteint de quelque fièvre nerveuse, et je résolus d'employer le temps de sa maladie à ma délivrance, d'échapper à ses mains et à celles de son ami ; car Nojof ne pouvait manquer d'être aussi à Orenbourg.

A ma grande surprise, Vorovatine se leva du lit, gai, sain et dispos ; moi, tout au contraire, j'éprouvais un malaise général, et une pesanteur extraordinaire dans les membres. Après que nous eûmes pris le thé, Vorovatine me proposa pour

le lendemain une partie de chasse, et je m'y refusai, pour ma part, craignant de la sienne quelque méchant dessein. Il me dit que madame Schtocine n'était pas à la ville, qu'elle y reviendrait dans quelques jours, et il me conseilla de garder la chambre en attendant qu'elle fût de retour, ajoutant qu'à voir mon visage, on reconnaissait tout de suite que j'étais malade. Je lui promis de ne pas sortir; mais à peine fut-il dehors que je m'habillai, bien résolu de ne rien faire, de ne rien croire de tout ce que me dirait Vorovatine, et de m'informer sans retard de tout ce qui concernait madame Schtocine. Je voulais au moins voir Grounia, lui faire mes adieux, et ne plus songer qu'aux moyens de retourner à Moscou, chose pour laquelle je comp-

tais sur l'assistance de mon bon hôte.

A dix heures du matin, j'étais déjà près de la maison occupée par madame Schtocine, et j'appris de la bouche des voisins qu'elle ne s'était pas un seul jour absentée de la ville. Du côté de la rue était une petite porte conduisant immédiatement au jardin, j'y entrai pour respirer après ma course, et me recueillir pour mon entrevue avec Grounia, contre laquelle j'avais d'assez fâcheuses préventions. En longeant à petits pas une allée sombre, j'aperçus à l'extrêmité un berceau de verdure. A travers les branches des arbres et les treillages du bosquet, j'entrevis quelque chose de blanc qui se mouvait. M'étant avancé jusqu'à ce bosquet, j'entendis la voix de Grounia; elle causait avec un homme. — A propos,

Grounia, disait l'homme, il faut que je te félicite; il t'est venu de Moscou un adorateur, et un adorateur..... heureux, à ce que dit Vorovatine; ce jeune galant, sur la foi de ton amour, et dans l'espoir d'obtenir ta main, a fui du sein de sa famille pour venir à quelques milliers de verstes jouir d'un tendre tête-à-tête. Ce voyage n'est pas une bagatelle, et le galant jeune homme peut sans doute compter sur ton amour. — Mon cher Alexandre, finis ce badinage qui me fatigue, répondit Grounia; Vorovatine t'aura fait ces sots contes dans le dessein d'exciter, d'irriter ta jalousie. Il est vrai que j'ai connu à Moscou ce Vyjighine; j'ai même remarqué son stupide amour; par désœuvrement, je me suis amusée quelque temps de ses soupirs et de sa petite

personne. Mais c'est un jeune vaurien, qui, à l'âge de dix-sept ans n'avait pas encore fini ses études, et déjà jouait aux cartes et faisait le galant; en un mot, Vyjighine est le digne élève d'un roué, d'un fripon, du fameux Vorovatine. Ah! que tu es injuste de croire que j'aie aimé un pareil fou. Maman m'avait ordonné de lui faire quelques avances, parce qu'il perdait toujours à son brelan; je l'amusai donc, et voilà toute ma liaison avec lui. Je suis peinée, lors même que ce serait en plaisantant, si tu me parle de cet écolier d'un air de jalousie. — Mais on dit que c'est un charmant mauvais sujet; qu'il est joli de figure, très spirituel, d'une taille élégante, chantant bien, jouant du clavecin et de la guitare à merveille; c'est un échappé de

collége si tu veux, mais, il a de quoi faire tourner la tête...... — Oui, à une petite villageoise, répondit Grounia. Comment pourrais-je préférer un minois efféminé à ces traits mâles, à cet air martial, à ces belles moustaches, à cet œil plein de feu..... » Mon rival ne laissa point finir Grounia, et je n'entendis plus qu'un bruit confus de baisers.

Mon amour-propre offensé, le chagrin, la honte et la colère s'emparèrent de moi. Je m'élançai à travers le feuillage, et me présentai, pâle et frémissant de rage, à la vue des deux amans.

Grounia poussa un cri et couvrit son visage de ses mains. L'officier de hussards se dégagea, frappa la terre de son sabre, et me dit avec l'accent de la fureur : — Qui êtes-vous? Comment avez-

vous osé pénétrer ici sans y être appelé? — Je ne répondis pas un mot à cette brusque apostrophe, et m'adressant à Grounia, je lui dis : — Perfide, ingrate, méchante! tu me traites d'écolier, de libertin ; tu affirmes ne m'avoir jamais aimé, et tu fais croire que tu t'es simplement amusée de ma candeur. Je tiens dans cette main des preuves, sinon de ton amour, au moins de ta duplicité et de ta coquetterie. Reconnais tes cheveux ; vois ces lettres où tu me jurais une tendresse éternelle et sans partage....! Va, je dévoilerai la bassesse de ton caractère ; je veux publier, je veux lire moi-même à haute voix tes lettres dans tous les carrefours. M. l'officier, ne seriez-vous point curieux d'en parcourir quelques passages?.... Grounia fondit en

larmes, et se jetant au cou de l'officier, elle s'écria : — Défends-moi contre cet impudent, ou je mourrai de désespoir ! Il ment, crois-moi, il ment, et si tu m'aimes, défends-moi!... » Il paraît que l'officier s'inquiètait peu du plus ou du moins de délicatesse des sentimens de Grounia, et qu'en jouissant du présent, il n'était pas dans l'usage de s'inquiéter du passé et de l'avenir ; il se jeta sur moi comme un furieux, m'arracha des mains les lettres et les cheveux de Grounia, et me saisissant à la poitrine, il me repoussa avec violence hors du bosquet. Je voulus résister, il s'en suivit une grêle de coups que je reçus ; le robuste officier me repoussa ainsi jusqu'à la petite porte, et après m'avoir jeté du pied dans la rue, il ferma à clef le jardin.

On peut se figurer l'état où je me trouvai alors ; mille sentimens divers se livraient combats dans mon cœur, et le sang bouillonnait dans mes veines. J'arrivai en courant à la maison de mon hôte ; je voulais me tuer, tuer l'officier, tuer Grounia ; les plus horribles pensées se succédaient rapidement dans mon esprit agité ; mais, à peine je fus dans ma chambre que j'éprouvai une faiblesse extrême. Il me sembla qu'on brûlait mon cerveau avec un fer rouge, et que tout mon sang s'était converti en flammes dévorantes. Je ne tardai pas à perdre entièrement l'usage de mes sens ; une soif ardente et une horrible chaleur à la tête me rappelaient seules que je vivais encore.

CHAPITRE XIII.

CAPTIVITÉ CHEZ LES KIRGHISES.

Je ne saurais dire combien de temps je restai sans connaissance ; mais je ne revins à moi que pendant mon sommeil. Je rêvai que j'étais tombé dans l'eau, et que je me trouvais au fond d'une rivière profonde. Le froid me réveilla. J'ouvre les yeux, je veux me mouvoir, mais je sens que je suis entortillé dans quelque chose d'humide, et que l'on m'a garotté des pieds à la tête. Des sons semblables

à ceux du *goudok* (1) frappent mon oreille. C'est avec une peine infinie que je parviens à tourner la tête vers le point par où pénètre le jour.... Tout ce qui s'offrait à mes regards me jetait dans un étonnement inexprimable. J'étais couché, dans une tente, sur un amas de feutre, et j'étais enveloppé tout nu dans la peau d'un mouton fraîchement écorché, la toison en-dehors comme sur la bête même. Un homme en robe rayée, avec un grand bonnet noir de peau de mouton sur la tête, était assis près de mon lit. Il jouait du goudok, chantait sur un mode langoureux, balançait sa tête en cadence, d'une épaule à l'autre, et faisait des grimaces et des contorsions

(1) Sorte de violon.

bizarres. Aux yeux enfoncés de cet homme, au teint brun et hâlé de son visage, à ses muscles saillans, à ses moustaches et à sa barbe rare, je reconnus un *Kirghise.* Il se montra extrêmement joyeux de voir que mes yeux venaient de s'ouvrir, et que je faisais tout mon possible pour me dégager de mes liens ; il sauta à quelques pas de son siége, tourna plusieurs fois sur ses talons, et se mit à piailler de toute sa force en frappant sur un tambour de basque qu'il portait pendu à sa ceinture. Aux cris qu'il poussait, quelques Kirghises accoururent, et avec eux trois femmes. Un d'entr'eux, de haute stature, vêtu d'une robe de soie et coiffé d'une petite calotte brodée en or, s'approcha de mon lit, et me dit d'un air caressant:

— Que veux-tu? Que désires-tu? Est-ce

que tu te sens mieux? Ces mots furent prononcés en russe et d'un accent assez pur. — J'ai froid; j'ai bien froid, répondis-je, et je voudrais manger ou boire quelque chose de chaud. Faites-moi délier, faites-moi couvrir; j'ai froid et j'ai faim. — Allons, allons, tu recouvreras la santé puisque tu demandes à manger.

En parlant ainsi, il ordonna, par signe, aux femmes de se retirer, puis il dit à ses compagnons de m'ôter la peau de mouton collée sur mon corps, de me laver, de me frotter ensuite d'un onguent fort qui ressemble à du fiel, enfin, de me couvrir de *khalates* (1). Tout cela fut

---

(1) *Khalate* ou *khilate*, habit des orientaux, dont la coupe sert de modèle pour les robes de chambre chez les Russes. Le nom asiatique est même resté à ces robes de chambre.

exécuté dans un instant. Je voulus alors me tenir debout sur mes jambes, mais aussitôt je retombai de faiblesse sur le feutre qui me servait de lit.

Cependant, une jeune femme apporta une jatte, contenant une soupe de riz qu'elle me présenta; lorsque j'eus pris ce potage restaurant, je sentis que mon sang reprenait un cours régulier, et que mes forces peu à peu se réparaient. A peine la faim eut-elle été satisfaite que le sommeil commença à peser sur mes paupières, et le Kirghise de haute taille ayant remarqué ce nouveau besoin, ordonna à tout le monde de sortir de la tente, et se retira en disant : — « Dors en paix, reprends tes forces. Il est dans le ciel un Dieu grand, et dans les stépes.... il ne manque pas de braves gens ! »

Je m'étais endormi au coucher du soleil, je m'éveillai à l'aurore ; je levai la tête avec précaution, puis, je me glissai à terre, et ma joie fut extrême de retrouver l'usage de mes jambes. Je parvins, quoique avec peine, à sortir de la tente. A la vue du soleil naissant et d'un horison sans nuage, je m'agenouillai, et les larmes coulèrent de mes yeux en abondance. Je remerciai Dieu de m'avoir conservé la vie, d'avoir mis fin à mes cruelles angoisses. Un étrange spectacle s'offrit alors à mes regards : des tentes éparses sur le bord d'un lac, et environnées d'un désert immense ; non loin du lac, quelques bouquets d'arbrisseaux et de buissons au milieu desquels paissaient de nombreux troupeaux de moutons, de chevaux, de chameaux et de bêtes à cor-

nes. Les hommes et les femmes étaient livrés à divers travaux; les uns s'occupaient à traire les vaches et les jeunes cavales, les autres étendaient du feutre à l'air, sur le sable, d'autres encore allumaient des feux, portaient de l'eau, égorgeaient des moutons ou de jeunes poulains. Les paroles et les cris des hommes se confondaient avec le hennissement des chevaux, le mugissement des vaches et le bêlement des brebis. Il me fut aisé de reconnaître que je me trouvais dans une *âoule* (1) de Kirghises, mais je ne pouvais concevoir com-

---

(1) Une *âoule* est un nombre déterminé de familles kirghises qui bivaquent ensemble sous un chef. Plusieurs *âoules* composent une horde, et le chef de toute la horde se nomme *Khan*.

ment je me trouvais-là. Mon dernier souvenir était mon entrevue avec Grounia, sa conduite perfide et mon retour chez notre hôte du faubourg. Il me semblait n'avoir point vécu depuis, si ce n'est à ma résurrection de la veille, dans cette même tente, puisque ce n'était point un vain songe. Le Kirghise vêtu d'une robe de soie, se tenait près de sa tente qui était plus spacieuse et plus belle que toutes les autres. Il fumait une pipe et promenait ses regards de tous côtés. M'ayant aperçu, il ordonna à un kirghise de m'amener à lui. Comme je ne pouvais plus douter qu'il ne fût le chef de cette tribu nomade, je lui fis un salut, et lui demandai la permission de m'asseoir par terre à cause de ma faiblesse. Il me fit aussitôt apporter du feutre, et

s'étant assis lui-même sur un tapis devant moi, il me dit : — Il est bon que tu saches, jeune homme, que le sort t'a fait mon esclave. Je suis le chef d'une tribu célèbre de la horde des Kirghises. On me nomme *Arsalan-Sultan.* Reste fidèlement attaché à mon service si tu veux être heureux. Songe, d'un autre côté, que si je remarque en toi la moindre envie de prendre la fuite, je te vendrai à *Chiva*, ou je te ferai tuer comme un mouton... La naïve franchise d'un tel discours n'était pas très favorable à ma convalescence, mais comme il n'y avait point d'objections à faire, je répondis avec un calme feint : — Je te servirai fidèlement. Quoique, jusqu'à ce moment, je n'aie pu te complaire en quoique ce soit, j'ose te demander une grâce en à-

compte sur celles dont je me rendrai digne à l'avenir : Dis-moi comment je suis devenu ton esclave ? J'étais malade à tel point que j'ignore complètement ce qui m'est arrivé. — Soit, je te conterai la chose : Il y a ving jours, j'étais à Orenbourg pour affaires ; étant parti de cette ville le soir, et ayant quitté la grande route pour regagner les stépes par des chemins connus de nous, j'aperçus deux hommes armés qui tiraient quelque chose d'une charrette. Je n'avais avec moi que quatre Kirghises, employés à conduire mes chameaux ; les autres étaient en avant. Craignant que les patrouilles kosaques n'entendissent la décharge de mes armes à feu, je ne voulus pas tomber sur ces brigands qui se disputaient sur la question de ce qu'on ferait de toi. L'un

d'eux, grand, fort et opiniâtre, voulait obstinément te trancher la tête ; l'autre, pâle et maigre, était d'avis qu'on te jetât sur le lieu même où ils étaient, pour éviter de répandre le sang, ajoutant que tu mourrais bien assez vîte sans le secours du poignard et de la hache. J'entendis leurs discours d'assez loin, par l'intermédiaire du vent. J'allai à eux au galop ; mon approche les effraya, mais ils se réjouirent au contraire lorsque je leur déclarai que loin de vouloir engager avec eux un combat, à si peu de distance de la ville, j'avais dessein de les tirer d'embarras en prenant avec moi l'homme sur le sort duquel ils venaient de disputer. Les brigands s'accordèrent à te livrer entre mes mains sous condition que je ne te permettrais point d'écrire en Rus-

compte sur celles dont je me rendrai digne à l'avenir : Dis-moi comment je suis devenu ton esclave ? J'étais malade à tel point que j'ignore complètement ce qui m'est arrivé. — Soit, je te conterai la chose : Il y a ving jours, j'étais à Orenbourg pour affaires ; étant parti de cette ville le soir, et ayant quitté la grande route pour regagner les stépes par des chemins connus de nous, j'aperçus deux hommes armés qui tiraient quelque chose d'une charrette. Je n'avais avec moi que quatre Kirghises, employés à conduire mes chameaux ; les autres étaient en avant. Craignant que les patrouilles kosaques n'entendissent la décharge de mes armes à feu, je ne voulus pas tomber sur ces brigands qui se disputaient sur la question de ce qu'on ferait de toi. L'un

d'eux, grand, fort et opiniâtre, voulait obstinément te trancher la tête; l'autre, pâle et maigre, était d'avis qu'on te jetât sur le lieu même où ils étaient, pour éviter de répandre le sang, ajoutant que tu mourrais bien assez vîte sans le secours du poignard et de la hache. J'entendis leurs discours d'assez loin, par l'intermédiaire du vent. J'allai à eux au galop; mon approche les effraya, mais ils se réjouirent au contraire lorsque je leur déclarai que loin de vouloir engager avec eux un combat, à si peu de distance de la ville, j'avais dessein de les tirer d'embarras en prenant avec moi l'homme sur le sort duquel ils venaient de disputer. Les brigands s'accordèrent à te livrer entre mes mains sous condition que je ne te permettrais point d'écrire en Rus-

soupe de riz et une décoction de *chirase* (1); enfin, il a plu à Dieu et à son prophète de te réserver, avec la vie, l'honneur de me servir, moi Arsalan-Sultan. Je me suis attendri en voyant ta jeunesse; à présent ton existence m'appartient, et tu dois renoncer à jamais à toute espérance de revoir ton pays. Mais, dis-moi quels étaient les scélérats qui ont voulu te faire périr, et conte-moi ce qui a donné lieu à leur haine contre toi.

Je commençai, comme je le devais, par remercier Arsalan-Sultan des soins qu'il avait pris de moi, et après lui avoir renouvelé l'assurance de ma fidélité, je

---

(1) La *chirase* est un simple qui croît dans les stépes et que l'on emploie comme un puissant sudorifique.

lui contai de quelle manière j'avais quitté Moscou avec Vorovatine pour aller trouver Grounia; comment j'avais entendu les discours de Nojof à la station de poste où il était arrivé le même jour que nous; comment j'avais connu la perfidie de Grounia, et comment enfin j'avais pris la fièvre par suite de si fortes secousses morales. Je déclarai à mon nouveau maître que je ne soupçonnais du dessein de me tuer d'autres individus que Vorovatine et Nojof; mais que, quant à leurs motifs en cela, je ne pouvais rien dire, vu qu'il m'était absolument impossible d'y rien comprendre. En effet, il aurait été absurde à moi de penser que ces deux scélérats eussent tramé ma perte pour quelques centaines de roubles que Vorovatine tenait en dépôt dans sa valise.

— Je regrette beaucoup, dit Arsalan-Sultan, de n'avoir pas exterminé ces deux infâmes brigands qui exercent leur force et leur courage sur un jeune homme à demi-mort. Si jamais ils retombent une seconde fois sous ma main, je ferai sécher leurs os dans les stépes, et leurs chairs serviront de pâture aux serpens qui, en vérité, valent mieux qu'eux. Allons Ivane, ta santé se rétablira parmi nous ; en attendant, je ne te prescrirai aucun travail ; mes femmes te feront manger et boire ; va donc te reposer, et nous verrons plus tard ce que je pourrai faire de toi.

La famille d'Arsalan-Sultan était composée de trois femmes et de quatre enfans : trois filles de cinq, six et sept ans, et un fils du même âge que moi. Les trois

femmes étaient également jeunes et belles. Si l'on veut bien poser en principe que des yeux enfoncés sous le front et des pommettes bien saillantes ne défigurent point un visage, les femmes d'Arsalan-Sultan seraient des beautés même dans les capitales de l'Europe; et lui-même, quoique âgé de quarante ans, pourrait être appelé l'Apollon kirghise. Son fils était né d'une quatrième femme qui avait cessé de vivre; mais le jeune *Gaïouk* trouvait dans chacune de ses trois belles-mères la tendresse et les soins affectueux dont les enfans du premier lit ne sont pas toujours l'objet chez les nations civilisées. Mon maître était heureux dans sa famille. Ses femmes vivaient entre elles amicalement; elles étaient d'un caractère gai, et s'efforçaient de plaire à leur époux

par mille moyens ingénieux et délicats. Elles traitaient les domestiques avec bonté ; elles m'aimaient en sœurs ; j'étais pour elles plein de gratitude, car je leur devais le retour de ma santé.

Nous entrions en automne, et déjà notre âoule songeait à se mettre en marche pour aller chercher un lieu où nous pussions établir nos cantonnemens d'hiver. Arsalan-Sultan envoya des exprès à toutes les âoules amies des environs, pour annoncer le départ en indiquant la direction qu'il avait dessein de suivre dans les stépes. Au retour des envoyés, on fit des ballots de tous les effets, on enleva les tentes, on mit des charges énormes sur les chameaux et sur des chevaux de somme, et le signal étant donné, tout se rangea en ordre de marche. Cha-

que famille forma une division particulière; les enfans, les jeunes filles, les vieillards des deux sexes et les malades étaient montés sur des chameaux; tous les hommes en état de porter les armes allaient à cheval, et toutes les jeunes femmes de même. Chacun s'était costumé de son plus bel habit comme pour une fête solennelle. En tête, en queue et sur les flancs de la caravane se trouvaient des troupes de cavaliers, armés de piques, de flèches, de sabres et quelques-uns de *chamkhales* (1). Les troupeaux étaient gardés par un détachement qui marchait à peu de distance de la caravane. Dès que tout fut

(1) Long fusil sans batterie; on y met le feu par le moyen d'une mêche.

prêt pour la marche, Arsalan-Sultan ordonna au baxe de commencer les divinations concernant le succès de la transmigration. Le baxe s'avança hors des rangs, tira de sa ceinture un grand couteau, traça autour de lui un cercle sur le sable, puis, s'étant porté le couteau à la gorge, il se mit à chanter à tue-tête. Ce chant servait d'accompagnement à d'horribles contorsions, à des sauts et des bonds frénétiques qui bientôt épuisèrent complètement ses forces. Il tomba pour mort, ou du moins parut fort assoupi, et sa respiration était presqu'insensible. Notre âoule tout entière regardait en silence, et avec un saint respect, ce prétendu *charme*. Après un quart-d'heure d'immobilité, le baxe commença à se mouvoir un peu, et à proférer dif-

férens mots comme s'il eût rêvé tout haut. Arsalan-Sultan et les autres chefs ou anciens s'approchèrent comme pour recueillir avidement ses paroles, et ils finirent par en tirer la conclusion que notre voyage serait heureux. On plaça le pauvre diable de baxe sur un chameau, et, à un nouveau signal, tout s'ébranla, et l'on partit.

J'étais à côté d'Arsalan-Sultan; je montais un cheval fougueux, et je portais l'habit kirghise. A la prière des femmes d'Arsalan, et par une faveur particulière, il avait fait de moi son écuyer, ou, pour mieux dire, il m'avait attaché au service de sa personne. Mes fonctions consistaient à tenir la bride lorsqu'il descendait de cheval, à lui servir le *kou-*

myss (1), à charger sa pipe, à nétoyer ses armes, à le servir pendant le repas, et à l'amuser par des contes et des chansons. Dans le cours de la première marche Arsalan se sépara des siens d'une centaine de pas, et m'ayant appelé à lui, il me dit : — Tu sais maintenant la vie que nous menons, et j'espère que tu ne sera pas tenté d'échanger nos stépes pour les villes où les hommes se rassemblent pour se tromper les uns les autres, et pour inventer des besoins qui les rendent esclaves de toutes les fantaisies imaginables, qui les font ramper, s'avilir devant quiconque peut les élever aux yeux des sots et les combler de richesses, eux qui

(1) Boisson forte tirée du lait fermenté des cavales.

ne connaissent ni la mesure, ni le prix de la richesse. Que faut-il à l'homme? la nourriture, le vêtement et la sécurité. Tout cela se trouve chez nous. Sans peine et sans aucun souci nous tirons de nos troupeaux de quoi manger et de quoi nous vêtir. Aucune inquiétude de l'avenir ne vient ici troubler les douceurs du présent, et nous sommes toujours prêts à repousser par la force tout voisin remuant ou avide ; nous préférons nos armes aux mensonges, aux ruses, aux artifices avec lesquels vos peuples des villes se font la guerre entre eux. Vous prisez la beauté de vos cités en raison de la largeur des rues, de l'étendue et de la hauteur des édifices et des temples. Notre mosquée est la voûte céleste, notre ville ces stépes immenses où personne ne vit à

l'étroit, et où ni murailles, ni barrières n'arrêtent la volonté. J'ai séjourné à Moscou et à Pétersbourg, j'ai vu toutes vos merveilles, et j'ai été surpris de trouver vos hommes de grand sens occupés de joujoux, de bagatelles, et sacrifiant repos et santé uniquement pour être sans cesse dans une cage brillante, soit en repos, soit en travail, et pour se remplir l'estomac de poisons suaves. Ivane, je t'ai pris en affection, je veux faire de toi un brave cavalier; je t'apprendrai à manier ton coursier et tes armes. Si quelque fille d'entre nos jeunes Kirghises te convient, épouse-là; moi-même je serai ton courtier de mariage (1), et je tâche-

(1) Cette dénomination, *courtier de mariage*, ne rend pas bien le terme russe *svate*. En Rus-

rai d'organiser ton petit ménage pour le mieux. — Je remerciai Arsalan de ses bonnes dispositions à mon égard. « Dans la situation où je suis, ajoutai-je, je n'ai point à choisir entre deux partis, et dans tous les cas, j'aime bien mieux être soldat que valet. »

Arsalan-Sultan ordonna à ses cavaliers d'escorte de me donner un échantillon

---

sie, parmi les marchands et parmi les paysans (autrefois aussi parmi les grands, et même à la cour du Tsar), les mariages ne se faisaient que par l'entremise de ces courtiers de mariages. Une femme de cet état s'appelle *svacha*, l'homme *svate*; ils jouent un grand rôle à la noce; mais ils ne marient plus que des gens du commun, et sont aujourd'hui de très petits personnages comparés à M. *Villaume*, en France.

(*Note du traducteur.*)

de leur agilité. Il jeta à terre quelques pièces de monnaie russe, et ils les relevèrent sans descendre, en courant de toute la vîtesse de leurs rapides chevaux. Ils allaient au galop debout sur leurs selles, puis debout la tête en bas; ils attrapaient au vol avec leurs piques des pierres enveloppées d'herbe sèche, puis ils s'arrachaient l'un à l'autre leur coîffure, et ils luttaient sans désarçonner. L'adresse, l'agilité des Kirghises dans le maniement du cheval et dans toutes les évolutions guerrières me jetèrent dans l'extase, et je priai Arsalan-Sultan de m'instruire le plutôt possible dans l'art des cavaliers kirghises. — Eh bien, reconnais donc, Ivane, me dit-il, qu'un tel exercice convient beaucoup mieux à l'homme que votre misérable trépigne-

ment de pieds, au son d'une musique nécessaire pour la mesure, que les tournemens, les airs de tête et les inflexions de jarret par lesquels vos jeunes gens se distinguent à l'envi l'un de l'autre dans ce que vous appelez des bals. J'ai été témoin de vos amusemens ; ils m'ont tous causé un ennui mortel. J'ai bien remarque d'abord, mon ami, que tu n'avais nulle envie de figurer au nombre de nos guerriers ; mais je suis persuadé qu'avec le temps, désenchanté des pays de villes, tu prendras goût à notre vie, au point de ne vouloir plus nous quitter.

Cependant nous arrivâmes à l'endroit où il avait été décidé que nous passerions la nuit. En moins de temps qu'un charretier paresseux n'en eût mis à dételer ses rosses, déjà nos chameaux étaient

déchargés, et nos tentes dressées; les broussailles et les herbes du désert jetaient déjà de grandes flammes et faisaient bouillir nos marmites. Les femmes étaient occupées à préparer les alimens, à traire les vaches et les femelles des chameaux. Les hommes se distribuaient en sentinelles et en patrouilles, et réglaient la relevée et les rondes. Près des feux retentissaient les chants de la joie et les sons de la kobyse et de la *tchibyzga* (1). Le ciel était pur, l'air doux, le firmament semé d'étoiles. Arsalan, en attendant le souper, s'assit sur la selle de son cheval, devant sa tente, et comme il me vit près de lui, il me dit : « Ivane,

(1) Flûte de bois ou de jonc, d'environ deux pieds et demi de longueur.

tu parles plusieurs langues, par conséquent tu sais mieux que moi ce que l'on doit faire pour apprendre un idiôme. Mais, il n'y a chez nous ni livres, ni écoles, ni maîtres, et cependant, je te conseille d'apprendre le kirghise dans le plus bref délai possible. Informe toi donc sans cesse du nom de chaque objet, et prononce hardiment ce que tu sauras, sans te troubler du rire des autres. Le besoin que l'on a, instruit plus vite que les maîtres qu'on paie. Pour apprendre plus vite encore, tâche de devenir amoureux. Ce moyen est partout le plus sûr et le plus prompt. C'est l'amour qui m'a enseigné le russe en Russie ; je te conterai cela une autre fois. Mais, sache que pour être un bon guerrier kirghise, il ne suffit pas de gouverner un coursier, de bien

manier ses armes et de savoir notre langue, il faut encore savoir lire dans le ciel comme dans un livre. C'est encore moi qui t'instruirai dans cet art. — A ces mots j'interrompis le discours d'Arsalan. « Quoi, lui dis-je; tu voudrais faire de moi un baxe, un devin? — Arsalan sourit. « Je crois aux divinations des baxes comme tu y crois toi-même, répondit-il; il n'est pas question de cela. Mais, vivant dans les stépes, où, heureusement, les hommes ne naissent pas comme les arbres pour végéter dans un lieu fixe, nous devons connaître des signes d'après lesquels nous puissions diriger notre marche de nuit et de jour. De jour, ce qui nous sert d'indices, ce sont les monticules, les tumules, les tombes éparses de nos frères morts, les buissons, les

lacs, les rivières, les lieux hauts et jusqu'à la couleur même du stépe. En nuit, c'est le ciel qui nous guide. Vois-tu cette étoile brillante? c'est *Temïr-kazyk*, (le pieu de fer) (1); elle est toujours de ce côté, d'où nous vient l'hiver avec les vents glacés. C'est là bas que le soleil va se reposer, puis il va se lever à droite de Temir-kazyk; à midi il se trouve vis-à-vis d'elle et s'en va par la gauche. Cette étoile nous tient lieu de cette petite aiguille mobile renfermée dans une boîte que vous appelez la boussole. Voici *Tchouban-djouldouce* (l'étoile du berger) (2), qui annonce le temps où il faut faire rentrer les troupeaux, et celui où

(1) L'étoile du pôle.

(2) Vénus.

il faut les envoyer aux champs. Voici *Arkar* (le bélier sauvage) (1); ces étoiles se cachent en hiver, et leur apparition au printemps annonce celle de l'herbe nouvelle. Mais, je ne veux pas, pour la première fois, te charger la mémoire. Etudie le ciel et la terre pour n'avoir plus besoin que de ton courage.

Le lendemain, au lever du soleil, on se remit en marche. Tout ce qui s'était fait la veille se renouvela dans le même ordre pendant dix jours consécutifs, et nous nous arrêtâmes enfin le onzième, au pied d'une montagne qui mettait le stépe à l'abri de l'influence du nord. Le campement se fit sur un assez grand espace, à proximité d'un cours d'eau.

---

(1) Les pleïades.

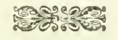
Comme les vieillards prédisaient un hiver rigoureux, nous nous y prîmes de bonne heure à doubler nos tentes de feutre, à ramasser une grande quantité de bois, de joncs et de branches mortes. En fait de vivres, nous préparâmes surtout force viandes séchées, et une boisson formée d'un levain de farine de froment fermentée, assez semblable à la lie qu'on voit dans les distilleries d'eau-de-vie de grain.

Cependant on m'enseignait, par l'ordre d'Arsalan-Sultan, l'art de manier les armes et celui de l'équitation kirghise. Ils commencèrent, à ma première leçon, par m'attacher à la selle d'un cheval indompté, et ils me lancèrent en cet état dans le stépe pour secouer de moi, disaient-ils, la mollesse des villes. Ils ne

me donnaient pas de viande autrement qu'en la posant sur la terre, et il me fallait gagner mon dîner en la ramassant de dessus mon cheval, d'abord en allant au pas, puis au trot, au galop, et enfin ventre à terre. Je devais en courant à toute bride, relever du fer de ma lance notre mets le plus friand, des galettes de farine, cuites sur les charbons; l'on ne me laissait point goûter au gibier que je n'eusse moi-même atteint des gazelles à la course à cheval, et que je ne les eusse tuées à grands coups de ma *nagaïka*(1). Il ne m'était point permis de monter autrement sur mon coursier qu'en l'enfourchant tout d'un saut. Ce fut par de tels exercices qu'avant les premiers

(1) Espèce de fouet court et fort.

froids, je devins un intrépide cavalier. L'homme fait, comme on dit, de nécessité vertu.



CHAPITRE XIV.

ARSALAN-SULTAN.

Déja la neige couvrait les stépes ; les Kirghises passaient la plus grande partie du jour dans leurs tentes, assis autour des feux, attentifs aux discours des conteurs. Nos chevaux et tous nos troupeaux vivaient en plaines, et se nourrissaient de l'herbe qui se conservait encore sous les frimas. Hors la peine de pousser le bétail d'un lieu dans un autre, de le garder, et d'apprêter nos alimens qui se composaient principalement de

viandes en hiver, nous n'avions absolument rien à faire. Les Kirghises, lorsqu'ils sont oisifs, vivent tout en imagination. Leurs contes sont pleins de merveilleux, de sorcellerie, et toujours le sujet en est quelque guerrier qui, voyageant dans les stépes, se bat avec des tyrans, avec des oppresseurs du beau sexe, et avec des enchanteurs, qui enlève les jeunes beautés, attaque, pille de riches caravanes, revient à son âoule, chargé de butin et de gloire, et se repose enfin sur ses lauriers. L'amour forme toujours le nœud de ces contes. Leurs chansons respirent constamment la tendresse et surtout l'héroïsme. Comme j'entendais assez bien l'idiôme kirghise pour sentir ce qu'il y avait d'uniforme et de monotone dans leurs contes, j'en

eus bientôt satiété, et un soir je priai Arsalan-Sultan de me raconter ses aventures. Il y consentit, se rappelant la promesse qu'il m'en avait faite. En rapportant son récit, j'avertis que les pensées seules appartiennent à Arsalan-Sultan, vu qu'après le long espace de temps qui s'est écoulé depuis, je ne saurais retracer l'originalité du style d'un kirghise. Arsalan, en parlant russe, retombait toujours dans certaines fautes comme font nos gens de qualité et nos dames qui, dès le berceau, ont reçu une éducation étrangère. Voici donc ce récit en substance :

« L'homme est doué d'une âme et d'un esprit immortels, qu'il emploie à surpasser en méchanceté tous les animaux dépourvus de raison ; et, non content de

poursuivre, de frapper, de déchirer les autres animaux, il a toujours grande hâte à détruire aussi ses pareils. Dans notre âoule, tu le vois, Ivane, nous vivons en paix, amitié et bonne intelligence comme des frères; mais ne pense pas que cette amitié, cet amour s'étende à toute la race kirghise. Tu te tromperais fort; non, chaque tribu, chaque âoule est prête à fondre sur l'autre pour l'exterminer; un outrage fait à un seul kirghise dans une âoule, dans une horde, doit être vengé par l'âoule entière ou par toute la horde. Cette vengeance générale nommée *baranta*, n'est à la vérité qu'une simple coutume, mais une coutume plus forte qu'une loi quelconque; car les hommes, pour l'ordinaire, obéissent plutôt à la suggestion de leurs

mauvais sentimens qu'aux principes de la sagesse. Mon père était le favori du *Khan*, il était même son parent; mais nos khans ont un pouvoir fort restreint, et mon père ne pouvait, par voie de protection, se garantir de la vengeance d'un sultan redoutable qui commandait aux tribus Tchizlyk et Dert-karik, les plus méchans ennemis des Russes. Quelques présens reçus par mon père, de la cour de Russie, furent les prétextes de la rupture, mais, au fond, l'inimitié provint de la préférence que ma mère avait donnée à mon père, lorsque les deux rivaux demandaient en même temps sa main. Des agressions partielles faites par les âoules ennemies aux âoules soumises à mon père, forcèrent celui-ci de se retirer de l'intérieur des stépes, jusqu'aux fron-

tières de Russie, et de solliciter de cette puissance des secours en poudre et en armes.

» Pour gage de sa fidélité et de sa soumission à la Russie, mon père me donna comme ôtage avec plusieurs autres jeunes gens ; il désirait que j'allasse, profitant de cette conjoncture, visiter le monde, espérant qu'après avoir examiné de près l'ordre de choses établi dans une nation civilisée, je serais un jour utile à mes compatriotes par mes lumières acquises. J'étais alors de ton âge, Ivane ; on nous envoya à Moscou, où l'on nous donna un préposé ou commissaire qui eut ordre de fournir à notre entretien aux frais de la couronne, puis de m'accompagner partout, de me faire voir tout ce qu'il y avait de curieux, et aussi de

veiller sur notre conduite. Ce préposé avait longtemps vécu sur nos frontières dans les lignes de fortification d'Orenbourg, et savait un peu notre langue. De Moscou on nous envoya à St.-Pétersbourg, où il nous fut donné, aux frais du trésor, un truchement tartare et un maître de langue russe.

» Je t'avoue que l'éclat du luxe, de la richesse, l'aspect de l'aisance générale, firent sur moi la plus vive impression, et m'inspirèrent le désir, ou de rester pour toujours dans cette ville, ou de fonder quelque jour chez moi une ville et un ordre de choses semblables à ce que j'admirais avec tant de complaisance. Mon insatiable curiosité s'étendait à tout; je voulais tout voir et tout savoir; je pleurais de dépit quand je

voyais sans distinguer, quand j'entendais sans comprendre. L'impératrice Catherine II voulut me voir ; on me vêtit d'un costume magnifique, et l'on me conduisit au palais dans une voiture attelée de six chevaux. Je regardais le peuple avec une secrète fierté par les portières du carrosse, et je pensais que toute la capitale s'occupait de moi, parce que les passans se formaient en groupe nombreux pour nous regarder. Il est une rue où nous fûmes obligés de nous arrêter à cause de la multitude épaisse et toujours croissante du peuple qui assiégea brusquement la voiture, et se mit à questionner sur mon compte le préposé dont j'étais accompagné. Tout-à-coup une musique bruyante retentit, et des singes parurent à une fenêtre ouverte

d'une baraque située à quelques pas de nous. Le peuple, sans avoir écouté le récit du commissaire, se précipita vers les singes, et nous poussâmes en avant sans autre obstacle. Ce fut le premier coup porté à mon amour-propre en ce pays, et j'augurai fort mal d'un peuple qui préfère des singes au fils d'un sultan. Je ne comprenais pas alors qu'il est aussi ridicule de prétendre fixer constamment l'attention d'un peuple quelconque, qu'il le serait de vouloir donner aux vents un cours fixe et invariable; j'ignorais qu'un peuple n'a d'attention suivie qu'aux choses qu'il craint.

» L'impératrice me fit un accueil des plus gracieux; elle m'adressa des paroles aimables, m'offrit des présens, et me congédia, après avoir recommandé aux

grands de sa cour d'avoir soin de moi, et de m'introduire dans la société, afin que je pusse mieux juger des avantages de la civilisation.

» Ces mots de la souveraine suffirent pour me mettre à la mode, comme une nouvelle coiffure ou comme une nouvelle façon d'habit. Il n'y eut plus dans la ville un bal, un banquet, une soirée où l'on ne dût trouver le *beau Kirghise*. C'est ainsi que me désignaient les dames du haut parage, par la raison qu'il avait été dit à la cour : « Ce jeune prince n'est pas aussi mal de sa personne qu'on s'est plu généralement à peindre les Kirghises. »

» Les grands, hommes et femmes, s'amusaient de ma simplicité, et moi, je m'amusais de leur babil, et de la légèreté d'esprit avec laquelle ils prennent les

grandes choses pour les petites et les petites pour les grandes.

» Un jour, je trouvai toute une famille de gens *comme il faut*, dans l'affliction et dans les larmes ; tous pleuraient depuis le vieux père jusqu'à l'enfant à la mamelle. — Que vous est-il donc arrivé ? demandai-je à la maîtresse de la maison. — Ah ! mon cher prince, vous connaissiez notre oncle.... — Eh bien, quoi ? serait-il mort ? — Oh ! s'il était mort, il n'y aurait là qu'un demi-mal, car il commence à se déranger, à grèver ses biens qui doivent écheoir en héritage à mes enfans ; mais.... hélas !.... il est tombé en disgrâce auprès d'un protecteur puissant. — Et à quelle occasion une si soudaine disgrâce ? — C'est une indiscrétion, une maudite envie de par-

ler.... Le protecteur de mon oncle se vantait d'avoir inventé une nouvelle sauce au poisson ; mon oncle a eu la faiblesse de dire à des amis, sous le sceau du secret, que cette sauce était de sa propre invention, et... adieu l'amitié du puissant protecteur ! »

» A cette étrange complainte, je ne pus m'empêcher de rire, et ce rire toutefois ne me brouilla pas avec la famille affligée, parce qu'on l'attribua à mon ignorance, à ma sauvageté.

» Un autre jour, je trouvai un de mes amis au désespoir ; c'était un jeune homme d'un esprit cultivé. Il voulait se brûler la cervelle, ou tout au moins fuir loin du monde, il voulait se retirer dans un désert, dans nos stépes, chez les Kirghises.... — Quel malheur peut donc

vous mettre en un pareil état, mon estimable ami? lui demandai-je avec intérêt. — Mon cher prince, sachez que mon père.... m'a donné.... sa malédiction! Cette révélation me fit mal à entendre. — Dieu de Mahomet! qu'ai-je entendu? Quoi, malheureux, votre père vous a maudit! Seriez-vous donc coupable de quelque mauvaise action; avez-vous offensé grièvement votre père? — Je ne lui ai pas fait wist au boston. — Et, à cause de cela, il vous a maudit....? — Il m'a maudit, il m'a retiré à jamais ses bonnes grâces. — Consolez-vous, m'écriai-je, en riant aux éclats, consolez-vous, mon estimable ami; une telle malédiction ne montera pas jusqu'au ciel; elle restera tapie honteusement sous la table à jouer jusqu'à ce qu'un plaisant

l'en retire pour amuser les honnêtes gens aux dépens de votre bon vieux fou de père.— Le ciel n'a rien à voir là-dedans ; l'affaire est toute terrestre et toute humaine, répondit mon jeune ami ; cette malédiction entraîne à sa suite la privation de toute assistance pécuniaire. Mon père est joyeux à présent d'avoir trouvé une occasion de garder l'argent que je recevais de lui. — Et pour quel usage votre père réserve-t-il donc avec tant de soin son argent ? — Pour régaler une tourbe de parasites qui rient de sa folie à sa face, qui le louent sur le choix de ses vins et sur la délicatesse de ses mets, comme si de vieux vins et une bonne cuisine constituaient le mérite et la dignité de l'homme. — Pardon du terme, vous me semblez souverainement ridi-

cules, avec vos sottes coutumes. — Ce qui fait rire l'un, hélas! fait pleurer l'autre, dit le jeune homme. Et je le quittai.

» Une des singularités qui me parurent surtout fort étranges dans ton pays, Ivane, c'est la manière dont on s'y prend pour *évaluer* les personnes qu'on veut admettre dans la haute société. On ne s'enquère nullement à Pétersbourg de l'esprit, des qualités morales ni de la conduite de l'individu. La première question est : *Combien a-t-il d'âmes?* La seconde : *Quel est son rang, sa classe?* La troisième : *A quelle famille appartient-il?* La quatrième : *Qui fréquente-t-il en fait de grands seigneurs?* — Si les réponses faites à ces quatre questions se trouvent favorables, ou si une seule

est tellement forte qu'elle doive faire passer sur les trois autres, l'individu, fût-il d'ailleurs un fripon, un fourbe, un déprédateur, un homme à pendre, les portes de tous les salons lui sont ouvertes; partout un sourire gracieux l'accueille à son entrée, et une nouvelle invitation l'accompagne à sa sortie.

» Et l'argent... ! Un moujik, en faveur de son argent, un rustaud brute encore, qui, peu d'années avant, servait de l'eau-de-vie dans un cabaret, aux laquais et aux cochers, après s'être enrichi par des friponneries, est reçu dans la maison des seigneurs, mieux que le guerrier pauvre qui n'a d'autre recommandation que ses blessures et ses longs services.

» Et les dîners....! Vos dîners m'ont fait cent fois perdre contenance. Sembla-

bles à des chiens qui lèchent la main de celui qui les nourrit, vos hommes civilisés, pour un plat friand, pour une bouteille de vin, choses qu'ils pourraient avoir chez eux sans se déplacer, fondent comme des étourneaux dans la maison de tout effronté coquin qui les régale, et non-seulement ils lui pardonnent d'être ce qu'il est, mais encore ils le protégeront, ils le défendront contre les atteintes de la justice qui le menace.

» Et, à propos de justice; dans vos tribunaux, que fait-on? Les uns semblent jouer à Colin-Maillard et attrapent à tort et à travers le juste ou l'injuste; les autres vendent au poids la justice, comme on vend les médicamens dans les pharmacies, sur les ordonnances des greffiers, secrétaires et copistes. En un

mot, je suis demeuré convaincu que vos lumières si vantées consistent dans l'art de parler et d'écrire sur tout ce qui est utile aux autres, en ne faisant que ce qui est utile à soi. Les dits et les faits se contredisent chez vous à tel point que si quelqu'un dit de lui-même : Je suis honnête homme ; on peut faire état qu'il est un fripon. Celui qui dit : Je suis riche, montre assez qu'il est pauvre ou chargé de dettes. Quiconque se reconnaît pauvre et crie partout misère, fait voir par-là qu'il est riche, mais qu'il veut le devenir encore plus. Celui qui pérore au nom du bien public, annonce qu'il ne cherche que le sien propre ; et le citoyen qui prêche l'indépendance est un bon apôtre avide d'autorité. Après avoir examiné de près tous ces déguisemens

durant quatre années consécutives, et avoir balancé votre civilisation et les avantages de l'existence des cités avec notre ignorance et notre vie nomade, j'éprouvai un vif désir de retourner dans les stépes, afin d'oublier ce que je venais de voir et d'entendre, comme on oublie les illusions d'un vain songe. Déjà j'avais conçu le dessein d'aller demander la permission de partir, lorsque tout-à-coup le hasard.... l'amour m'arrêta.

» Suivant un usage observé en Russie pour nous autres sauvages d'Orient, on nous avait loué une maison dans une partie reculée de la ville, pour que nous pussions nous livrer plus librement à l'exercice de notre culte et préparer nos alimens à notre manière, sans encourir

l'importunité des regards curieux de la foule. Un jour, en longeant à pied une petite rue, j'entendis dans une maison de bois des sanglots et des cris de désespoir que poussait une femme. Par l'effet d'un mouvement naturel, je m'élançai dans la maison; un spectacle bien triste m'y attendait. Une fille, belle comme un ange, tenait dans ses bras une femme défaillante, et pleurait de désespoir, ne sachant comment la secourir. Je courus sans rien dire à l'entrée où j'avais remarqué un seau plein d'eau, et je rentrai avec une aiguière, puis je baignai le visage de la malade; je lui mouillai les tempes et les veines des bras; enfin, lui voyant reprendre ses sens, je la portai sur son lit, et je demandai à la jeune inconnue la permission de courir appeler

un médecin. Il paraît que, d'abord, trop occupée de l'état de sa mère pour songer à autre chose, elle n'avait fait aucune attention à ma personne, mais lorsque je lui adressai la parole, ses deux beaux yeux bleus, où brillaient encore quelques larmes, se portèrent sur moi; elle rougit, et me remercia à demi voix. Mon costume kirghise la jeta dans une stupeur muette; elle me regardait de la tête aux pieds, et restait ainsi l'esprit en suspens.

» Ne craignez rien de moi, lui dis-je; je suis Kirghise, un enfant des stépes sauvages, mais les Kirghises ont un cœur aussi, et ils savent ce que c'est que la pitié. Soyez franche avec moi, avec un homme qui regarde comme une bonne *trouvaille* toute occasion d'être utile aux

malheureux. Vous êtes dans le besoin, je le vois; cette demeure, ces meubles, tout me l'annonce. Faites-moi la grâce d'accepter en faveur de votre mère malade un secours offert de bon cœur. » Sans attendre la réponse de la jeune fille, je jetai sur la table une poignée de ducats, et me retirai précipitamment. L'inconnue voulut me retenir par le bras, me suppliant de reprendre cet or, mais je me défis de ses mains, et retournai chez moi en toute hâte.

» J'ai vu des beautés russes, et en assez grand nombre; jamais aucune d'elles n'a produit sur moi une impression durable. Mais l'image de cette pauvre jeune fille resta longtemps gravée dans mon cœur comme dans ma mémoire. Elle se présentait jour et nuit à mon imagination, et je

me tourmentai plus d'une semaine, sans savoir que faire de mon être, sans oser retourner chez elle, craignant qu'elle ne me rendît les ducats, et ne se privât d'une ressource nécessaire. En vain m'efforçai-je d'oublier cette charmante fille, ma vie, mon âme semblaient être inhérentes désormais au souvenir de ses charmes, et mon sang asiatique bouillonnait comme si mon cœur eut été en proie à la flamme. Ni la dissipation du grand monde, ni la lecture que j'aimais singulièrement, ni la solitude, rien ne pouvait rendre le calme à mes sens. Je résolus enfin de revoir celle qui me causait tant de trouble.

» Je me rendis à sa demeure le soir. Je ne sais quelle timidité insurmontable me retint près de l'entrée. Je m'arrêtai

sous une fenêtre fermée de contre-vents; de là j'entendis des voix inconnues, et une altercation qui avait lieu dans la chambre. — Fi, c'est honteux à vous, monsieur, disait une femme; vous osez me proposer l'infamie pour prix d'une protection qui me fait horreur. Voyez ma fille; elle est muette d'étonnement et d'indignation; jugez si elle peut vouloir se couvrir d'un tel opprobre. Nous sommes des orphelines, pauvres, abandonnées, sans défense, et c'est là, sans doute, ce qui vous rend si hardi; si mon mari vivait encore et qu'il eût entendu votre lâche proposition, vos richesses et votre rang ne l'auraient pas empêché de vous faire revenir de force au bon sens. —C'est bon, c'est bon, la mère; ne vous fâchez pas ainsi, répondit une voix cas-

sée ; il vaut bien mieux, croyez-moi, me donner votre fille à *former*, que de la marier à quelqu'employé de bureau ou à un pauvre sous-officier. Et toi, ma belle, allons, ne fais pas la petite sauvage, et me laisse un peu baiser ces joues de roses. — Au nom du ciel, monsieur, ne me touchez pas! s'écria la jeune fille, et j'entendis aussitôt le bruit d'une table renversée.

» La pensée qu'on osât outrager la candeur, l'innocence même, me transporta de colère ; je me précipitai dans la chambre, et je vis en entrant, un méchant petit vieillard, vêtu comme un fat de seize ans, et qui tirait à lui par les bras la jeune fille pour tâcher de l'embrasser de vive force. Je le saisis par les reins, le portai comme une botte de

paille dans la cour, où je le jetai de manière qu'il fit plusieurs ricochets dans la boue. Deux laquais, qui se tenaient derrière l'angle de cette petite maison, accoururent aux cris de leur maître et fondirent sur moi; mais la fureur et le besoin de vengeance redoublèrent mes forces. Je saisis une bûche de chaque main, je tombai sur eux, et leur fis franchir à la hâte le seuil de la porte cochère. Le vieux libertin courut clopin-clopant à sa voiture qui l'attendait au coin de la rue, et il appela à lui ses domestiques. Bientôt j'entendis le bruit de la voiture qui roulait de toute la vîtesse des chevaux; je fermai la petite porte et rentrai dans la chambre.

» Des larmes de reconnaissance furent le prix de mon action. La mère m'adres-

sa des remercîmens ; la fille se tut, mais son silence fut à mes yeux mille fois plus éloquent que les paroles de la mère. Celle-ci me raconta son histoire. Son mari avait servi en qualité de commissaire sur un vaisseau de la couronne ; il était honnête homme ; aussi, après sa mort, il ne leur était resté d'autre héritage qu'un droit à recevoir du trésor, une somme modique à raison de prises faites par l'équipage du vaisseau sur l'ennemi. Son successeur avait présenté, concernant le défunt, certains comptes propres à justifier le proverbe « que les morts et les absens ont toujours tort. L'affaire était venue récemment à la décision de ce vieillard libertin nommé *Firulkine* qui, par malheur, ayant vu Sophie, était venu lui proposer d'ache-

ter, par son ignominie, une sentence favorable pour l'affaire actuelle et sa protection pour l'avenir. Ses offres furent repoussées avec la fierté qui convient aux âmes honnêtes; mais le méchant vieillard ne s'en tint pas là, il menaça la malheureuse mère de la faire jeter dans une prison pour une perte d'objets appartenant à la couronne, si sa fille ne cessait de faire l'obstinée. C'est précisément la nouvelle qu'elles venaient de recevoir quand je trouvai la mère évanouie et la fille poussant des cris de désespoir. Toutes deux vivaient du travail de leurs mains; elles étaient occupées pour les magasins de modes. Mais leur persécuteur, pour réduire aux dernières extrémités sa victime, priva la pauvre famille de ce moyen d'existence, en donnant de

l'argent aux marchandes de modes pour qui elles travaillaient, afin qu'on n'achetât plus rien à Sophie, et qu'on ne lui fournît plus la moindre occupation. La pauvreté, l'un des plus grands maux au milieu du luxe et de l'opulence générale des peuples civilisés, visita bientôt l'humble et vertueuse famille, et, si je ne m'étais présenté à propos chez ces femmes, Sophie allait travailler à la terre dans un jardin potager, afin de pourvoir par ses mains à la subsistance de sa mère faible et malade; car, à l'exception d'un seul habillement, elles avaient déjà tout vendu. Je n'avais jamais versé de pleurs de ma vie, et pour la première fois je pleurai au récit que cette pauvre femme me fit de ses muax. — Autorisez-moi, madame, lui dis-je, à prendre une part

active dans votre affaire. Si je ne trouve pas la justice chez les grands, je la trouverai plus haut. — Ah! laissez cela, bon prince, répondit la mère de Sophie; car, comme dit le proverbe russe « avant que le soleil nous éclaire, la rosée nous aveuglera. Nous avons dessein de nous désister de toute demande, et de nous retirer dans une ville éloignée où nous avons des parens. Puisque vous connaissez des gens puissans, demandez seulement que le seigneur que vous avez vu ici, ne puisse point nous persécuter jusques dans notre retraite. Mais, de grâce, ne vous montrez pas à lui, car il est capable de tirer vengeance du juste traitement que vous lui avez fait éprouver. Avant tout, voici votre argent; nous ne saurions accepter un don si considéra-

ble. — Vous me rendrez cette somme lorsque vous aurez reçu du trésor celle qui vous revient ; quant à ce monsieur Firulkine, ne craignez rien, il n'est nullement redoutable pour moi.

» Après avoir ainsi passé une heure ou deux avec ces malheureuses femmes, je rentrai chez moi encore plus épris des charmes de Sophie que je ne l'étais auparavant.

» Le jour suivant, je me rendis au tribunal où siégeait Firulkine, et l'attendis dans l'escalier. Il fut saisi de crainte en me voyant, et sûrement il aurait changé de couleur si la chose eût été possible ; mais il semblait qu'il n'eût pas une goutte de sang dans le corps. — Qu'y a-t-il pour votre service, aimable prince ? dit-il en bégayant. — J'ai besoin de par-

ler avec vous en particulier. — Enchanté ; mais le lieu n'est pas opportun. Venez chez moi, je vous prie, demain matin à neuf heures. Je vous recevrai avec plaisir.

» Le lendemain, à l'heure assignée, j'étais dans l'antichambre de Firulkine. Les laquais avaient ordre de m'introduire ; mais comme il se trouvait dans la salle quelques solliciteurs, et dans le cabinet un secrétaire qui s'occupait des affaires de la veille, le valet de chambre me fit passer dans les appartemens intérieurs à travers le cabinet de toilette. En traversant cette pièce, je m'arrêtai malgré moi pour considérer à loisir des objets que je n'avais point vus jusqu'alors. — Que signifient ces deux sachets rembourrés d'où pendent ces cordons ?

— Ce sont les molets de mon maître, répondit le laquais. — Et cette dépouille d'un crâne humain ? — Ce sont ses cheveux. — Et ces osselets ? — Ce sont ses dents. — Pourquoi donc ces couleurs, au milieu des brosses, de la poudre et de la pomade ? — Ces couleurs sont le teint de mon maître. — Joli garçon ! dis-je en riant, qui n'a ni corps ni âme. — Vous vous trompez, seigneur, répartit le valet de chambre ; il a trois mille âmes à son service, hors de lui ; c'est bien mieux que s'il en avait une seule en lui-même.

» Je compris la saillie du malin valet de chambre, et j'en conclus que Firulkine devait être un homme bien méprisable à tous égards, puisque ses valets même parlaient de lui avec irrévérence.

» On vint me prier de passer dans le cabinet. Firulkine me prit la main et me fit asseoir en me comblant de politesses. Oublions le passé, dit-il; vous m'avez traité d'une manière fort *inconvenante*, mais je vous le pardonne vu que vous ignorez nos règles de bienséance. On peut ici égorger un homme, lui brûler la cervelle, mais il ne convient nullement de porter sur lui une main non armée. Vous n'aviez d'ailleurs aucun sujet de ressentiment contre moi. Je cherchais le gibier comme vous, mais j'ignorais que vous eussiez abattu cette colombe. — Je vous prie de parler sans suppositions, répondis-je en élevant la voix; je n'ai vu que deux fois dans ma vie cette pauvre fille et j'ai résolu de la défendre par pure compassion. — De la

compassion ! Y en aurait-il dans les stépes des Kirghises ? dit malicieusement Firulkine. — Il y en a plus dans les stépes que dans vos palais dorés et que dans vos tribunaux, répondis-je avec humeur; mais, quoiqu'il en soit de notre humanité respective, si vous continuez à persécuter Sophie, si vous ne terminez l'affaire de feu son père d'une manière conforme aux lois, je vous jure par le bonheur de ma vie entière que je me jetterai moi-même aux pieds de votre souveraine, et que je lui dévoilerai ce mystère d'iniquité. J'irai ensuite faire à tous les grands, à tous les gens de la cour, le récit de notre rencontre chez Sophie. — Modérez-vous; ne vous fâchez pas inutilement, dit Firulkine, et sachez qu'il m'est agréable de pouvoir obliger le

prince Kirghise. Je vous donne donc ma parole *d'honneur*, que j'oublierai même que votre Sophie existe, et que demain, sans plus de retard, je signerai une sentence favorable à sa mère, et tout est prêt pour cela. La condition est qu vous ne direz mot à âme qui vive. — Touchez-là, lui dis-je. Firulkine me serra la main, m'embrassa, et m'éconduisit avec civilité.

« Je volai chez Sophie pour lui annoncer cette heureuse nouvelle, et je fus de nouveau comblé de caresses et de remercîmens affectueux. Le lendemain la sentence fut en effet signée, et huit jours après l'argent fut compté. Firulkine ne reparut plus dans le quartier de la ville où demeurait Sophie. Il tint parole; ce fut, je crois, la première fois de sa vie.

» Je ne pensais plus à retourner aux stépes, Sophie m'aimait, j'étais heureux, je *vivais* une vie nouvelle (1). Nous cachions avec soin notre amour à sa mère, parce qu'elle n'aurait jamais pu consentir à marier sa fille avec un sectateur de l'islamisme. Je ne savais en cela quel parti prendre. La mort de la mère vint donner à Sophie le droit de disposer de sa personne. La bonne femme mourut affaiblie plus encore par les chagrins que par l'âge, six mois après ma première apparition chez elle. Sophie, restée orpheline, me déclara qu'elle était prête à me suivre, non pas à mes stépes, mais à l'extrêmité du monde, et dans le fond d'un désert.

---

(1) On dit en russe : *vivre une vie*, le *tonnerre tonne*, etc. ; comme en grec : *sommeiller un doux sommeil*, *veiller de longues veilles*, etc.

» J'eus quelques précautions à prendre. Sophie partit d'abord seule pour Orenbourg, et moi, je la rejoignis, après avoir pris congé de l'impératrice. Dans le doute si mon père consentirait à me voir épouser une pauvre orpheline, je mis Sophie en dépôt dans une âoule voisine, je la confiai à des amis, et parus seul devant mon père. — Tu as connu l'amour, lui dis-je, et sans doute que tu ne condamneras point ton fils, s'il choisit une épouse selon son cœur et non selon un vil calcul d'intérêt. — Je désirais, me dit mon père, te faire épouser la fille du sultan, mon bienfaiteur; mais si tu as déja fait un choix et que tu ne veuilles prendre qu'une femme, sois en libre. Tu te maries pour toi et non pour moi. Je lui racontai mon aventure, et

dès le lendemain il pressa ma femme sur son cœur. Nos vieilles crièrent un peu sur ce que j'avais épousé une étrangère; les jeunes filles n'approuvèrent pas mon choix, mais mes braves guerriers disaient tous unanimement que Sophie était digne de mettre au jour des Kirghises. Il n'est pas jusqu'au khan lui-même qui n'ait voulu voir ma femme, et il loua mon goût. »

Arsalan se tut et se couvrit le visage de ses mains; je vis des pleurs couler de ses yeux; enfin, il dit: « Sophie, pendant dix ans, a fait mon bonheur. Gaïouk est le fruit de nos amours. Sophie mourut. D'après la coutume de notre peuple et la volonté du khan je dus me remarier; j'ai depuis lors trois femmes; elles sont bonnes; tu les connais; mais je n'ai

aimé que Sophie, et jamais je ne me consolerai de sa perte. Ivane, crois-moi, dans les stépes des Kirghises on connaît l'amour et l'amitié, quoiqu'on ne sache pas, comme vous, discourir avec éloquence sur ces deux sentimens.

« Tu sais à présent pourquoi j'aime les Russes. Sophie est le lien qui m'unit avec eux. Voilà d'où vient que, contrairement à nos usages, je te traite, toi mon esclave, comme un égal. J'ai été heureux avec une femme russe; le sang russe coule dans les veines de mon Gaïouk, et si j'ai vu dans ta patrie bien des folies, bien des sottises, c'est apparemment une des propriétés des peuples civilisés, comme je l'ai su par les livres; et je ne vous fais qu'un reproche, c'est que, non contens de vos propres sotti-

ses, vous adoptez celles des étrangers. J'ai trouvé en Russie beaucoup d'honnêtes gens, dignes de vivre parmi nous dans les stépes, et leur mémoire m'est encore chère. Maintenant, va te coucher, Ivane. Je me sens attristé, chagrin ; je vais monter à cheval et dissiper mes soucis dans le stépe. Le souvenir des maux passés fait du bien à l'homme, mais la mémoire d'un bonheur passé sans retour attriste les rêves du cœur. Adieu...» Héï !... mon cheval ! »

Arsalan s'élança, quelques minutes après sur son fier coursier, et à la clarté de la lune il se précipita à travers le stépe avec la rapidité du vent. Je me sentis moi-même contristé. J'aimais le bon sultan de toute mon âme.

CHAPITRE XV.

UN HIVER DANS LES STÉPES. — EXPÉDITION MILITAIRE. — RENCONTRE IMPRÉVUE.

Nous vivons dans un continuel égarement, et ne voyons les objets que reflétés dans le miroir magique des passions. Mais si l'aveuglement est pardonnable à l'homme, ce n'est que dans le cas où, emporté par un vif sentiment, il ne s'aperçait pas que sa patrie et sa famille lui manquent. Quelques efforts que fit le généreux Arsalan pour exalter ses stépes chéris, ni l'éloquence de l'homme ins-

truit, ni le véhément enthousiasme du sauvage élève de la nature, ne purent me faire oublier la Russie. L'hiver m'attrista chaque jour davantage. Réduit à vivre dans une tente étroite, avec Gaïouk et quelques-uns de ses camarades, n'ayant d'autre plaisir que celui de converser avec Arsalan, je passai de longues soirées dans l'ennui, et je pensais alors plus vivement à ma patrie, et à ma bonne tante qui, probablement, était au désespoir et me croyait mort, depuis que ma catastrophe la laissait sans nouvelles de moi. La nourriture grossière, la malpropreté, la fumée qui remplissait les tentes, et le froid rigoureux du stépe où il fallait faire des tournées et garder les troupeaux, étaient pour moi des crève-cœur; et me faisaient sentir plus

vivement le regret des choses dont je me voyais privé. Enfin, le froid prit une intensité incroyable. Nos troupeaux ne pouvaient atteindre, sous la croûte glacée des neiges, une herbe qui d'ailleurs avait perdu ses sucs nutritifs. Des tourbillons (1) couvraient de neige le bétail, et des vents glacés et pénétrans arrêtaient la respiration des animaux. Enfin il se déclara dans notre âoule un désastre terrible pour une tribu nomade : une mortalité de bestiaux.

En vain les baxes employaient leurs sortiléges et leurs médicamens, nos troupeaux, nos bêtes de somme et nos montures diminuaient chaque jour de nom-

(1) Tourbillons de neige, en russe *miateli*, mot qui n'a pas de correspondant en français.

bre, et il n'était aucun moyen d'arrêter l'épizootie. Les plus robustes d'entre nos bestiaux, se traînant sur les collines couvertes de neige, défaillant, manquant de forces pour fouiller une croûte épaisse et devenue solide, tombaient d'épuisement dans la fosse qu'ils venaient de creuser à demi. Un manque de vivres et de bois se manifesta en même temps au milieu de nous. La consternation se répandit dans tous les cœurs. Aux chants joyeux avaient succédé le sifflement des vents et les longs mugissemens des animaux expirans. Les femmes et les enfans cachaient leurs larmes à leurs époux, à leurs pères, mais leur calme feint n'empêchait pas qu'on ne vît partout éclater la douleur générale.

Arsalan par sa fermeté l'emportait sur

tous les autres, et son exemple encourageait au travail et à la patience. Il était le premier à l'ouvrage, et relevait le cœur de ceux qui se laissaient abattre; lui-même retirait des herbages pour les chevaux, de dessous des montagnes de neiges; lui même allait avec nous chercher des broussailles; lui-même veillait sur les troupeaux, et désignait pour eux de nouveaux lieux de pâturages. Craignant que la mortalité ne nous privât de nos dernières ressources, nous tuâmes une grande partie des moutons, et nous enfouîmes leur chair dans la terre; puis on eut grand soin de ménager les vivres secs. Par bonheur, les plus riches d'entre les kirghises avaient provision de thé en briques (1); nous en prîmes plusieurs

(1) C'est le thé le plus grossier, et partant le

fois chaque jour; on le prépara d'abord comme une soupe, avec du lait, du beurre et du sel, puis, le lait et le beurre étant venus à manquer, simplement avec du sel et de la graisse de mouton. Ce breuvage soutint mes forces. La farine de seigle, dont Arsalan-Sultan avait fait emplette à Orenbourg, n'était qu'un objet de friandise. Les Kirghises ne mangent point de pain, mais ils cuisent la farine en guise de gruau, et font légèrement rôtir sur les charbons une espèce de galettes. Arsalan-Sultan était le seul qui

---

moins cher. Il est surtout fort en usage parmi les tribus mongoles de la Sibérie. Il se vend en morceaux de la forme d'une brique, et dans les villes frontières de la Chine, il tient lieu de monnaie; c'est par un nombre quelconque de ces morceaux qu'on estime les objets.

eût du riz, et cela en petite quantité. On le réservait pour les femmes et pour les malades. Nous n'étions pas encore en proie à la famine, mais, notre bétail périssant, cette calamité devait nous atteindre au printemps. Enfin, la bise cessa de souffler, le dégel survint, la terre commença à reverdir, la mortalité suspendit ses ravages, mais nous nous trouvâmes dans un entier dénuement. A moins d'un secours du dehors, la famine allait nous décimer avant la fin du printemps. Tous le prévoyaient sans savoir à quoi se résoudre. Quelques-uns parlaient de se mettre au service et à la solde de la Russie; d'autres pensaient qu'il fallait demander des secours au Khan. Arsalan conçut le projet de vaincre le malheur par un coup de main hardi. Un

jour, il convoqua les Anciens (1), et lorsque tous se furent assis sur l'aire de la tente et qu'ils eurent fumé une pipe, il leur tint le discours suivant :

« Il est de mon devoir de veiller à votre bien-être. Je fais ce que je puis. Malgré la bonne volonté qui m'anime, je n'ai pu parer aux terribles effets d'un hiver cruel, ni suspendre les ravages de l'épizootie. Je ne vous dissimulerai point qu'un malheur plus grand encore nous menace. Nos ennemis, instruits de notre faiblesse et de notre misère, tomberont sur notre âoule, nous extermineront tous jusqu'au dernier, ou feront de nous leurs esclaves. Il n'y a qu'un acte de courage

(1) Les Anciens, pères de famille, et en même temps officiers.

désespéré qui puisse nous sauver. Quand les dangers sont imminens, mieux vaut prévenir sa ruine par une résistance énergique que d'attendre lâchement le coup de grâce. Je suis informé qu'une riche caravane traverse les stépes, et que l'ennemi de notre tribu, le sultan Altyne escorte la caravane avec l'élite de ses guerriers. Elançons-nous sur nos coursiers, et allons à sa rencontre; enveloppons, attaquons, enlevons la caravane entière, et par l'audace d'un tel exploit, délivrons-nous à la fois de l'ennemi et de la famine! Voilà mon projet. Faites-le connaître à mes braves. Quiconque méprise la mort, quiconque veut délivrer sa tribu de la misère et de l'opprobre me suivra sans doute au combat. Je ne prendrai que des volontaires. »

Quelques-uns des anciens voulurent répliquer, mais Arsalan se leva et dit avec dignité :

« Je vous le répète, je ne forcerai personne à me suivre. Celui qui ne goûte pas mon projet, peut rester ici, et raisonner tant qu'il voudra.... quand je serai parti. Mais, quant à présent, je vous prie de rapporter dans vos familles mes propres paroles sans aucune réflexion de votre part. Si j'apprends que quelqu'un d'entre vous se permette de gloser et de semer la division, qu'il se souvienne qu'Arsalan-Sultan tient à sa disposition un nagaïka, un lacet et un poignard. Allez. »

Les anciens se retirèrent en silence, et Arsalan m'ordonna de rester. — Et

toi, Ivane, me dit-il, me suivras-tu, ou resteras-tu avec les femmes? — Mon choix n'est pas douteux; je te suivrai, dans l'eau, dans le feu, partout!

Arsalan s'assit par terre, réfléchit, et dit après quelques momens de silence : — Ivane, songes-y bien; nous marchons à une mort presque certaine. Dans notre situation désespérée, je ne vois d'autre moyen de salut que la guerre. Mais nous aurons affaire à de forts et braves adversaires; ils sont probablement deux fois plus nombreux que nous, et si nous ne sommes vainqueurs, la mort est notre partage. Comme chef, je dois dissimuler aux miens le danger et payer de ma personne. Je veux te parler franchement, j'ai pitié de toi. Sois libre. Prends mon cheval et regagne ton pays. Eh! pour-

quoi partagerais-tu notre malheureux destin ?

Je me jetai dans les bras du bon Arsalan, et dans mon émotion je lui répondis avec larmes : — Non, Arsalan-Sultan, je ne te quitterai point à l'heure du danger! Le Kirghise ne surpassera point le Russe en générosité. Tu m'as sauvé la vie; tu m'as traité en fils, en ami, quand tu pouvais me traiter en esclave; tu m'as appris à manier les armes; et je serais indigne de la liberté, si j'étais pusillanime au point de fuir à la veille d'un combat à mort. Je ne te quitte point; je veux combattre à tes côtés, te faire un rempart de mon corps, et je périrai avec toi, ou, avec toi je célébrerai la victoire. Arsalan pleurait en m'écoutant. — Soit! me dit-il; et il me pressa contre son cœur.

Le lendemain, au point du jour, cent de nos plus vaillans guerriers étaient déjà entièrement prêts à se mettre en marche. De plus, vingt hommes environ étaient chargés de conduire les chevaux de somme, et les chameaux sur lesquels se trouvaient les munitions de bouche. A ma grande surprise, je ne vis point les femmes verser des larmes, je n'entendis point de soupirs aux adieux des maris et des amans. Ceux qui ne pouvaient cacher leur chagrin ne se montrèrent point hors de leurs habitations. D'autres, les bras croisés, regardaient silencieusement les préparatifs de l'expédition. Cette affliction calme et cette stupeur, agissaient plus fortement sur le cœur des guerriers que n'auraient pu faire de bruyantes démonstrations de douleur. Arsalan parut,

couvert d'une riche fourrure et monté sur un cheval impétueux. Il se tourna vers la foule des femmes, des vieillards, et des guerriers qui restaient pour la défense de l'âoule, et après leur avoir fait collectivement ses adieux, il poussa au galop dans le stépe ; les guerriers le suivirent en saluant par signes leurs amis et leurs proches.

Quand nous fûmes à une distance où déjà nous ne pouvions plus voir de notre cantonnement que la fumée qui s'élevait des tentes, nous suspendîmes la marche pour donner aux chameaux le temps de nous atteindre ; ils ne devaient jamais se trouver hors de la portée de notre vue. Nous nous établîmes, pour la première station de nuit, dans les stépes, près d'une colline, et on laissa les chevaux

paître en liberté ; on posa des sentinelles autour de la station, et après avoir allumé des feux, on s'étendit à l'entour sur du feutre. Le lendemain, la marche fut dirigée dans le même ordre vers la rivière Syr-Daria, et nous nous guidâmes d'après les séries de monticules et d'après le cours du soleil; pendant la nuit, nous réglâmes notre direction d'après la position des étoiles. Nous marchâmes longtemps sans rencontrer l'ombre d'un vivant ; enfin, le septième jour, au déclin du soleil, nous aperçûmes au loin de la fumée. D'abord nous pensâmes que ce pourrait être une âoule; mais quelques guerriers envoyés en avant, nous annoncèrent que c'était la station de nuit d'une caravane. Nous nous arrêtâmes, et Arsalan résolut d'examiner la chose exac-

tement à la faveur de la nuit, et, si cette caravane était celle-là même qui était l'objet de nos recherches d'attaquer le matin, et de terminer l'affaire.

Huit de nos plus intrépides guerriers se dirigèrent vers la caravane de trois côtés. Quatre d'entr'eux firent diligence, et se glissèrent dans les joncs et les roseaux d'un petit lac, jusqu'à une distance si courte, qu'ils entendirent les voix des sentinelles et virent les ennemis en face. Cependant, nous nous tenions tout prêts à combattre, résolus, au premier mouvement de l'ennemi, de fondre sur lui pour sauver nos éclaireurs ; mais ils s'acquittèrent de leur commission sans mésaventure. Ils revinrent nous dire que la caravane était précisément la *nôtre*, mais que l'escorte était fort nombreuse, et

qu'une attaque nocturne aurait du danger, vu qu'on avait fait des balots de marchandises une sorte de rempart, et qu'enfin la station était fort exactement gardée par des guerriers armés de chamkhales (1).

Nous fîmes encore quelques verstes par un détour, et nous prîmes pour notre station de nuit le revers d'une colline, de manière qu'on ne pût apercevoir nos feux. Arsalan assembla ses guerriers et régla les dispositions suivantes. Notre détachement fut divisé en trois parties. Le sultan lui-même, avec cinquante hommes, resterait en arrière. Un détachement de vingt-cinq hommes ferait une fausse attaque en tête de la

---

(1) Fusils sans batterie.

caravane, et un autre détachement de force égale attaquerait le flanc. Dès que l'affaire serait engagée, notre principal détachement tomberait en queue sur la caravane et tâcherait d'en couper une partie et de défendre sa prise, en se couvrant des guerriers des deux petits détachemens qui devraient alors tenter de se réunir au détachement principal, en s'avançant sur les deux flancs de la caravane, et en entraînant les guerriers ennemis le plus loin d'elle possible. Gaïouk, fils d'Arsalan, et moi, nous fûmes désignés pour faire partie du principal détachement.

Nos deux petits détachemens se mirent en marche avant le jour; et nous restâmes sur les hauteurs, après avoir éteint les feux, de crainte qu'au lever

du soleil, on n'en vit la fumée. Vers midi, nous entendîmes au loin les pas des chevaux et les cris des conducteurs des chameaux. Arsalan, s'étant enveloppé d'une housse grise, descendit la montagne pour examiner la caravane. Quand nous l'eûmes perdu de vue, nous montâmes à cheval. A peine eûmes nous entendu les premières décharges d'armes à feu, qu'aussitôt nous allâmes au trot à la poursuite de la caravane, et dès que nous l'eûmes aperçue, nous poussâmes l'attaque avec des cris et des hurlemens. L'ennemi, dédaignant de riposter au feu de nos deux détachemens qu'il méprisait à cause de leur extrême petit nombre, s'était précipité sur eux, et se trouvait éloigné du corps de la caravane. Profitant de cette circonstance, nous

chargeons ceux qui restaient, nous les culbutons et nous nous emparons d'une grande partie de la caravane, puis nous formons tous les chameaux en un seul groupe, et nous nous mettons en devoir de défendre notre prise jusqu'aux dernières extrêmités. Le sultan Altyne, s'étant aperçu de ce qui venait de s'exécuter, abandonna la poursuite de nos petits détachemens qui, en feignant de se mettre en fuite, l'avaient attiré assez loin dans le stépe. A son retour près de la caravane, Altyne fondit sur nous avec une véritable rage, ayant reconnu dans la foule Arsalan-Sultan, son ennemi personnel. Arsalan, de son côté, n'étant plus maître de sa fureur, saisit sa lance, s'éloigna des siens, et se précipita sur Altyne. Nonobstant la fougue de son in-

domptable coursier, Arsalan serrait de près son adversaire, et allait lui porter un coup terrible, mais au même instant un coup de feu partit, le cheval d'Arsalan s'abattit, et le cavalier se trouva engagé sous la masse du fougueux animal. Altyne, animé d'une joie infernale, sauta à terre, et en tirant un long poignard turc, il s'élança sur son ennemi abattu, pour lui trancher la tête. Je me trouvais à quelques pas d'Arsalan, et voyant le péril où il était, j'arrachai de ma ceinture un pistolet, je visai, le coup partit... et Altyne tomba mort, à la vue de son ennemi, qui pendant ce temps parvint à se tirer de dessous son cheval. Arsalan saisit le poignard d'Altyne, et s'en servit pour lui couper la tête; puis, il mit cette tête au haut de sa pique et regagna sa

troupe. A peine les guerriers d'Altyne aperçurent la tête de leur chef portée sur le fer d'une pique, que leur courage se refroidit tout-à-coup, et se convertit en une terreur incroyable. Ils se mirent à fuir à toute bride en poussant des cris lamentables, et nous abandonnèrent toute la caravane, consistant en cent chameaux pliant sous le faix des marchandises précieuses de l'Asie, un nombreux troupeau de brebis, beaucoup de chevaux de somme et de monture. De plus, dix marchands Boukhares demeurèrent nos prisonniers, avec cinquante conducteurs de chameaux et une vingtaine d'esclaves.

Aussitôt que nous eûmes perdu de vue les fuyards, nous nous mîmes en marche, observant de nous diriger du côté des

âoules amies afin d'être à couvert en cas de poursuite. Arsalan ne put m'adresser une seule parole tant que dura la bagarre; mais quand on se fut mis en marche, il me prit par la main, et s'adressant à ses guerriers, il dit : « Voici l'homme à qui nous devons, moi, la vie, vous, la victoire et ce riche butin ! Je ne lui rends point la liberté, il l'avait déjà; mais son service est au-dessus de toute récompense. »

Mes camarades m'entourèrent, et me prodiguèrent les témoignages de leur affection et de leur reconnaisance. Un des poètes qui nous avaient accompagnés (et ils sont nombreux parmi les Kirghises) improvisa aussitôt une chanson à ma louange. Mes compagnons apprirent par cœur cette chanson, et se mirent à

la chanter en chœur pendant la marche.

Nous cheminions d'une vîtesse extrême, et changions souvent notre direction pour donner le change en cas de recherches. Dix jours après notre départ de notre âoule, nous y reparûmes accablés de fatigue, mais victorieux et triomphans. L'âoule entière, qui était accourue à notre rencontre, nous reçut avec les acclamations de la joie et de l'ivresse. Arsalan raconta en pleine assemblée ce que j'avais fait. Les Kirghises enthousiasmés m'enlevèrent de dessus mon cheval, et me portèrent sur leurs bras autour de nos quartiers, avec des chants, de la musique, et en improvisant des chansons en mon honneur. On construisit pour moi trois tentes, et l'on me décerna le droit de choisir pour femmes les plus

à mon goût d'entre les beautés kirghises. Je ne voulus point user de ce privilége; mais j'étais si heureux de tous les honneurs qu'on me rendait, que je pensai me fixer à jamais parmi les Kirghises.

Quelque jours après, on se mit à partager le butin. Il fut décidé que toutes les étoffes de soie, les perles et autres marchandises d'un prix considerable seraient vendues en Russie, et que l'argent provenu de cette vente serait ensuite appliqué aux besoins généraux de l'âoule; on excepta un certain nombre d'objets qui furent partagés entre les familles. On fit de même du bétail, des chevaux et des chameaux. Ils ne partagèrent toutefois l'argent comptant et les esclaves qu'entre ceux des guerriers qui s'étaient trouvés à l'affaire. Il fut accordé aux

marchands boukhares le droit de se racheter. On m'accorda unanimement quatre parts dans le butin, et, par une autre prérogative, je choisis quatre esclaves pour mon service. Dans le nombre des esclaves que nous avions pris et qui étaient la plupart Persans et Afghans, il se trouvait deux Russes. Il va sans dire que je compris ces deux derniers dans mon lot, pour les affranchir à la première bonne occasion.

Au milieu des embarras qui étaient la suite d'une si rapide expédition, je n'eus pas d'abord loisir de faire grande attention à mes compatriotes et de les questionner comme je l'aurais voulu, sur leur condition ; tout ce que j'en sus est que l'un était un gentilhomme et l'autre un soldat retraité. Mais dès qu'ils m'eu-

rent été livrés, je les fis conduire dans ma tente, et le soir même, je les invitai à souper, afin de savoir d'eux en détail tout ce qui les concernait. Le plus jeune, âgé de trente-cinq ans, avait une figure agréable et une certaine grâce dans le maintien. Malgré sa barbe et ses cheveux longs, il me sembla que ses traits ne m'étaient pas inconnus. L'ancien soldat, homme de quarante-cinq ans, était ingambe et très intelligent. — Mon cher compatriote, dis-je au premier, fais-moi savoir qui tu es. — Je suis gentilhomme et officier en retraite. — Votre nom? — Milovidine. — Quoi! vous seriez Alexandre-Ivanovitch-Milovidine! m'écriai-je en m'élançant de ma place. — Vous me connaissez donc? demanda-t-il avec étonnement. — Si je vous con-

nais ! Demandez plutôt comment je ne vous ai pas reconnu à la première vue. Mais, vous avez vieilli, vous êtes changé, maigri, puis cette longue barbe.... Regardez-moi bien, Monsieur. Ne reconnaissez-vous point votre *petit orphelin*, votre petit Ivane que vous avez emmené de chez M. Gologordowski, et que vous avez laissé à Slonime chez un juif?

Milovidine se jeta à mon cou en s'écriant : — Eh comment, c'est toi... c'est... *vous* ? Que le destin est étrange dans ses jeux !

Nous pleurâmes de joie en nous pressant dans les bras l'un de l'autre, et il semblait que nous eussions perdu la voix; l'ancien soldat, qui se tenait à quelques pas de nous, essuya quelques larmes avec son poignet. Dès que ma première émo-

tion se fut calmée, j'envoyai le soldat dans une autre tente, voulant rester seul avec Milovidine.

Milovidine, après avoir écouté mon récit, se réjouit de voir que j'avais reçu de l'éducation, et que je me trouvais dans le monde sur un pied à pouvoir être son camarade et son ami. Nous fîmes alors le serment de ne plus nous séparer, et de partager heur et malheur. Nous convînmes encore de nous tutoyer, de nous donner l'un à l'autre le nom de frère. Comme il était déjà fort tard, nous nous couchâmes, et Milovidine promit de me raconter le lendemain toute son histoire.

Il était grand jour quand nous nous levâmes, et Milovidine commença aussitôt son récit. C'est ici le lieu d'avertir le

lecteur que tout ce que j'ai dit plus haut sur le compte de M. Gologordowski et de sa famille, tout ce que j'ai rapporté de l'amour, du mariage de Milovidine, et de ses relations ave la famille de son amante, je l'ai emprunté à son récit fait dans ma tente, chez les Kirghises; et si je m'en suis servi dans les premiers chapitres, en exposant les scènes de mon enfance, c'est que l'ordre des temps m'y engageait, car, du reste, j'étais trop jeune et trop simple pour pouvoir pénétrer tout ce que j'ai dit avec assez de détail sur la maison des Gologordowski. Je n'ai donc plus, à présent, qu'à faire commencer le récit de Milovidine à l'époque où il partit de Slonime pour Moscou avec sa jeune épouse.

CHAPITRE XVI.

L'AUTOMATE VIVANT. — LA FAMILLE D'UNE VIEILLE FILLE. — SOCIÉTÉ DE MOSCOU. — PARTIE CARRÉE. — CARLSBAD. — LA DAME RUSSE ÉTRANGÈRE. — VENISE.

« Comme je m'étais rendu à Moscou, dit Milovidine, avec l'intention de fléchir mon oncle et d'obtenir des secours de lui, je ne me montrai point, durant plusieurs jours, aux personnes de ma connaissance, et, par l'entremise d'un vieux ami de feu mon père, je tâchai d'entrer

en pour-parler avec mon ancien bienfaiteur. Mon oncle refusa même de me voir, et tous les efforts de l'ami de mon père pour nous réconcilier n'eurent aucun succès. Voici la cause de cette opiniâtreté inouie : Mon oncle, homme froid, lourd, paresseux, indifférent pour tout, était l'esclave de ses habitudes. Il avait servi trente années consécutives dans une cour de justice où toutes ses fonctions consistaient à écrire au bas des papiers : « Conforme à l'original. Etienne Milovidine. » Il passait presque toutes ses soirées au *Club-anglais*, et là, son plus grand plaisir était de boire de la limonade de *cliouk va* (1), de faire sa

(1) Boisson faite avec la baie de l'*oxicoccus* ; elle est saine et rafraîchissante.

(*Note du trad.*)

partie de wist, et de recueillir des caquets, lesquels il rapportait fidèlement, en rentrant chez lui, à *Avdotia-Ivanovna* (1), la gouvernante de sa maison. Cette femme, veuve d'un *régistrateur* de collége (2) en retraite, avait, quelque vingt ans avant le temps dont je parle, loué un logement dans la maison même qu'habitait mon oncle, et, ayant su un jour qu'il était dangereusement malade, et n'avait autour de lui que des valets,

---

(1) *Eudoxie, fille d'Ivan.* Les Russes, en général, ne manquent jamais, dès qu'ils sont en rapport avec une personne quelconque, de lui demander son nom de baptême et celui de son père, et ils croient manquer de respect en nommant les individus par leur nom de famille.

(2) On assimile le rang de *registrateur* à la douzième classe civile, et celle-ci au grade de sous-lieutenant de l'armée. (*Notes du trad.*)

elle s'installa d'office dans ses appartemens, soumit à sa discipline les domestiques, par le secours de l'officier de police du quartier, se querella avec le malade, avec le médecin, et en même temps ne s'écarta point du chevet de mon oncle à qui elle faisait avaler les médicamens prescrits; enfin, elle le tourmenta avec tant de zèle qu'il recouvra la santé. Soit reconnaissance, soit pusillanimité, il n'eut point le cœur de chasser Avdotia-Ivanovna de ses appartemens, et, témoin de son hargneux dévouement à sa personne, de sa bruyante activité dans la surveillance du ménage, il laissa à sa disposition tout ce qui tenait au gouvernement de la maison. Mon oncle sentit bientôt la supériorité indéfinie qu'a une femme sur un vieux garçon, en fait de

ménage. Son linge était en bon état, son thé et son café étaient plus suaves au goût, et il paraissait chaque jour sur la table quelqu'un de ses mets favoris. L'habitude ne tarda pas à subjuguer mon oncle de telle sorte qu'en l'absence d'Avdotia, il était entièrement désorienté. Tout ce qui n'était pas apprêté et présenté par ses mains lui paraissait désagréable. Certes, ce n'était pas le plat et bourgeonné visage d'Avdotia qui avait pu séduire mon oncle, mais il avait si bien pris l'habitude de considérer cette étrange figure, qu'il lui fallait absolument regarder du matin au soir aux yeux de chat d'Avdotia, comme un petit maître à son miroir. Les oreilles de mon oncle n'étaient pas moins accoutumées à la voix glapissante de cette femme que l'ouie

d'un vieux soldat aux roulemens du tambour. Il n'aurait pu dormir si, dans le cours de la journée, il ne l'eût point entendue quereller les valets, les voisines et les colporteurs de comestibles. La paresse et l'humeur irrésolue de mon oncle avaient besoin de stimulans, mais Avdotia se fut bientôt emparée si bien de son esprit qu'il était dans ses mains un automate achevé ; il n'osait plus redresser son bonnet de nuit sans un avis spécial ; il écoutait avec soumission ses gronderies, et il ne faisait plus rien sans sa permission, hors d'écrire : « Conforme à l'original. » Mon oncle s'estimait heureux d'avoir rencontré un être qui fît profession de penser, de désirer, d'espérer et de craindre pour lui. Il mettait avec joie tout son bien à la discrétion

d'Avdotia-Ivanovna, uniquement pour n'avoir plus affaire à des paysans, à des fermiers, à des intendans et à des créanciers, qui toujours le trompaient, et toujours tiraient de lui quelque chose. Il rendait grâce à son heureuse étoile de ce que Avdotia voulait bien lui permettre de fréquenter le *Club-Anglais*, à la seule condition de rapporter à la maison tous les propos qui s'y tenaient; toutefois, il ne rentrait chez lui qu'en tremblant lorsqu'il avait fait sa partie de cartes avec tant d'ardeur que des récits intéressans lui avaient échappé, et qu'ainsi il revenait du club sans provision de nouvelles. Un autre, à sa place, aurait inventé lui-même quelque conte en l'air pour amadouer la méchante vieille; mais mon oncle avait tellement

perdu l'usage de sa pauvre imagination, qu'il aurait eu pour trois jours la migraine s'il eût rêvé trois minutes à autre chose qu'à remplir son estomac, à compter ses atouts au wist, et à mettre son éternel : « Conforme à l'original. »

» Avdotia-Ivanovna avait eu une fille de son mari, le régistrateur de collége; cette petite était dans sa troisième année lorsque sa mère prit d'assaut la maison de mon oncle. On conçoit sans peine qu'après cet exploit, l'éducation de l'enfant se fit aux dépens de mon oncle, et qu'Avdotia exigea que sa Lise sût parler français comme les Français, jouer du clavecin comme les Allemands, chanter comme les Italiens, et danser les danses de toutes les nations de l'Europe. Pour de l'argent, on enseigna tout cela

à Lise ; mais comme les étrangers, en Russie comme ailleurs, vendent des leçons, mais ne vendent pas l'esprit dont la nature a pu les gratifier pour leur usage personnel, Lise, tout en ayant beaucoup de maîtres étrangers, resta une petite sotte telle que le bon Dieu l'avait faite.

» Mon père, étant général en activité de service, se trouvait toujours à l'armée. J'étais sans mère depuis ma tendre enfance ; j'avais été élevé, jusqu'à l'âge de dix ans, chez une vieille fille, parente de ma mère, avec des singes, des perroquets, des chiens, des naines, de petits kalmoucs et autres raretés vivantes, le tout au nombre de vingt-quatre individus et moi vingt-cinquième. La plus impartiale justice régnait dans cette

ménagerie; tous, bêtes et gens, nous étions également aimés, nourris, caressés et battus, selon l'humeur momentanée de notre bienfaitrice. Ordinairement elle était gaie lorsqu'elle venait d'apprendre que tel ou tel mariage négocié, arrangé, convenu, venait de se rompre tout-à-coup, ou que des époux menaient une vie entachée de scandale. Elle entrait en fureur lorsqu'elle avait ouï parler de noces, de couches heureuses, de baptêmes et de mariages prospères. Les meilleurs temps que nous eussions étaient conséquemment les carêmes (1), parce qu'il ne s'y fait pas de mariages. Dans les jours de la joie, on nous régalait tous, petits chiens, singes,

(1) Il y a en Russie deux longs carêmes par an. (*Note du traducteur.*)

kalmoucs, naines et moi le dernier venu, d'amandes et de biscuits, les mêmes pour tous; dans les jours de la colère, on nous rossait tous d'un même bouquet de verges. On nous menait tour-à-tour promener en voiture, un jour le singe, un jour les naines, un jour moi, et ainsi de suite. On dit avec raison que l'analogie des conditions fait l'union des cœurs. Notre société *zooandrique* vivait dans le plus parfait accord et dans la meilleure amitié, excepté un méchant chat de Sibérie et un vieux singe entêté, qui ne voulurent jamais entrer dans notre alliance, et, à raison de leur méchanceté, les kalmoucs et moi, nous les battions, et pour les avoir battus nous étions rossés à notre tour par la *bienfaitrice* commune. Je crois que je serais devenu moi-

même chat sibérien, ou singe, si j'eusse demeuré plus long-temps dans une telle maison. Mais, par bonheur, mon père étant venu à Moscou, me retira de cette ménagerie, après s'être querellé avec sa parente, parce qu'il avait loué hardiment en sa présence le joug salutaire du mariage, et qu'il soutenait avoir été heureux avec feu ma mère.

» Mon père avait mangé, au service militaire, une partie de son patrimoine; mon oncle, au contraire, en écrivant: « Conforme à l'original » avait augmenté son lot du quadruple. Celui-ci se chargea des frais de mon éducation et de ceux de mon entretien au service. On me mit dans une pension française, comme cela se pratique, et, les jours de congé, mon oncle me permettait d'aller

dîner chez lui. Avdotia-Ivanovna, à la grande surprise de tout le monde, non-seulement ne s'opposait pas à ce que mon oncle partageât ses bienfaits entre moi et sa fille, mais au contraire, elle me prit dans une grande affection, me caressa, me fit des cadeaux et me traita comme si j'eusse été un propre fils.

» Après la mort de mon père, et lorsque j'eus été inscrit au service, Avdotia obligea mon oncle de fournir à tous mes besoins; elle lui fit même donner beaucoup plus d'argent qu'il ne m'en avait alloué primitivement, pendant tout le temps que je demeurai au service.

» La cause de cette tendresse se laissa enfin apercevoir. Avdotia avait des projets sur moi pour sa Lise; mais, aussitôt qu'elle sut que j'avais pris femme, elle

fit croire à mon oncle que j'avais commis en cela un crime abominable, que je m'étais montré ingrat, que j'étais vicieux, dépravé; bref, elle le força à m'abandonner, à me deshériter, et à me priver juridiquement de sa succession. L'ami de mon père me procura une copie de ce maudit acte, avec la souscription habituelle de mon oncle : « Conforme à l'original ». Ces mots étaient immuables comme les arrêts du destin, et mon oncle aurait trouvé plus simple d'éteindre la lumière du soleil que de changer un seul mot dans un papier où il avait apposé sa signature, estimant même l'expédition plus importante que la minute.

» Plusieurs des amis de mon père, informés à-la-fois de mon arrivée à Moscou

et du malheur où j'étais, se réunirent pour faire changer la résolution de mon oncle. Ils allèrent trouver Avdotia-Ivanovna, et à force de la menacer du tribunal criminel et de l'enfer, ils parvinrent à faire tant que Avdotia-Ivanovna tomba d'accord de me donner vingt-cinq mille roubles, sans plus, et encore y mit-elle la condition que je renonçasse de bonne grâce à la succession entière, qui montait à un million de roubles. Vu la triste situation où je me trouvais, je consentis à tout, convaincu que je ne gagnerais rien à vouloir regimber. L'argent me fut compté; je laissai mon oncle en repos, penser et sentir par la tête et par le cœur d'Avdotia-Ivanovna, jouer au wist, boire sa limonade de cliouk va au Club-Anglais, écouter les coméra-

ges, les rapporter à sa gouvernante, et écrire de temps à autre : « Conforme à l'original. »

» Tu as été élevé à Moscou, mon cher Vyjighine ; mais tu ne connais pas bien notre vieille capitale, parce que tu étais alors jeune et sans expérience. L'antre de Vorovatine, de cet infâme corrupteur de la jeunesse, et l'asyle ouvert par ta chère tante aux vieux adorateurs de beau sexe, sont deux points imperceptibles sur l'horison de la société de Moscou. Quant à la pension française où tu as pris des leçons de vanité ridicule, ces établissemens sont, dans toute la Russie, si semblables entre eux que deux feuilles de papier blanc ne se ressemblent pas davantage.

» On peut comparer *Pétersbourg* à une

jeune et belle coquette du grand monde cherchant des jouissances avec tous les charmes, avec tous les rafinemens de la civilisation. *Moskva - Matouchka* (1) ressemble à une veuve âgée et riche, qui, après avoir vécu dans le grand monde, s'est retirée dans l'intérieur de la Russie, dans une ville de province, située au milieu de ses domaines, pour jouer le premier rôle dans les environs, sans pourtant rompre ses relations avec la capitale. Moscou, mon cher ami, de toutes les coutumes, de toutes les bisarreries étrangères a su, pour ainsi dire, tisser pour son habillement une étoffe qui lui est propre, une étoffe où les étrangers ne reconnaissent plus que

---

(1) *Moscou-maman.* Les Russes appellent ainsi leur ancienne capitale. (*Note du trad.*)

les fils de leur fabrique; la coupe, la façon, le type appartiennent à la bonne-grand-maman Moscou.

La haute société de Moscou se compose : 1° de *Stariki* (1) ou vieux serviteurs-émérites de l'état, qui, par lassitude ou par d'autres motifs, sont allés s'établir à Moscou, pour y jouir du repos temporel, en attendant le repos éternel. Cette honorable catégorie forme, dans son ensemble, les annales vivantes du dernier demi-siècle, ou, si l'on veut, les témoins, les élémens vivans de l'histoire russe contemporaine. Les membres de cette division sont en quelque sorte constitués en aréopage ou tribunal suprême, où sont examinés,

(1) *Stariki*, les vieillards.

pesés, jugés, tous les faits et actes de l'époque. Ils tiennent leurs séances au Club-Anglais, et chez les bonnes vieilles dames des trois premières classes (1). Les règles du pas et de la préséance sont observées entre eux tout aussi rigoureusement que la subordination militaire dans un régiment sous les armes. Politique, guerre, administration civile, nomination aux emplois, navigation, marine, récompenses, promotions et ordres de chevalerie, tout est soumis aux jugemens de ce fulminant aréopage. C'est

---

(1) On sait qu'il y a en Russie quatorze classes ou grades pour ceux qui servent l'Etat, et tout noble quelconque est à peu près obligé de servir. Le rang des huit premières classes rend la noblesse héréditaire dans la famille.

(*Note du trad.*)

dans ce cercle que se donnent les bals, les dîners, les soupers et les soirées pour les grands personnages qui passent par Moscou, pour les fonctionnaires occupant les premières charges de l'état, et pour la fleur de la noblesse russe;

2° De *Tchinovniki* (1), nobles qui servent l'état comme magistrats dans les cours de justice de Moscou. Ils ne diffèrent de leurs collègues de Saint-Pétersbourg et des autres villes que par un plus grand luxe dans leur manière de vivre, par une plus grande influence dans les affaires, et par cela qu'ils ne s'occupent point d'objets secondaires, tels que la littérature et les sciences, choses qu'ils abandonnent volontiers

---

(1) *Tchinovniki*, les fonctionnaires publics.

aux jeunes *Tchinovniki* de Saint-Pétersbourg ;

3° De *Tchinovniki*, fonctionnaires honoraires, libres du joug d'un service réel ; c'est le dernier rang de la phalange, commandé et protégé par l'aveugle fortune. La plupart de ces êtres de prédilection ne savent pas lire les psaumes imprimés en caractères slavons, ce qui n'empêche pas qu'on ne les range honorablement au nombre de nos *antiquaires*, parce qu'ils sont attachés, pour la forme, aux archives où se conservent les vieux documens officiels. Ce sont nos petits-maîtres, nos fashionables ; ils sont les *promis* de toutes les filles à marier ; les amoureux de toute femme qui a un nez au milieu du visage et qui sait prononcer les deux mots français : *oui* et

non. Ce sont eux qui donnent le ton au reste de la jeunesse dans les promenades de la ville, au théâtre et dans les salons. Cette troisième division de la société de Moscou fournit aussi cette ville de philosophes à la dernière mode, philosophes en qui tout abonde, hors le sens commun, de poètes ou plutôt de rimailleurs, et de juges impitoyables en fait de sciences et de littérature;

4° D'un innombrable troupeau de fonctionnaires retraités de tout genre, appartenant à d'anciennes familles, et tous ayant servi jusqu'à l'obtention d'un certain rang; tels d'entre eux mangent leur bien à loisir; tels autres, sans beaucoup de peine, grâces aux cartes et à différens sauts-de-coupe à eux connus, se tirent d'affaire à merveille; et tels en-

core s'arrangent à vivre, au jour le jour, aux dépens de l'hospitalité moscovite;

5° De propriétaires des gouvernemens voisins, qui viennent à Moscou en traîneau manger le produit de leurs moissons, et s'extasier sur la danse de leurs filles, aux bals de l'assemblée de la noblesse, ou dans les soirées priées, jusqu'à ce qu'un galant, alléché par la dot, (dont les tantes, verbeuses comme elles sont toutes, parlent d'office, et avec beaucoup d'adresse, dans tous les carrefours de Moscou) soit venu demander la charmante main qui est noblement restée étrangère à toute espèce de travail;

6° D'individus venus, les uns de la nouvelle capitale, les autres de l'armée, à la recherche des riches filles à marier dont Moscou, de toute antiquité, est en

possession de fournir les amateurs. Ces Messieurs commencent ordinairement leur battue dans les hautes classes, et finissent par suivre à la piste les filles adoptives des grands seigneurs, ou les filles des marchands russes avec lesquels les comptes sont beaucoup plus clairs.

» Tels sont les principaux élémens de notre société de Moscou. Ces élémens, malgré la diversité qui y domine, forment un tout semblable à une mascarade perpétuelle ou à un carnaval de Venise. Je ne te dirai point ce qu'il y a de bon et de mauvais dans ce mélange; tu le verras toi-même avec le temps. J'ai seulement à ajouter que nulle part peut-être il n'y a autant d'honnêtes gens qu'à Moscou, nonobstant ce qu'il y a d'étrange dans les individus et dans les

masses. Le trait le plus caractéristique de Moscou est ce genre d'hospitalité qui consiste à gorger de vin et de mets le premier venu (1). Mon cher Vyjighine, si notre planète, par un surcroît ajouté aux misères humaines, venait à rester infertile durant une dixaine d'années, et que les vivres se vendissent au poids de l'or, crois-moi, personne dans Moscou ne serait en proie aux horreurs de la faim, à l'exception des valets et des servantes qui, au sein même de l'abondance actuelle, ne mangent pas à discrétion; probablement, on craint qu'ils ne deviennent trop gras, et partant, lents et

---

(1) Les particuliers qu'en France nous appelons *bons vivans*, n'ont pas, comme les Moscovites, la rage d'offrir leur table à tout venant. (*Note du trad.*)

lourds dans le service. Quoique peu versé dans la statistique, je me fais fort de prouver que, dans la seule ville de Moscou, il se consomme plus de boissons et de comestibles en un an, qu'en deux ans dans toute l'Italie. Gonfler un homme comme un ballon à force de le faire manger et boire, est le premier principe de la civilité moscovite; point de bon accueil sans cette observance. S'en mettre jusqu'aux yeux, jusqu'à ne pouvoir plus se tenir au lever de table, est une sorte de jouissance que ne savent point se refuser les hommes même les plus civilisés. Mais, en m'étendant ainsi sur Moscou, je perds le fil de mon récit. Revenons :

» Je venais, disais-je, de recevoir 25,000 roubles; j'en fis le même usage

que de tout l'argent qui avait jusqu'alors passé par mes mains. Je ne fis attention qu'au commencement de la somme et je ne voulus point voir l'autre bout, de peur de me chagriner de sa diminution continuelle. Je louai un beau logement et un équipage à quatre chevaux; je me procurai un assez bon cuisinier; je marquai dans la semaine un jour pour réunir, à mon dîner et à ma soirée, des amis et des connaissances, et je me ruai en visites par toute la ville. Ma femme se fit une nombreuse cour en hommes, et moi, je recrutai parmi les femmes. Les premiers trouvaient ma femme *étonnamment* (1) gracieuse, les dames me proclamaient *horriblement* (2) aimable; et bientôt

(1 et 2) Ces expressions exagérées sont très

nous étant liés avec les meilleures maisons de Moscou, nous menâmes le train de vie qui convient à des gens *comme il faut;* c'est-à-dire, en faisant bien manger et bien boire les autres, en fréquentant les dîners et les soupers, en dansant partout où l'on voulait, en nous entoilettant, en jouant gros jeu, et, par suite, en faisant force dettes, en ne les payant point, et autres pratiques à l'avenant.

» Tout capital, dans les mains d'un dissipateur, a deux bouts opposés. A l'un commence une chaîne de plaisirs et de jouissances; à l'autre, si le désespoir n'y attend le malheureux, se trouvent les égaremens qui souvent le mènent au

---

fréquemment employées en russe, par les Russes qui parlent mal leur langue.

(*Note du trad.*)

crime. J'ouvris les yeux, à mon dernier billet de cent roubles, et je me réveillai tout à fait aux cris menaçans de mes créanciers. Un homme ruiné est comme un infortuné voyageur qui reste défaillant dans un chemin de traverse; des insectes nombreux, de faméliques reptiles accourent à la curée et réclament ses restes. Il se présenta chez moi un essaim de joueurs fripons, d'usuriers et de chercheurs de ressources, qui tous s'efforcèrent de m'amener à leur servir de manteau. Ils me proposèrent, entr'autres choses, de faire de ma maison une sorte de guet-à-pens pour les amateurs du jeu de cartes, espérant que j'attirerais dans le paneau les gens riches de la haute classe, et que ma femme, belle comme elle était, récompenserait par quelques

tendres œillades, les gens qui viendraient chez nous vider leur portefeuille. D'autres voulaient que, moyennant un intérêt convenu, je prêtasse mon nom à d'indignes manœuvres. J'avoue que ma conduite a été peu d'accord avec les préceptes d'une sévère morale, vu ma légèreté naturelle et ma passion pour les folles dépenses, mais jamais je ne me suis avili jusqu'à violer les lois sacrées de l'honneur. Je chassai ce troupeau d'affronteurs dont le langage et l'aspect me répugnaient, et je résolus...... non, je ne pris aucune résolution; seulement, après avoir refusé de rassembler chez moi des dupes et des fripons, j'obtins à force de prières, une voiture et un cocher de louage à crédit, et je courus dans Moscou avec plus d'ardeur que ja-

mais, voulant à toute force rencontrer la fortune quelque part, pour lui demander compte de ses dédains. Je parvins à faire prendre patience à mes créanciers, en promettant d'acquitter fidèlement mes dettes aussitôt que j'aurais un peu mis ordre à mes affaires. Ils m'accordèrent des délais, voyant bien qu'il n'y avait possibilité de rien tirer de moi. Par bonheur, il ne s'en trouva pas un seul qui, pour se consoler de la perte de son argent, eût envie de me jeter dans une bonne prison en se donnant le plaisir de me nourrir à son compte.

» Ma ruine fit peu de bruit, mais Moscou est comme une lanterne, un écho, un porte-voix ; rien ne peut rester caché ; bientôt cette nouvelle, de caquet en caquet, fit le tour de la capitale. J'ai

déjà dit qu'à Moscou il y a plus de personnes honnêtes, ou du moins indulgentes, qu'en aucune autre ville du monde ; on parla, on jugea, on blâma, et, quand on eut tout dit, on se tut.

» Une des vieilles dames riches qui me trouvaient *horriblement* aimable, m'offrit secours et amitié ; son époux, le comte *Cytherine*, était par hasard un de ceux à qui ma femme paraissait *étonnamment* charmante ; il avait un cœur fort tendre, malgré sa goutte et ses soixante ans, et il ne put voir de sang froid que la belle Pétronelle manquât de parures. Nous formâmes une liaison étroite, il n'y eut plus qu'un heureux ménage entre nous quatre, et je recommençai à mener joyeuse vie. Jamais les ajustemens de ma femme n'avaient été si

élégans, ni si riches; jamais je n'avais régalé mes amis si souvent et avec tant de recherche; je jouai dès-lors un jeu d'enfer, et je contractai de nouvelles dettes avec beaucoup plus de hardiesse, non, toutefois, sans avoir payé intégralement les anciennes.

» Les parens du comte Cytherine et de la comtesse son épouse, virent d'un très mauvais œil l'étroite liaison qui régnait entre nous quatre. Pour distraire de cette alliance les deux vieux époux, ils engagèrent les médecins à leur conseiller d'aller l'un et l'autre aux eaux minérales d'Allemagne. Ils pensaient que ma femme et moi, par esprit de convenance, nous resterions à Moscou. Mais l'esprit de convenance se tait quand la passion et le besoin parlent haut. Le

vieux couple, par attachement à la vie, consentit à se rendre aux eaux minérales, mais, avant tout, il nous proposa de le suivre. Nous n'eûmes garde de refuser cette offre. Quand nous fûmes partis et que nous eûmes franchi les frontières, moi, pour me délivrer de la fatigante *amitié* de la comtesse, je feignis d'être malade; et dans le même jour où, à la maison, je boitais, gémissais et toussais, la voix et les forces me revenaient à merveille pour chanter et danser ailleurs.

» A Carlsbad, nous passâmes gaîment notre temps. La société réunie aux Eaux consistait en plusieurs coquettes fanées demandant à la source de Carlsbad le retour de leur fraîcheur à jamais passée; puis venaient des joueurs de profession, puis des ministres, des grands de diffé-

rentes cours, privés de leurs charges et de leurs forces, tous gens que, dans le commencement d'une disgrace ménagée, on plonge ordinairement dans les eaux minérales, comme dans un autre Léthé, pour effacer de leur esprit le souvenir de leur puissance éclipsée; puis il y avait de jeunes et jolies femmes, de celles qui, par amour de la vertu, vont chercher, loin de leur pays, des distractions aux devoirs uniformes de la fidélité conjugale; il s'y trouvait aussi des étourdis comme moi, les uns jeunes, les autres vieux, tous grands amis des promenades solitaires au clair de la lune; enfin, arrivaient des gens épuisés de forces et de sang, des gens à attaques de nerfs, des asthmatiques, pulmoniques, poitrinaires, de vrais malades des deux sexes, qui, selon

la règle reçue, estimaient comme remède, à Carlsbad, la dissipation et les amusemens; en sorte que tout le monde, malades et non malades, s'efforçait de faire le plus possible de sottises ou de folies, ce qui tournait au profit des médecins, des aubergistes, des traiteurs, des joueurs et des nymphes.

» J'étais là dans ma sphère, et si je m'ennuyais dans la société du comte et de la comtesse, nos bons amis, je m'en dédommageais admirablement hors de la maison. Ma femme (sous tous les rapports nous étions elle et moi une âme en deux corps), ma femme, dis-je, cherchait de son côté à varier ses plaisirs, et il n'existait entre nous ni querelles ni jalousie. Mais, mon cher Vyjighine, la légèreté d'esprit et le libertinage entraî-

nent l'homme tôt ou tard dans l'abyme.

» Parmi les beautés qui, cette année là, faisaient l'ornement de Carlsbad, celle qui me revint le plus était la comtesse *Sensibili*, arrivée de Vienne avec deux jeunes enfans pour se guérir, au moyen des eaux, d'une atteinte d'hypocondrie. Son mari, gentilhomme italien, occupant un emploi considérable dans les possessions italiennes de l'Autriche, n'avait pu l'accompagner. Un je ne sais quel air de langueur était répandu dans les traits charmans de la comtesse ; on lisait dans ses regards l'expression d'une sensibilité profonde qui allait remuer le cœur de ceux sur lesquels elle arrêtait ses deux grands yeux noirs. Après l'avoir vue quelquefois chez une vieille baronne autrichienne, je gagnai les bonnes grâces

de la comtesse et reçus la permission de lui faire visite. Je la croyais italienne, mais figure-toi mon étonnement lorsque j'appris qu'elle était princesse russe, bien qu'elle ne sût pas un mot de russe. Elevée à St.-Pétersbourg par une française, jamais chez ses parens elle n'avait entendu parler la langue nationale. Les étrangers étaient toujours accueillis de préférence dans cette maison, et la jeune princesse fut dès l'enfance, accoutumée à entendre dire que les Russes sont des barbares uniquement propres à payer l'*obrok* (1) et à faire le commerce de détail; que les étrangers seuls sont des hommes, et que c'est d'eux que les

---

(1) Redevance annuelle que le serf est tenu de payer à son maître.

Russes doivent apprendre à vivre. On avait dit à la princesse que la langue russe, à raison de sa grossièreté, ne pouvait convenir qu'au bas peuple, et qu'une dame bien élevée prendrait le mal de gorge à vouloir prononcer des paroles si *biscornues*. La gouvernante de la princesse avait juré qu'elle avait souffert un cruel mal de dents, et avait eu une ampoule à la langue, pour s'être obstinée à prononcer le mot *pochtchetchina* (1). La malheureuse princesse (je dis *malheureuse*, car j'estime tels ceux qui n'aiment pas leur patrie, et la méprisent sans la connaître) s'était trouvée très heureuse au contraire, lorsqu'après la mort du prince son père, sa mère

(1) Soufflet (sur la joue).

quitta la Russie, traversa l'Europe en tous sens, et finit par s'établir à Florence. La vieille dame y épousa un jeune roturier français pour qui, avec force *scudi*, on acheta le titre de comte, en un lieu où il se vend. La princesse Mélanie fut aussi donnée en mariage, à l'âge de quinze ans, au comte Sensibili, et bientôt notre jolie compatriote, ayant pris les mœurs italiennes, oublia jusqu'à l'existence même de la Russie. Après dix ans de mariage, elle éprouva des accès d'hypocondrie, aussi, ce semble, par dégoût de son bonheur conjugal; elle alla donc pour se distraire à Vienne, d'où à Carlsbad, où je lui rendis un très éminent service en lui prouvant que les Russes savent aimer avec autant de force, de délicatesse et d'ardeur que les Italiens

et que les Français; par quoi je la reconciliai un peu avec sa patrie. Elle se mit, qui plus est, à étudier la langue russe, et trouva que le mot *lóublòu* n'a rien de moins tendre, rien de moins agréable à l'oreille que les mots *j'aime* et *io amo.*

» La comtesse Sensibili devait se rendre à Venise auprès de son mari. Je priai la comtesse et le comte Cythérine d'aller passer l'hiver dans la même ville. Je passai à Venise un hiver délicieux, et je visitai chaque jour la charmante comtesse Sensibili, introduit chez elle sous le nom de maître de langue russe. Si dans cette maison je n'eusse pris la précaution de cacher mon véritable nom, il aurait fallu établir une liaison entre le comte Sensibili et notre quadrille am-

bulant, et il aurait fallu y introduire son épouse, ce qui aurait fait danser notre quadrille à contre-mesure. Nous nous retrouvions encore, la comtesse Sensibili et moi, chez une de ses anciennes amies et dans les lieux publics où l'on s'amuse. Venise offre mille sortes de divertissemens. Je t'en dirai quelques mots.

» Venise, jadis si fière de sa liberté, et devenue si opulente par son commerce, Venise, que la politique et la fourbe de son aristocratie ont ruinée, après la perte de sa puissance et de ses trésors, a conservé jusqu'à ce jour sa passion pour les plaisirs; elle s'est même faite le centre de la dissipation et des jouissances. A Paris et à Londres, l'homme oublie les plaisirs des sens pour se livrer à la politique, aux sciences, aux

beaux-arts, aux lettres et à des conversations fines et spirituelles. A Venise, à la musique près, parce qu'elle dispose l'âme aux sensations tendres, on ne connaît d'autres plaisirs que ceux que donnent la galanterie et les intrigues d'amour. L'amour est dans l'atmosphère de Venise, et les étrangers viennent des contrées les plus lointaines s'imprégner de l'air de cette nouvelle Paphos. En aucun lieu du monde les femmes ne jouissent d'une aussi grande liberté. Elles entrent, couvertes d'un léger voile, dans un café, dans un cassino, et se confondent dans la foule du peuple sur la place St. Marc, au jardin du couvent St.-Georges, ou sur le nouveau quai. Ce ne sont pas les maris qui accompagnent les dames, mais un *cavaliere servente* dont les fonctions

n'ont d'analogie qu'avec celles que remplissent de jeunes aides-de-camp près des femmes de nos vieux généraux. Tu sais que Venise est fameuse par ses gondoles, temples flottans de l'amour et tombeaux de la fidélité conjugale. La jalousie italienne, dont on fait tant de bruit, est un feu qui s'éteint devant le flambeau d'hyménée ; ce feu s'exhale en fumée et ne se réveille avec éclat que quand la conduite de la femme tend évidemment à la ruine du mari. A Venise, on ne sait ce que c'est que l'hospitalité. Là, tous les habitans se portent dans les cassino, dans les cafés, sur la place ou au théâtre ; s'ils se régalent les uns les autres, c'est d'une glace ou d'une tasse de chocolat, mais très rarement se donnent-ils à dîner. On ne fait de visites

que par des billets envoyés dans les maisons. En général, les Italiens ne sont faits ni pour les doux entretiens, ni pour la vie paisible de famille. Le *far niente* est à leurs yeux le souverain bien; chez eux, la promenade, le plaisir même s'appellent un travail. Il y a quelques exceptions à cette règle; quelle règle n'en a pas?

» Je vivais à Venise, mon cher Vyjighine, comme dans un paradis, depuis environ une année. Un jour...... »

Comme il en était là de son récit, j'entendis la voix d'Arsalan-Sultan qui m'appelait, et Milovidine fut interrompu pour quelque temps.



CHAPITRE XVII.

RÉCOMPENSE KIRGHISE. — DUELS. — LE JUIF RENÉGAT. — CONSTANTINOPLE ET LE PÉRA. — ESCLAVAGE ET DÉLIVRANCE.

« Mon cher Ivane, me dit Arsalan-Sultan, nous venons de prendre une décision à ton sujet, dans le conseil des anciens. Je sais que tu regrètes ta patrie ; que tu éprouves un besoin pressant de la revoir, et que si tu demeurais parmi nous, ce ne serait que par amour pour moi. Que Dieu t'éclaire et soit ton guide, Ivane !.... Voici ce qui vient

d'être arrêté par nous relativement à ta personne. »

Arsalan tira de son sein un lambeau de papier, qui était enveloppé dans plusieurs mouchoirs comme un objet de grand prix, et lut ce qui suit :

1. Ivane Vyjighine, prisonnier du libre, invaincu, et très illustre peuple kirghise, est affranchi par les présentes, pour avoir rendu de signalés services à la glorieuse tribu Baganal-Kiptchak, et pour avoir sauvé la très précieuse vie du sultan Arsalan.

2. Ivane Vyjighine, homme libre, est déclaré fils de la noble, excellente et glosieuse tribu Baganal-Kiptchak. Que si jamais Ivane Vyjighine, voyant les choses de ce monde par les yeux de la sagesse, éprouvait le désir de revenir

dans la contrée bénie qui est la meilleure sous le soleil, dans les stépes kirghises, en ce cas, chaque père de famille est tenu de le recevoir dans sa tente comme un fils, tout guerrier kirghise comme un frère, toute fille kirghise comme un fiancé ou même comme un époux selon le gré dudit Ivane Vyjighine.

3. Tout individu de la glorieuse race Baganal-Kiptchak est obligé de nourrir,. de vêtir Ivane-Vyjighine, et de chauffer sa tente jusqu'à ce qu'il ait des enfans adultes, ou que lui-même, librement, ait renoncé au droit qui lui est accordé sous ce rapport.

4. Les anciens vendront, à la première occasion, tout le butin d'Ivane Vyjighine, ainsi que ses chevaux et chameaux, soit à Orenbourg, soit en quel-

que autre ville frontière russe, et lui en feront passer le prix de vente dans tel lieu qui lui plaira de désigner. De plus, il a été recueilli, en sa faveur, mille ducats votés à titre de frais de voyage; et et il lui est accordé douze balles des marchandises les plus belles, qui lui seront délivrées sans délai.

5. Ivane Vyjighine est autorisé à emmener avec lui ses esclaves russes; il lui est donné, par honneur et pour sa sûreté, des guides et une escorte de guerriers qui ne le quitteront qu'à la frontière.

— « Es-tu content de notre décision? dit Arsalan. » Au lieu de lui répondre, je me précipitai dans ses bras, et je fondis en larmes. Au seul souvenir de mon pays, de ma chère Russie, toute idée d'ambition personnelle s'évanouit comme

uue vaine fumée, et je résolus de ne point différer mon départ. — Quand comptes-tu te séparer de nous? demanda Arsalan. — Dès demain, répondis-je. Et je baissai les yeux comme si j'eusse eu honte de mon peu de reconnaissance. — Je vais donc préparer tout ce qui est nécessaire pour ton départ, dit Arsalan; et aussitôt il appela quelques-uns des anciens. Pour ne pas troubler leur conseil, je me retirai dans ma tente.

Lorsque je déclarai à Milovidine que nous partirions le lendemain pour la Russie, il pensa en devenir fou par excès de joie. Il pleura, rit, dansa et chanta tout ensemble, et enfin, devenu plus calme, il rendit grâces à Dieu de sa délivrance, puis il pleura de tendresse en me nommant son bienfaiteur. — Vyji-

ghine, dit-il en me serrant contre son cœur, tu me rends à la fois la patrie et la liberté, mais ce cœur que tu presses restera à jamais ta propriété. Je suis à toi pour la vie !

Le soldat en retraite ne ressentit pas une joie moins vive que de se voir affranchi du joug des mécréans, et il me pria de le garder à mon service, attendu qu'il n'avait ni feu ni lieu dans la Russie sainte (1).

Nous déjeunâmes alors d'un quartier de mouton grillé sur la braise, et nous bûmes du levain d'eau-de-vie, après quoi je priai Milovidine d'achever le récit de ses aventures.

---

(1) Les Russes appellent leur patrie *sainte* : *swiataia Rouss.*

« Un jour, poursuivit Milovidine, que j'étais sorti, accompagné d'un domestique pour me promener en gondole, après la marée, un petit garçon me remit un billet et disparut. Je crus que c'était quelque message amoureux, et je me hâtai de le parcourir. Mais, pour cette fois, je fus bien trompé dans mon attente. C'était un billet écrit en russe. On m'y disait :

« S'il te reste une seule goutte de sang
» noble russe dans les veines, si ton
» honneur ne s'est pas entièrement éteint
» dans la fange du vice, trouve-toi de-
» main, à midi, sur le continent, à
» l'auberge du soleil, au bord de la
» Brenta ; sois pourvu d'une paire de
» pistolets, et ne dis rien dans la maison
» où tu demeures. Tu me connaîtras sur

» le lieu du combat où l'un de nous
» deux devra succomber. »

» Je résolus, sans chercher à deviner de qui pouvait me venir ce cartel, de me trouver au rendez-vous à l'heure désignée, et je me dirigeai immédiatement vers la demeure d'un Anglais avec qui j'étais fort lié, pour le prier de me servir de second. Je fis arrêter la gondole à la place Saint-Marc, j'entrai dans un café, sous les arcades, espérant d'y trouver l'ami que je cherchais, et je reçus à l'entrée un autre billet écrit en français : « L'un de nous, m'y disait-on, doit
» périr pour le bonheur du survivant.
» Demain, à trois heures après-midi, je
» vous attends sur terre ferme, à l'au-
» berge de la Sirène, au bord de la
» Brenta; soyez muni de votre épée.

» Nous nous connaissons ; je n'ai pas
» besoin de souscrire ce billet, parce
» que vous saurez, à notre entrevue de
» demain, à qui vous avez affaire. »

» Deux duels en un jour sont une terrible passe. Je sais manier l'épée ; au régiment je passais pour l'un des plus adroits au tir du pistolet ; je ne pus toutefois, je l'avoue, me défendre d'un certain trouble, à la pensée d'avoir ainsi tout-à-coup deux affaires sur les bras. Quelle que soit ton opinion là-dessus, l'alternative d'être ou assassin ou victime n'a rien que d'affreux en soi. Je soupçonnai que le libertinage m'avait entraîné dans cette position disgracieuse, mais je ne pus, en aucune façon, pénétrer quelle circonstance armait contre moi un compatriote inconnu.

» Non-seulement mon Anglais consentit à me servir de second, mais il fut même enchanté à l'idée de se trouver témoin oculaire de deux meurtres. Il m'avoua que la maladie de son pays, que le spleen commençait à le tourmenter, et que s'il avait entrepris un voyage en Europe... c'était pour avoir plus d'occasions de se familiariser avec la mort, en haïssant de plus en plus la vie.

» Je passai le reste de la journée avec mon ami l'Anglais. Il tâcha de noyer son spleen dans le vin, et moi j'employai le même procédé pour mon chagrin. Nous rentrâmes fort tard dans nos demeures. Le lendemain, je courus chez l'Anglais avec mes armes, et nous partîmes aussitôt, afin de trouver le temps de déjeûner avant le coup mortel.

» A midi environ, nous sortîmes et nous longeâmes la grande route, attendant notre adversaire. Un Italien d'un extérieur agréable vint à nous, et demanda lequel de nous deux s'appelait Milovidine; après quoi il nous proposa une promenade au parc où m'attendait mon compatriote. Je trouvai celui-ci à la lisière du bois; il marchait à pas précipités dans un espace étroit. Je l'abordai en me découvrant la tête, et lui dis : — Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et parconséquent, je ne puis vous avoir outragé sciemment. Il me semble qu'il serait bon de commencer par une explication. — Cela n'est pas du tout nécessaire, répondit mon compatriote; l'offense dont j'ai à me plaindre est d'une telle nature qu'aucune raison

ne saurait y servir d'excuse. Quant à mon nom, vous n'en avez que faire. Qu'il vous suffise de savoir que je suis officier russe, de famille noble, et que je suis accouru de Moscou ici tout exprès pour en venir au point où nous en sommes. Veuillez prendre position et tirez. Mais souvenez-vous que s'il vous vient la fantaisie de faire le magnanime, vous serez suicidé et péririez sur l'heure. Telle est la loi du duel ; nos seconds doivent mesurer quinze pas, et, au signal donné, nous sommes libres ou de tirer aussitôt en même temps, chacun de la marque tracée, ou, un seul de nous, après avoir laissé tirer son adversaire, peut s'avancer à un pas de lui, et tirer à bout portant. — Tirer à bout portant est un assassinat ! m'écriai-je. — Quoi, tu trembles

déjà, vil libertin! dit avec brutalité mon adversaire; si tu penses éviter la punition de ta lâche conduite, je vais, moi, à l'instant te brûler la cervelle.

» En disant ces mots, il se jeta sur moi, en armant son pistolet, et si l'Anglais ne se fût hâté de le saisir par le bras, il m'aurait probablement tué sans autre forme. Tu devines bien que le sang me bouillait dans les veines. — Il faut donc te montrer les effets de ma lâcheté! m'écriai-je; et je gagnai aussitôt la marque. On donna le signal, je visai, le coup partit et mon adversaire tomba baigné dans son sang, sans pouvoir parvenir à décharger son arme. Je m'élançai vers lui pour le secourir, et pour apprendre son nom, et la cause de la haine qu'il me portait. Mais il s'écria

sévèrement que j'eusse à m'éloigner, et que je ne souillasse pas ses derniers momens par ma présence. Son second refusa de même de répondre à mes questions, et nous pria de nous retirer. L'Anglais et moi, nous regagnâmes l'auberge du Soleil, tout étourdis de cette aventure inexplicable, et nous résolûmes d'attendre le terme fixé pour mon second duel, sans retourner à la ville.

» Vers le temps marqué, nous nous rendîmes à l'autre auberge, où nous trouvâmes aussi un second. Celui-ci me fit passer dans une chambre particulière, où, à mon grand étonnement, je trouvai le comte Sensibili. — Vos leçons de langue russe, me dit-il, ont fait un si merveilleux effet sur ma femme, qu'elle a fermement résolu de prendre sa part de

nos biens, et nos enfans, et de partir pour la Russie. Pour moi, monsieur le professeur, j'ai résolu de récompenser votre zèle en vous donnant une leçon d'un autre genre. J'aurais pu armer contre vous des assassins à gages, ainsi que le pratiquent ici les maris, mais, ayant servi dans les armées françaises, j'ai d'autres principes, et je veux me donner le plaisir de venger par moi-même l'outrage que vous m'avez fait. Je sais tout. — Quant au fait de l'outrage, répondis-je, je me tais; mais si vous croyez que j'aie conseillé à votre épouse de vous abandonner et de partir pour la Russie, je vous jure que vous êtes dans l'erreur, et que c'est de vous que, pour la première fois, j'entends parler d'un tel projet. — Eh! monsieur, me répondit le

comte, n'ajoutez pas le mensonge à la trahison. Votre femme et..... mais, je ne suis pas venu ici pour des explications. Allons au jardin.

» Il fut impossible de refuser, et je dus tirer l'épée contre cet infortuné mari. D'abord je ne cherchai qu'à me défendre, puis je voulus faire à mon ennemi quelque légère blessure qui suffît pour mettre fin à ce triste combat; mais le comte me harcelait avec tant d'impétuosité, s'efforçait avec tant d'ardeur à m'ôter la vie, que je m'échauffai à mon tour, et commençai à le presser vivement. Dans sa fureur, il voulut saisir mon épée et fondre sur moi, mais il ne réussit qu'à s'en percer la poitrine, et il tomba à mes pieds privé de sentiment.

» Aidé de l'Anglais, je transportai le

blessé dans une chambre de l'auberge ; j'envoyai aussitôt chercher un médecin ; puis, abandonnant le comte aux soins de son second, je retournai en hâte à la ville.

» En rentrant à la maison, je rencontrai ma femme qui me dit que le comte et la comtesse Cytherine paraissaient être dans la plus grande affliction, qu'ils s'étaient renfermés dans leurs appartemens ; que le comte avait même refusé de la voir, elle, de voir la charmante Pétronelle, que la comtesse avait défendu de me laisser entrer, et qu'on nous priait de prendre logement ailleurs. Ma femme venait d'apprendre du valet de chambre, que le fils du comte, capitaine de hussards, jeune homme de grande espérance, et que nous ne connaissions pas, était arrivé secrètement à

Venise, blessé mortellement dans un duel, et qu'au lit de mort, il avait écrit à ses parens une lettre qui avait causé à la comtesse trois évanouissemens, des spasmes et une attaque de nerfs; que le comte, de son côté, avait ressenti des attaques de goutte et de paralysie.

» Je devinai alors que mon irréconciliable compatriote était le fils du comte Cytherine; mais je ne dis rien de tout cela à ma femme. Une demi-heure après, je reçus une lettre de la comtesse Sensibili, qui me reprochait le meurtre du père de ses enfans, me nommait monstre, assassin, et me défendait de reparaître à ses yeux. Désespéré, je courus chez mon ami l'anglais, et j'appris de lui que le gouvernement faisait des perquisitions pour découvrir les assas-

sins du comte Sensibili et ceux d'un jeune étranger récemment arrivé à Venise. Il ajouta que, si avant la nuit close, je n'avais pas gagné la frontière, je serais infailliblement arrêté et emprisonné. Je retournai à la maison, j'emballai tout ce que je possédais en argent comptant et en effets précieux, et j'écrivis à Pétronelle une lettre dans laquelle je l'informais de tout ce qui m'était arrivé depuis la veille, et je lui conseillai de retourner chez son père et de m'y attendre. Puis, je louai une gondole et je me dirigeai vers la rade. Un vaisseau Gênois levait l'ancre, voulant profiter d'un vent favorable pour sortir du golfe ; il se rendait à Constantinople. Le capitaine que, deux jours avant, j'avais régalé dans un café, consentit à me recevoir à son bord,

et ne demanda pas même si mes papiers étaient en règle. A neuf heures du soir, nous étions déjà en pleine mer. Des larmes s'échappèrent de mes yeux en songeant que, par mon étourderie, et, je ne puis me le dissimuler, par mon immoralité, j'avais jeté dans un abyme de maux l'infortunée Pétronelle. Mais, il n'y avait rien à faire pour l'en retirer; les remords bourrelaient ma conscience; et, le cœur oppressé, je me promis de souffrir patiemment, et surtout de changer de vie.

» Au nombre des passagers se trouvait un Turc. Il parlait fort bien le français et l'italien. Frappé de ma tristesse, il chercha à me distraire par sa conversation. Il pouvait avoir cinquante ans; il avait beaucoup voyagé en Europe et en Asie; il avait été en Egypte, et, tant

par la lecture que par l'expérience, il avait acquis beaucoup de lumières. Il m'avoua qu'il était juif, de la ville de Hambourg ; il avait étudié la médecine à Leyde, et, à l'âge de trente ans, étant allé à Constantinople, il s'était décidé à embrasser l'islamisme, par conviction, et nullement par des vues intéressées. Comme je suis complètement ignorant en théologie, et que je hais toute polémique en matière de religion, je n'eus garde de le presser de questions au sujet de son apostasie; mais remarquant qu'il revenait toujours à me vanter le Coran et son auteur, je finis par lui déclarer nettement que, s'il continuait à parler religion, je lui tournerais le dos, et renoncerais tout-à-fait à sa conversation. Le renégat obtempéra à mon désir,

et il se borna à me faire l'éloge du gouvernement turc, éloge que j'écoutai patiemment, curieux que j'étais de prendre d'avance une idée des mœurs et des usages des Turcs. Il préconisait surtout la probité des sectateurs de l'islamisme, leur fidélité à la parole donnée, et il assurait que les dogmes du Coran l'avaient guéri lui-même de ses habitudes d'israélites; ceux-ci, selon lui, n'ont pas cessé d'adorer le Veau d'or, qu'ils ont reconnu transformé en ducats.

» Notre traversée fut des plus heureuses, et au bout de quelques jours nous entrâmes dans le port de Constantinople. J'allai demeurer au Péra, chez un Italien qui tenait une sorte d'hôtel garni. En vidant mon porte-manteau je pensai m'évanouir, n'y retrouvant plus l'ar-

gent et les effets précieux que j'y avais enfermés. Je courus, le cœur gros de chagrin, chez le capitaine du vaisseau, et je lui déclarai le vol qui m'avait été fait. Il me dit qu'il était sûr des gens de son équipage, mais qu'il ne répondait point des passagers. « Si vous m'eussiez donné votre argent et vos bijoux à garder, me dit-il, il est certain que ce malheur ne vous serait pas arrivé. Maintenant, à qui vous en prendre, sinon à vous-même? Tenez, je ne suis pas riche, je ne puis faire pour vous que peu de chose, mais voici dix ducats.... vous me les rendrez quand vous le pourrez. » Je retournais tristement à mon hôtel garni, lorsque, chemin faisant, je rencontrai face à face mon turc du vaisseau, le renégat, à qui je contai ma déconvenue.

« Mahomet, me dit-il, prescrit de secourir, non seulement les vrais fidèles, mais en général tous les gens honnêtes. Je vous regarde comme tel, mon ami, et je vous offre table et logement chez moi, sans aucune rétribution. Si quelque jour vous vous trouvez en état de me payer, je ne refuserai point votre argent. Mais, ce n'est pas le temps d'en causer ; allez chercher vos effets à votre auberge ; je vous attends ici pour vous conduire chez moi. » Je ne savais comment remercier le renégat d'une offre si généreuse, et je dus me hâter d'en profiter.

» La Porte était alors en guerre avec la Russie ; conséquemment, notre ambassadeur ne se trouvait plus à Constantinople. Je ne dis à personne que j'étais

Russe, et je me donnai pour Slave de Bocca-di-Cataro. Je liai connaissance dans les cafés de Péra avec plusieurs chrétiens de Constantinople, ce qui me procura quelques distractions, et même, à la lettre, ma subsistance. On ne voyait presque personne chez le renégat; rarement conversait-il avec moi, étant continuellement occupé de je ne sais quelles affaires. On m'apportait à manger dans ma petite chambre, mais le pain me paraissait, d'une part bien amer, et de l'autre, par trop léger. On ne me donnait de *pilaw*(1) pour ma journée qu'autant qu'il en faut, d'après les calculs de la médecine, pour qu'un homme ne meure pas de faim, et si je n'eusse reçu

(1) *Pilaw*, c'est un plat préparé avec du riz.

des secours de la part des Grecs, j'aurais probablement gagné la phtisie par inanition.

» Il est difficile de croire que la vie de Constantinople puisse plaire à un homme sensible et instruit. Les Européens n'y ont presque point de relations directes avec les Turcs, qui, dans leur ignorance orgueilleuse, méprisent tous les chrétiens, et ne leur font l'honneur de les admettre dans leur société que lorsqu'ils attendent quelqu'avantage de cette liaison. D'ailleurs, le genre de vie des Turcs les éloigne des Européens. Le mahométan qui n'est pas employé dans quelque partie du service public, passe la plus grande partie du temps dans son harem, et ne connaît, ne conçoit d'autre jouissance que d'aller prendre son moka

dans un café, et de fumer sa pipe, en regardant le bout de son nez, et en écoutant les discours extravagans des nouvellistes d'auberges ou des conteurs qui forment une classe particulière. Les Turcs sont fort économes de paroles, et ils ne deviennent verbeux que pour maudire les Francs ou Européens, et tous les giaours, particulièrement les rajahs, ou chrétiens sujets de la Porte. Quelquefois, le nom du Sultan lui-même est prononcé avec un torrent d'injures, surtout s'il entreprend des *innovations* qui ne manquent jamais de passer pour autant d'infractions à l'islamisme. Dans les cafés, aux portes mêmes du sérail, ils se répandent hardîment en invectives contre le Sultan, contre un homme qui peut, à son gré, faire trancher la tête à qui bon

lui semble. En Europe, au contraire, on respecte le souverain dont on n'a rien d'arbitraire à craindre, et les journaux dits de l'*opposition* adressent sagement leurs plus vifs reproches seulement aux ministres. Au reste, l'existence uniforme des Turcs et leur ignorance sont telles, que l'Européen ne saurait trouver le moindre agrément dans leur commerce; et, si par fois les voyageurs recherchent la société des Turcs, c'est à eux curiosité pure, ou plutôt désir de remplir les pages de leurs journaux de voyage, de notions soi-disant nouvelles, dont la moitié se trouvent fausses.

» A Constantinople, toutes les affaires, soit politiques, soit commerciales, se font par l'entremise des Pérotes ou habitans du Péra, faubourg qui, non seu-

lement forme une ville distincte, mais un état à part et un peuple particulier. Là vivent des descendans d'Européens, tels que : Italiens (la plupart Vénitiens), Illyriens et autres Slavons du sud, Arméniens catholiques, Français en petit nombre, Anglais, Allemands en plus petit nombre encore.

» Les Pérotes peuvent se vanter d'avoir eu pour ancêtres des hommes comparables aux premiers habitans de Rome, avec cette différence que les fondateurs de Rome enlevaient leur subsistance à la pointe de l'épée, et pillaient à force ouverte sur les grands chemins, tandis que les ancêtres des Pérotes faisaient la même chose en cachette. Les Pérotes ont toutefois cet avantage sur les Romains d'aujourd'hui, qu'ils n'ont point répudié les

habitudes de leurs aïeux. L'insouciance que met la police turque à connaître ce qui regarde les Européens, a de tout temps attiré à Constantinople les chevaliers d'industrie et les banqueroutiers de tous les pays. Ils se sont établis au Péra sous la sauve-garde de l'étendard de Mahomet. La langue des Pérotes est l'italien de tous les dialectes de l'Italie, avec un alliage de mots turcs, grecs et slavons, le tout déguisé sous une prononciation toute locale. Leur ignorance de tout ce qui regarde les sciences et les arts égale au moins celle des Turcs, mais l'astuce leur tient lieu de toutes les plus belles qualités. La connaissance de plusieurs langues forme tout le bagage de leur érudition. Les enfans bégaient à peine, que déjà on les instruit à parler

turc, grec, français et italien. Ce savoir polyglotte conduit les habitans du Péra à la fortune et aux honneurs en livrant en leurs mains toutes les affaires diplomatiques de la Porte. C'est parmi eux que l'on choisit les *drogmans* près des missions européennes. On peut aisément deviner avec quelle fidélité ils servent les Européens, si l'on pense que le Pérote ne connaît rien de plus parfait au monde que son boueux Péra, rien de plus grand que le Turc, rien de plus puissant que le Sultan, ni rien de pire que tout individu, que tout peuple qui ne professe pas la religion catholique romaine, ou qui n'a pas l'honneur d'être musulman. L'ambition des Pérotes ne va pas au-delà de la place de drogman, et le but unique de leur vie est d'amasser de l'argent. Ils

prennent aussi la qualité de consuls ou d'agens commerciaux européens, et s'ils parviennent à s'enrichir *per fas et nefas*, ils se font banquiers à l'avenant. Les Pérotes sont envieux des Grecs, et leur nuisent en tout et partout, dans la crainte qu'ils ne prennent de l'influence sur les affaires. Les Grecs le leur rendent bien. Les Grecs, en général, aiment peu les catholiques romains pour cela seul que leur communion est celle des Pérotes. Entre Grecs, nommer quelqu'un *Pérote*, c'est en parler injurieusement. Les voyageurs européens et les employés des différentes ambassades fréquentent plus les Pérotes que tous les autres, parce que leur manière de vivre est plus conforme à la vie européenne, et qu'on peut s'entendre avec eux sans connaître les lan-

gues orientales. Les femmes jouent les principaux rôles dans la société des Pérotes. Toutes leurs occupations consistent, en été, à se tenir assises tout le jour sur un sopha, et, en hiver, autour de la *tandoure* (1). Cette tandoure est une espèce de table carrée basse, recouverte d'une couverture ouatée, avec un tapis vert par dessus. Sous la table se trouve une chauffrette remplie de braise, qui procure de la chaleur à l'honorable compagnie, placée sur de petits sophas tout autour de la tandoure, les pieds sous la table, et le corps couvert du drap jusqu'à la ceinture. Tu sais qu'à Constanti-

---

(1) Je serais porté à croire ce mot dérivé de l'italien *tenda*, toile, drap, tapisserie.

(*Note du traducteur.*)

nople il n'y a ni poëles ni cheminées. C'est à la tandoure que l'on joue aux cartes, que l'on débite mille contes absurdes, qu'on loue le Grand-Seigneur lorsqu'il a fait tomber les têtes et qu'il a confisqué les biens de ses sujets non Pérotes ; c'est là qu'on entretient des intrigues d'amour, en se faisant passer des billets sous le double tapis. Les femmes pérotes sont célèbres par leur penchant aux exploits amoureux, et la plupart d'entr'elles savent merveilleusement aider leurs frères, leurs pères et leurs maris à s'élever, à s'enrichir, à découvrir les secrets de la politique. A défaut d'une bonne société européenne, les ambassadeurs étrangers invitent à leurs bals, à leurs soirées dansantes, les Pérotes qui constituent le grand monde de Constan-

tinople, quand toutefois ils sont riches et connus.

» Un Grec m'introduisit dans les sociétés du Péra; mais, comme je n'avais point d'argent et que je n'étais plus disposé à tenter fortune en amour, on me reçut sèchement. Je pris moi-même peu de goût à ces conversations qui n'offrent aucun aliment au cœur ni à l'esprit. Je trouvai parmi les Grecs plus d'abandon, plus d'esprit, plus de savoir vivre que parmi les Pérotes. Les femmes grecques sont presque toutes des beautés, tandis qu'au contraire, parmi les femmes du Péra, la beauté est chose singulièrement rare. Les femmes et les filles des boïars grecs, des descendans des anciennes familles, se distinguent par une amabilité parfaite; mais elles ne se montrent point

dans les cercles européens, parce que les femmes pérotes s'efforcent par tous les moyens de les en écarter. Les Arméniens ne s'occupent que du commerce, du change et du transport du numéraire; ils forment caste, et vivent entr'eux à leur manière. Les juifs, là comme partout, sont les fripiers, les barbiers, les marchands en détail, les colporteurs, les commissionnaires et les filoux de la ville; excepté pourtant quelques riches joaillers qui se distinguent de leurs compatriotes... en ce qu'ils exploitent le vol beaucoup plus en grand.

» La police turque veille très sévèrement à tout ce qui regarde le commerce et l'ordre général de la ville, deux choses qui influent sur les besoins et sur la tranquillité des musulmans; elle ne fait

pas la moindre attention aux actions ni aux affaires des Francs, hors les cas où quelque vol, quelque meurtre, quelque délit grave vient à être dénoncé; et, en ce cas là même, la police laisse à l'accusé la faculté de se racheter par argent. Aussi, dans le monde entier, il n'existe pas un meilleur refuge pour les fripons que Constantinople. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est qu'après les ambassadeurs, leurs conseillers, les secrétaires de légation et les voyageurs, les plus honnêtes gens de Constantinople soient précisément les *infidèles*.... je veux dire les Turcs et non les Pérotes; on pourrait s'y tromper.

» Je me suis beaucoup ennuié à Constantinople. Je ne savais à quoi me résoudre; quatre mois s'étaient ainsi

écoulés, lorsque tout-à-coup le bruit se répandit que des symptômes de peste venaient de se manifester dans quelques parties de la ville. Il est difficile à un homme pauvre, et surtout à un chrétien, de se bien précautionner contre la contagion; et comme je craignais beaucoup d'en être atteint, je formai le projet de passer dans l'une des îles de l'Archipel, ou bien en Russie. Un ami m'assura que, comme fils de l'Eglise d'Orient, je serais bien reçu dans les îles où l'on suit le rite grec; mais il me conseillait fort de ne pas chercher un refuge parmi des Grecs de la communion latine. Je fis part à mon hôte de mes intentions, mais il s'y opposa avec force.

» — Que tu connais mal les Grecs! me dit-il. Ignores-tu que l'intérêt est leur

Dieu, le seul auquel ils rendent un hommage constant et assidu ; leurs querelles, leurs discordes sont les plus chères occupations de leur vie. Fusses-tu doué des plus beaux talens du monde, si tu n'as point d'argent, ils te recevront comme un mendiant. Ecoute ; il y a long-temps que je songe à toi, et je suis enfin parvenu à te trouver une jolie place. Il y a, en ce moment, ici, un marchand persan qui est bien l'un des plus riches particuliers de toute l'Asie. Il a besoin d'un Européen, d'un *homme de confiance* pour son commerce. Cache ta gentilhommerie dans les basques de ton habit, et ton habit sous une grande robe orientale. Crois-moi, entre au service du riche marchand. En cinq ou six ans de travail, tu seras

devenu toi-même millionnaire, tu retourneras dans ta patrie, tu reprendras ta noblesse où tu l'auras laissée, et tu vivras de nouveau à la manière de ta caste.

» Après avoir réfléchi quelques instans à la proposition du renégat, je lui déclarai que je l'acceptais, et il fut convenu que, dès le lendemain, nous nous rendrions chez le Persan.

» Le riche marchand persan parlait un peu notre langue; il avait été plusieurs fois à Moscou, et même à Pétersbourg. — J'avais besoin d'un homme sachant le français et l'italien, me dit-il, mais toi, de plus tu parles russe; c'est d'autant mieux, l'ami. Sois donc prêt demain à partir avec ma caravane. Si tu

te conduis bien, tu seras bien, et très-bien avec moi.

» Je voulus savoir à quelles conditions le Persan me prenait à son service, mais le renégat s'opposa à ce que je parlasse de conventions; il m'assura qu'en paraissant occupé d'un vil intérêt, je gâterais entièrement l'affaire. — Dans toutes les nations qu'il plaît à l'Europe d'appeler barbares, ajouta-t-il en français, les marchands ne paient pas à leur commis des appointemens annuels fixes, mais ils partagent avec eux leurs bénéfices. Ne te montre donc pas avide d'argent, mais, bien plutôt, réjouis-toi du profit de ton maître de l'air d'un serviteur qui ne songe point au sien propre. C'est le moyen que le Persan mette son gain en commun avec toi; par-là, tu de-

viendras tout-à-coup son associé. Mais en attendant qu'il t'ait connu, qu'il t'ait pris en amitié, il faut que tu te conduises en esclave soumis, comme cela se fait du valet au maître en Orient. Résigne-toi à de petits désagrémens passagers afin de te créer une fortune pour le reste de tes jours. Tu m'as dit toi-même ne posséder ni serfs, ni domaines dans ta patrie, et n'avoir non plus aucun espoir d'y acquérir des richesses. On ne peut cependant pas vivre toujours aux dépens d'autrui, et il est toujours agréable d'être soi-même l'auteur de sa fortune.

» La volubilité du renégat et surtout ces mots : « on ne peut pas toujours vivre aux dépens d'autrui », firent cesser toutes mes incertitudes. Je me rendis le soir même au caravansérail, près du Per-

san, et le lendemain je partis avec lui.

» Je ne décrirai pas les villes, les contrées que nous traversâmes, ni les mœurs des diverses tribus asiatiques que j'ai observées sur la route; tout cela nous prendrait trop de temps. Au reste, je puis te dire, en quelques mots, tout ce que j'ai vu : ignorance, cruauté, grossièreté de mœurs; tels sont les principaux traits de ces peuples, sauf la distinction à faire que, dans les villes d'Asie où le commerce fleurit, la paresse et la pusillanimité remplacent dans les habitans l'amour des sciences, des arts et les raffinemens du luxe, et que les tribus nomades de l'Asie, au contraire, se distinguent par une bravoure sauvage, et par une insatiable rapacité. Mon cher Wyjighine, parmi les Européens, il est des

hommes qui crient haro contre les lumières. Eh bien, qu'ils considèrent l'Asie mineure, et qu'il comparent l'état où elle est aujourd'hui avec celui où elle fut sous la domination des sages califes, protecteurs des sciences et amis de la civilisation. L'ignorance ravale l'humanité à la condition de la brute, et la plus dangereuse espèce de bêtes, sur le globe terrestre, est un peuple éclairé à demi, qui, après avoir dépouillé sa première sauvageté, ne déchiffre que les premières lettres du grand livre de la civilisation, et qui prend les mots pour les choses et les choses pour les mots. Il n'y a que des égoïstes et des méchans qui puissent vouloir l'ignorance ; ils profitent des ténèbres pour mieux tromper dans l'odieux trafic de leurs marchan-

dises frauduleuses et de leur fausse monnaie. Mais, mon ami, je ne puis mieux te représenter les avantages de la civilisation qu'en te contant une anecdote qui, depuis l'enfance, s'est conservée dans ma mémoire.

« — Quel est ton projet en fondant des écoles, des académies, et en propageant les sciences? disait le visir Moussafar au calife Aaroun-al-Raschid. Penses-tu donc, Sire, qu'un peuple éclairé sera plus soumis à ton autorité? — Sans doute, répondit le calife; une nation éclairée sera bien mieux à même d'apprécier l'équité de mes lois et la pureté de mes intentions. — Mais cette nation, pour être éclairée, en paiera-t-elle mieux les impôts? — Assurément; elle trouvera, par ses lumières, beaucoup plus

de moyens d'augmenter ses richesses, et de plus, elle comprendra que je ne demande rien de trop. — Tes guerriers en auront-ils plus de courage dans les combats ? — Beaucoup plus, puisqu'ils sentiront que le bonheur de chaque famille dépend du bien-être et de la gloire de la patrie ; et en outre, ils auront plus de succès dans la guerre, combattant sous des chefs plus habiles. — Mais tes gens d'esprit, tes savans, tes sages, n'auront-ils pas la fantaisie de se mêler de ta politique ? N'iront-ils pas jusqu'à chercher des fautes dans les actes de ton gouvernement. — Qu'ils en cherchent donc ; qu'ils en trouvent et me les révèlent ; je n'en serai que plus prudent à l'avenir, ma conduite n'en sera que mieux réglée. — Eh quoi ! tu permettras à tes sages

de dire librement tout ce qui leur passera par la tête. — Oui. Autrement, ils ne pourraient éclairer les hommes. — Comme si les sages ne pouvaient eux-mêmes se tromper ; comme s'ils ne pouvaient prendre une erreur pour la vérité...! — L'un se trompera, un autre signalera l'erreur, et la faute sera corrigée. — Sire, mon devoir me prescrit de ne rien céler; sache donc que depuis que tes sujets se sont mis à tout examiner, sous ombre de vouloir s'instruire, certains hommes hardis osent censurer la conduite et les actes de tes favoris, des hommes que tu as investis de ta confiance; enfin, leur audace va jusqu'à me juger moi-même. — J'entends, dit le calife; et, tournant le dos au visir, il sortit de l'appartement.

» Je voudrais que ce conte fût gravé en lettres d'or sur un monument public, à l'éternelle confusion des fourbes qui s'efforcent de pousser les peuples à l'ignorance, comme certains pêcheurs cherchent et préfèrent l'eau trouble pour la pêche. Il serait à désirer que tout législateur eût devant les yeux les exemples du calife Aaroun-al-Raschid, qui, en propageant les lumières parmi les peuples grossiers de l'Asie, leur procurait gloire, force et richesse. Les lumières se sont éclipsées en Asie; à leur suite s'évanouit bientôt le puissant empire des califes!

» Une foule de marchands et de voyageurs se réunirent à nous pour voyager avec moins de dangers. Dans les contrées où règne l'ignorance, on ne peut voya-

ger autrement qu'avec une escorte de soldats armés. Nous prenions une nouvelle escorte dans chaque ville. Mon patron me confia l'inspection de la caravane ; il me traita d'abord comme son égal, et eut pour moi des soins et des prévenances. Mais, dès que nous fûmes sur les terres de la domination persane, il me déclara que j'étais son *esclave*, et qu'il m'avait acheté du juif renégat. En vain je protestai que le renégat n'avait eu aucun droit de me vendre, vu que je n'avais été ni vendu, ni fait prisonnier de guerre, que j'étais allé librement à Constantinople comme voyageur sous la protection des lois et du droit des nations. Le Persan répondit à cela que la guerre était déclarée entre la Russie et la Sublime-Porte, que le renégat savait

positivement que j'étais Russe, qu'il est permis, en pareilles conjonctures, à tout sujet turc de s'emparer de tout Russe qui lui tombe entre les mains, et d'en faire son esclave; et qu'en outre, je devais au renégat, pour le logement et ma nourriture de quatre mois, une somme telle que, de toute ma vie, il ne m'aurait été possible de m'acquitter envers lui. « Tu n'as pas fait prix d'avance avec le renégat, ajouta le Persan; conséquemment, il dépendait de lui de te faire un compte d'un million de sequins! » Pour mieux me convaincre de la légalité de mon esclavage, le Persan me montra un papier qu'il appela *vente authentique d'un esclave*, certifié par le cadi, à Constantinople. Je n'eus donc plus qu'à me taire et à me soumettre. Après avoir

traversé les villes fameuses de Tauris et de Teheran, nous nous arrêtâmes dans celle d'Astrabad, où mon patron avait sa résidence fixe, et d'où il faisait un commerce considérable avec la Boukharie, le Khiva et la Russie. Il ne m'employa nullement dans les affaires de son négoce, mais il me chargea d'enseigner les langues à son fils, petit garçon de douze ans. Il me déclara que la moindre tentative de ma part pour échapper à l'esclavage serait punie de mort; qu'au contraire, une obéissance paisible et sans murmure me vaudrait de bons traitemens et une foule de douceurs particulières. En effet, on me traita dans la maison avec assez de bonté, et comme nos propriétaires russes, lorsqu'ils sont en bonne disposition d'esprit, en usent à

l'égard de leurs serfs menins d'enfans.

» Un jour, je me trouvai dans la chambre du patron, lorsqu'un marchand y vint acheter des joyaux. Mon maître mit sur la table une quantité d'anneaux, de pendans d'oreilles, de colliers et de toutes sortes de bijoux européens, et je fus bien surpris de voir parmi ces objets mes propres effets qu'on m'avait volés, comme je te l'ai dit, sur le vaisseau. Lorsque le trafiquant, après avoir examiné et marchandé les joyaux, se fut retiré, je dis au Persan : — Maître, parmi ces objets, je reconnais des effets qui m'appartiennent. Je ne puis te soupçonner du vol qui m'en a été fait, car tu n'étais pas sur le vaisseau où l'on m'a dérobé tout ce que je possédais. De grâce, dis-moi comment ces bijoux se trouvent

dans tes mains. — Je les ai achetés à Constantinople chez ton précédent maître, le juif renégat. — Voilà donc les principes de probité qu'a inculqués à ce juif la foi musulmane ! m'écriai-je involontairement. — Ami, répartit le Persan, la faute n'en est pas à la foi, mais à l'homme. Crois-moi, sois toujours en garde contre un loup apprivoisé, et contre un homme qui change de religion au gré de ses vues intéressées.

» J'étais depuis trois ans esclave lorsqu'enfin je résolus de prendre la fuite, malgré la mort dont j'étais menacé en cas de non succès. Je liai connaissance avec un marchand boukhare, et lui promis une forte rançon, s'il me ramenait en Russie. Par bonheur, ce boukhare trafiquait à Moscou, et connaissait même

mon oncle à qui il avait vendu des schals pour la gouvernante de sa maison. Le boukhare me fit sortir d'Astrabad, et me réunit à une caravane allant en Russie par le stépe des Kirghises. Tu sais le reste. Je te suis redevable de ma liberté. J'ai intention, à notre retour à Moscou, de chercher ma femme, de me corriger entièrement de mes deux malheureux défauts, la.... galanterie, et la prodigalité ; de prendre du service, et, par mon travail, de me créer une existence, pauvre, sans doute, mais honorable. »

« Ainsi soit-il ! répondis-je ; ton projet est fort louable. A présent, ne songeons qu'au départ. »



CHAPITRE XVIII.

DÉPART DES STÉPES. — UN AUTRE CAPITANE-ISPRAVNIK. — DOUANIERS. — LA MODE DANS UNE VILLE DE DISTRICT. — DINER D'EMPLOYÉS.

Je ne décrirai point ce qui se passa dans les adieux que je fis au bon Arsalan-Sultan, à sa famille et à l'âoule entière ; je dirai seulement que des yeux caves des Kirghises il coula des larmes beaucoup plus sincères que les pleurs dont sont arrosés nos habits de deuil ; et quoique l'on n'ait traduit en langue kirghise, ni les adieux d'Abeilard et d'Héloïse,

ni les adieux d'Hector et d'Andromaque, ni les protestations d'amitié d'Oreste et de Pilade, l'expression naïve des adieux d'Arsalan et de mes camarades, les guerriers kirghises, n'en fut pas moins pathétique, et j'en fus ému jusqu'au fond de l'âme. Il est vrai de dire que les beautés des stépes furent quelque peu blessées de voir que je me fusse résolu de la sorte à quitter des lieux embellis par leurs charmes; mais, au moment de la séparation, elles furent généreuses. Les vieillards les consolaient, en répétant: « Il reviendra parmi nous; vous verrez qu'il reviendra. Il est impossible qu'à un aussi brave garçon, rien puisse plaire au monde, après avoir vécu dans les stépes kirghises! »

Milovidine et moi nous étions à che-

val. Le ci-devant soldat, *Nikite Petrof*, que j'avais pris à mon service, conduisait trois chameaux sur lesquels étaient nos effets. Trente vaillans guerriers composaient mon escorte et nous suivaient à une certaine distance. Le temps était chaud, le ciel pur, et notre voyage fut très agréable.

Un homme du monde, doué même d'un bon esprit et d'un bon cœur, ne connaît le juste prix des choses de la société que lorsqu'il en est éloigné. Les visites, les devoirs de convenance, les menus soins, les nouvelles liaisons, les actes de complaisance, absorbent l'existence et détournent l'esprit des objets importans; il n'est rien tel que le malheur ou un isolement forcé pour dissiper tout le charme et réveiller la raison assoupie.

« Combien vivement je sens aujourd'hui le néant de tout ce que j'avais regardé comme des biens réels, me dit un jour Milovidine, et que de grâces je dois à la Providence qui m'a retiré de l'abyme du vice au moyen d'une chaîne de revers trop mérités ! Me voici donc seul dans le monde, sans femme, sans parens, sans ami, sans état, et je n'ai pas même le droit d'exciter la pitié, pas même la consolation que donnent les souvenirs d'une vie innocente. Que ne serais-je pas aujourd'hui en Russie, si je n'eusse point quitté le service, si j'eusse appliqué mes facultés au bien public, si j'eusse fait de nobles efforts pour m'attirer la considération et l'estime des honnêtes gens ? Je n'ai recherché que les plaisirs et les fausses jouissances, sans me recueillir

dans le présent, sans prendre aucun souci de l'avenir. Que m'est-il revenu de tant d'amitiés vides, de tant de liaisons frivoles? des remords dans le cœur, le désespoir dans l'âme. J'ai perdu ma femme dont le seul vice est l'étourderie. J'aurais pu faire aisément d'elle une bonne et heureuse épouse, l'ornement de son sexe. Mon cher Ivane, que mon exemple te serve de leçon. Dans ma jeunesse, je n'ai pas eu de mentor, et de là tous mes malheurs! Mon imagination trop vive et l'ardeur naturelle de mon caractère n'ont eu aucun frein. Personne ne s'est ingéré de m'enseigner les principes d'après lesquels un homme bien élevé se dirige dans sa conduite. Je regardai la morale comme un mot synonime d'ennui. O Wyjighine, tu te trouves

exactement dans la même position sociale où j'étais à ton âge. On t'a enseigné, comme à moi, tout, hors ce qu'il est essentiel de savoir. Garde-toi de l'amitié des hommes qui ne rechercheront ta connaissance que pour t'entraîner avec eux dans les plaisirs. Tu es beau; les femmes....... mais, l'ennui te fait bâiller, Ivane....... »

N'étant point encore fait aux homélies, je pensai tout de bon m'endormir sur mon cheval, tandis que Milovidine épanchait des sentimens qui sortaient avec abondance du fond de son cœur.

« Mon ami, poursuivit-il, bon gré mal gré, je serai ton guide, ton conseil dans le monde. Certes, je l'avoue, ce n'est point ma conduite passée, mais c'est mon expérience, mon attention à me corriger

et mon amour pour toi qui m'en donnent le droit. Je lui tendis la main, il la pressa dans la sienne, et me dit : « A jamais. »

Nous n'avions plus qu'une heure de chemin à faire pour gagner un fort de la frontière russe; nous arrêtâmes un instant pour faire nos adieux à l'escorte kirghise. Dès que nous aperçûmes la sentinelle russe, nos cœurs palpitèrent avec force, et versant d'abondantes larmes, nous bénîmes, en priant, notre pays bien aimé. Quiconque a vécu loin de sa terre natale, et la revoit enfin, comprendra les émotions délicieuses que nous éprouvâmes au moment où nous franchîmes la limite de la patrie pour y rentrer. Je ne sais quel avenir se présente alors sous un aspect enchanteur ;

point d'ombres dans le tableau qui s'offre à l'imagination charmée ; et chaque homme parlant l'idiome national semble être un ami, un frère que l'on retrouve.

Le chef du fort où nous nous présentâmes, officier de cosaques, nous accueillit très affectueusement, mais il ne tarda pas à nous déclarer que, comme nous rentrions en Russie, sans passeports, et avec des effets qui n'avaient point encore été portés ou employés, son devoir était de nous envoyer d'abord à l'autorité locale, de qui nous recevrions des permis de résidence provisoire ; puis à la douane, où devaient être examinées nos marchandises que l'on plomberait, et à raison desquelles nous paierions le droit de douane. Le lendemain, nous partîmes sous l'es-

corte de six cosaques et d'un officier.

Arrivés au chef-lieu de district, nous fûmes présentés au capitane-ispravnik. *Mikhaïl-Ivanovitch Chtykof* avait été major d'un régiment d'infanterie, et, après avoir pris son congé pour cause de blessures, avait accepté les fonctions de capitane-ispravnik, dans le lieu de sa naissance, à la prière des nobles du pays. C'était un homme de quarante ans. Quelque chose de grave et de sévère était empreint dans les traits de son visage. On y lisait que cet homme, ayant pris dans les camps l'habitude de commander et d'obéir, exigeait une espèce de subordination de ceux qu'il supposait lui être inférieurs en grade. Quand nous entrâmes chez lui, à peine se leva-t-il de son siége, et, pour répondre à nos salutations,

il ne fit qu'un mouvement de la tête. Puis, il prit un papier des mains de l'officier du détachement, et après avoir lu que Milovidine était un lieutenant en congé et moi un jeune gentilhomme, il se leva une seconde fois, nous salua avec politesse, mais sèchement, toutefois, et, comme on dit, du haut de sa grandeur. Il se remit aussitôt sur son siége, et en nous montrant des chaises rangées autour de la muraille, il nous dit d'un ton magistral : « Veuillez prendre place. » Cependant parut son écrivain qui, la poitrine en avant et les bras serrés contre les hanches, attacha ses regards à ceux de son chef en attendant ses ordres. « Messieurs, nous dit Chtykof, il est souvent arrivé que des hommes, quelquefois même criminels, après avoir pris la fuite

hors de nos frontières, et s'être tenus cachés quelque temps dans les stépes kirghises, en sont revenus sous des noms et des titres qui ne leur appartenaient point. Pour prévenir tout abus semblable, il a été arrêté que désormais on ne délivrerait de passeports aux comparans qu'après s'être assuré de la vérité de leurs allégations. Vous ne trouverez donc pas mauvais que, suivant mes instructions, je vous retienne dans notre ville jusqu'à ce que j'aie reçu de Moscou et du chef-lieu de ce gouvernement, des réponses aux papiers que je vais expédier aujourd'hui même. Je conviens que si je vous faisais attendre une décision judiciaire avant de vous munir de passeports, votre chevelure aurait le temps de blanchir, soit de chagrin, soit de

vieillesse. Mais, si je me permets d'éluder quelquefois certaines formes, ce n'est jamais qu'en vue du bien général. J'écris directement au gouvernement civil de cette province, et, à Moscou, je m'adresse à un de mes amis. Si ce que vous avez déclaré se trouve conforme à la vérité, je vous dispenserai de toute formalité ultérieure. Quant à présent, je prie l'un de vous de passer dans une autre chambre, et de ouloir bien y attendre que l'autre ait fait une déclaration qui doit être consignée ici en procès-verbal. » Un domestique me conduisit à travers la pièce d'entrée dans une autre chambre, où, par ennui, je me mis à regarder des estampes pendues à la muraille, dans des cadres de bois peint en noir. Ce qui attira plus particulière-

ment mon attention, fut une inscription sous verre, écrite sur parchemin, en lettres formées de figures d'hommes en diverses postures, les uns debout, les autres à genoux, ceux-ci accroupis, ceux-là les pieds en haut, et à l'avenant tout le reste; et on lisait : *Ainsi va le monde!* Plus loin étaient des gravures, gravées, je pense, avec un clou et coloriées avec le doigt; c'étaient *les quatre Saisons de l'année;* puis *les* QUATRE *parties du Monde;* puis *les aventures de Geneviève de Brabant;* et à la place d'honneur, au-dessus d'une grande chaise, se trouvait un portrait de *Pierre-le-Grand.* Dans une petite armoire vitrée étaient une cinquantaine de livres, parmi lesquels je remarquai la *Bible* et le *Nouveau Testament; Khilkof* (le noyau de l'his-

toire Russe) ; *Tatischef* (histoire de Russie) ; le *Mémorial législatif* ; les *OEuvres de Lomonoçof*, et le *Calendrier d'adresses*. Au bout d'un quart d'heure, on me rappela dans la chambre de l'ispravnik ou je subis un petit interrogatoire. Tout ce que je déclarai, fut qu'à telle époque je me séparai de ma tante, demeurant à Moscou, et que je partis pour Orenbourg avec Vorovatine; que j'étais tombé malade dans cette dernière ville, et qu'en reprenant connaissance après avoir été longtemps privé de sentiment, je m'étais trouvé captif entre les mains des Kirghises, sans rien comprendre à cette aventure. J'évitai de parler de mes soupçons contre Vorovatine et contre Nojof, et de cette circonstance qu'Arsalan-Sultan m'avait sauvé du cou-

teau de deux scélérats prêts à m'arracher la vie. Cela m'aurait induit en de longues explications qui auraient donné naissance à un procès criminel. Milovidine m'avait prudemment conseillé de me taire jusqu'à ce que nous eussions nous-mêmes recueilli nos preuves, ou jusqu'à la première rencontre que nous ferions de Vorovatine. Après l'interrogatoire, l'ispravnik me signifia de lui remettre tout mon argent en dépôt, et annonça qu'il avait arrêté pour nous un logement tranquille, à bon marché, et où l'on nous donnerait tout à crédit. « Je vous rendrai votre argent, ajouta-t-il, lorsque j'aurai reçu de Moscou et du chef-lieu de notre gouvernement les réponses dont j'ai parlé. » A ces mots, Milovidine ne put contenir sa colère; il

s'écria : — Comment n'avez vous pas honte de vouloir nous piller! — Piller ! répartit l'ispravnik tout rouge de dépit ; grand Dieu! j'ai pris des villes d'assaut, j'ai soumis des provinces, et je n'ai jamais pillé. Rendez grâces au sort de ce que votre situation et mon rang s'opposent à ce que nous comptions d'une autre sorte. Je procède légalement, légalement, entendez-vous. Vous êtes sans papiers, j'ignore qui vous êtes, c'est pourquoi je ne puis vous laisser de l'argent entre les mains, de peur que vous ne rompiez toutes les mesures que j'ai prises à votre égard, Vous laisser de l'argent, serait aussi imprudent que de confier à des prisonniers turcs les clés du magasin à poudre dans une citadelle. Allez vous établir dans votre logement.

Me souvenant alors de Sava-Savitch, et pensant que tous les capitanes-ispravniks sont taillés sur le même modèle, je lui dis : « Ecoutez, M. le major ; finissons-en à l'amiable. Prenez deux cents ducats et laissez-nous partir dès aujourd'hui pour Moscou sans plus de tracas. » L'ispravnik rougit de nouveau, et me dévora de ses deux grands yeux sans proférer une syllabe. « Si cela vous paraît trop peu, j'en ajoute cent autres, poursuivis-je ; mais, au nom du ciel, expédiez-nous sans tout ce vain appareil juridique. » Ici le capitane- ispravnik jeta feu et flamme ; il épancha sa bile en gros mots qui, toutefois, ne s'adressaient à personne de nous en particulier ; puis il s'écria en homme qui n'y tient plus : « Jeune homme, tais-toi, ou rien ne

pourra m'arrêter ! Quoi ! tu oses me proposer de l'argent ! Va, sûrement tu as passé ta jeunesse avec des fripons, ou.... » Le dépit ne lui permit pas d'achever. Je répondis froidement : « Excusez ; j'ai connu en effet dans ma jeunesse des capitanes-ispravniks, des juges et même des procureurs..... ! — Que le diable les emporte et vous avec eux ! s'écria l'ispravnik ; déposez ici votre argent, et retirez-vous. » Toute résistance eût été inutile, et je donnai mon sac de ducats. L'ispravnik compta la somme en silence, puis il me donna acte du dépôt, et ordonna à un invalide de nous conduire à notre logement, en déclarant que ce brave homme resterait près de nous comme valet et comme garde d'honneur.

Quand nous fûmes dans la rue, Milo-

vidine me dit : — Eh bien, mon ami, nous sommes tombés d'un stépe dans un autre! Ce M. l'ispravnik ne vaut pas mieux que tes pillards kirghises. Nous ne verrons pas plus nos ducats que je ne vois le creux de mes oreilles. Ah! maudit capitane-ispravnik — Ne te fâche point, mon ami, et ne te hâte pas de juger, répondis-je. Il est vrai que cet ispravnik est grossier comme un cheval sauvage ; mais n'as-tu pas vu comme il s'est emporté quand nous avons essayé de le suborner. — Ruse de vieux renard, et rien de plus, répartit Milovidine; il y a longtemps que je ne crois plus au desintéressement des employés, et je gage que nous ne reverrons jamais nos ducats. On emploierait du canon pour tirer notre argent de la poche de cette

brute, qu'on n'en viendrait pas à bout. Pourquoi aurait-il reçu de toi une partie lorsqu'il pouvait arracher la somme entière? Tu sais l'axiôme mathématique; qu'une partie ne saurait être égale au tout. — Et cet écrit? — Hé! que fait un écrit sur papier-mort, tandis que le papier timbré même, dans les mains de la chicane, disparaît comme sur les charbons ardens. Ils te vexeront de telle manière que tu renonceras à ta propriété pour le salut de ton âme et la liberté de ton corps. — Nous verrons. — Nous verrons.

On avait loué, pour nous, deux chambres propres dans la maison d'un marchand qui trafiquait de vins, de sucre, de thé et d'épiceries en général. Nous y trouvâmes déjà les employés de la douane

qui tournaient autour de nos ballots de marchandises, comme les renards autour du poulaillier, et notre soldat en retraite, qui, comme un chien fidèle, gardait nos effets, assis sur une balle et promenant ses regards perçans de tous côtés. A peine fûmes-nous dans nos chambres que les douaniers y entrèrent, l'un avec des cachets, des coins, des poinçons, des marteaux, un autre avec du papier, un autre encore avec un gros livre sous le bras. — Pardonnez-nous, Messieurs, si nous vous causons de l'embarras; nous ne pouvons faire autrement, dit l'un d'eux en grimaçant pour sourire. — Mais nous vous expédierons promptement, dit un autre. — Oui, nous vous expédierons selon vos désirs; nous voulons nous en rapporter à ce que vous direz, poursui-

vit le troisième. — Notre devoir entraîne maint et maint désagrément pour le voyageur, reprit le premier interlocuteur, mais entre gens honnêtes et bien nés, il y a des accommodemens, des moyens d'adoucir et de hâter la marche fatigante et ennuyeuse d'une affaire. Surtout dans un cas pareil à celui-ci, on doit user de tempéramens et de complaisance. Car, après tout, comme je le disais tout-à-l'heure à mes camarades, vous n'êtes pas marchands, vous ne savez pas qu'on doit donner à la douane une déclaration, mettre des inscriptions sur les ballots, désigner le prix des marchandises ; vous ignorez qu'on doit écrire, copier et signer une multitude de papiers différens. — Je prends tout cela sur moi, dit le second, en roulant un papier dans ses

mains, et en s'inclinant avec une manière de politesse. — Il y a l'apposition des plombs et des coins, puis l'estimation..., ajouta le premier. — J'en fais mon affaire, dit le troisième en s'inclinant. — Enfin, la perception des droits, c'est moi qui m'en charge, dit le premier, en élevant la voix et en regardant significativement ses deux camarades. — Messieurs, dis-je aux douaniers, faites votre devoir. Nous n'entendons rien au langage de votre métier; mais, à voir la politesse avec laquelle vous parlez, nous espérons que vous ne nous ferez aucun tort. — Vous faire du tort, à Dieu ne plaise! s'écrièrent-ils tous trois en même temps. — A présent, permettez-nous de nous mettre à l'œuvre, dit le premier, et je vous prie de nous regarder faire, parce que

nous sommes étrangers à toute espèce de tricherie, et nous voulons que les honnêtes gens ne puissent pas même concevoir le moindre soupçon contre nous.

Nous allâmes tous ensemble sous le hangar où se trouvaient nos ballots. Quelques soldats de douane se mirent à les délier, et moi, qui ne savais pas même ce qu'ils renfermaient, je fus émerveillé de voir paraître des piles d'étoffes en soie, de mouchoirs de Boukharie, et un moment après une masse de schals de cachemire d'une beauté parfaite. Je remarquai que le visage des douaniers s'animait singulièrement à l'aspect de ces riches effets. Le premier d'entre eux nous prit par la main, Milovidine et moi, nous emmena à l'écart, et nous dit : — Les droits à percevoir

d'après le tarif, à raison de pareilles marchandises, vont coûter énormément; ce sera presque la moitié du prix total des effets. Mais, nous arrangerons les choses de si bonne façon que le loup sera repu et les brebis sauvées. Ah ça! pour faire notre estimation, vous nous permettez d'emporter chez nous deux ou trois pièces de chacune de vos marchandises? Car, si nous estimons ici devant témoins, vous comprenez que nous ne pouvons rien faire en votre faveur.

Je regardai Milovidine; il sourit, haussa les épaules, et ne me donna aucun conseil. — Faites ce que vous voulez, mais coupez au plus court, et finissons-en, répondis-je.

L'employé nous fit un salut, et, en

rejoignant ses camarades, il leur dit à l'oreille quelques mots, et se mit à ranger de côté des marchandises. Pendant ce temps-là le second écrivait et le troisième timbrait. Enfin, le jour baissa, et Messieurs les douaniers sortirent, laissant près des marchandises des sentinelles d'entre leurs gens. Dès qu'il fit sombre, il arriva, par la porte de derrière, un voiturier qui mit sur sa charrette les objets rangés à part, et les emporta.... pour l'estimation.

Le lendemain, au point du jour, parut chez nous un des employés de la douane, armé d'une quantité de paperasses qu'il me fit signer. Enfin, il me présenta l'estimation de mes effets, et le compte des droits de douane, bâsé sur ses calculs. J'écrivis un billet à l'is-

pravnik, le priant de satisfaire la douane, ce qu'il fit immédiatement ; puis, il vint lui-même à notre logement, fit porter toutes les marchandises dans un lieu particulier dont il cacheta la porte, et il nous dit : — Vos effets de prix partageront le sort de vos ducats, et vous pourrez disposer du tout lorsque j'aurai reçu les réponses que j'attends de Moscou et du gouvernement.

Lorsque cette opération fut achevée, notre hôte, respectable vieillard à barbe grise, vint nous voir, et nous dit que, si nous avions besoin de quoi que ce fût, nous pouvions nous adresser à lui. Je le priai d'aller chez les douaniers, et de leur demander les marchandises qu'ils avaient emportées pour faire l'estimation. — « Ce qui tombe de la voiture est per-

du (1) », répondit en souriant le vieillard; de plus, sachez qu'on vous a pris le double de ce qui est porté au tarif. Ces Messieurs n'ont oublié ni le trésor, ni eux-mêmes. — C'est ce qu'on peut appeler savoir unir l'agréable à l'utile, dit à cela Milovidine; et moi, je voulais m'emporter, me plaindre, mais le marchand me calma, m'empêcha d'entamer une méchante affaire, d'autant plus ingrate et chanceuse que j'avais signé des quittances. — Il faut prendre en patience les maux auxquels on ne peut remédier, mes bons Messieurs, dit le marchand. Par exemple, quand la porte d'une maison est basse, quiconque veut entrer doit nécessairement se courber, à peine

---

(1) Proverbe russe.

de se blesser s'il veut passer fièrement, haut la tête. Lorsque, sur un pont endommagé, il se trouve des madriers cloués les uns haut, les autres bas, chaque voiture doit cahoter en le passant. Il y a dans les affaires des achopemens nombreux, d'éternels abus nés de la facilité qu'on trouve à les maintenir ; ni le temps, ni les lois, ni la force ne peuvent les extirper. Dès le temps des apôtres, les douaniers excellaient dans leur métier qui leur procurait des richesses en dépit des malédictions du peuple. Jusqu'à ce jour les percepteurs des droits de la douane, dans toutes les contrées de la terre, ont soutenu dignement l'éclat de leur antique origine. C'est ce que vous avez éprouvé vous-mêmes aujourd'hui, Messieurs ; c'est ce que j'éprouve, moi, durant toute

ma vie. Il y a, sans doute, douanier et douanier, comme il y a marchand et marchand; mais, par malheur, le monde va d'une telle allure que là il se fait le plus de péchés où il y a le plus d'occasions d'en faire. Il est bien difficile au forgeron d'éviter les brûlures, et au pêcheur de ne se point mouiller. Vous m'entendez?

Notre premier souci fut alors de nous vêtir en européens; nous n'avions en notre possession que des vêtemens kirghises. Me trouvant en fonds, je voulus m'habiller à la mode. En attendant que le marchand nous eût procuré du drap, nous passâmes quelques jours à la maison, et de temps à autre nous nous donnions la distraction de regarder les passans par la fenêtre. La maison du

marchand était située sur une place à peu près vis-à-vis d'une auberge allemande. Dans cette auberge descendaient en foule les fonctionnaires et les nobles que les affaires ou l'oisiveté attiraient à la ville. Nous cherchions à distinguer la mode, mais nous ne pûmes arrêter aucune idée sur ce qui frappait nos yeux. Dans une ville de district, « chaque homme est lui-même son propre modèle (1) ». Les jeunes gens portaient de monstrueux *favoris*, des moustaches roussies par la fumée du tabac, et le bouquet de barbe, à l'espagnole, sous la lèvre inférieure. Leur tête ébouriffée était couverte d'un bonnet ou d'une casquette. Une hongroise, ou un surtout orné de tresses à la

(1) Proverbe russe.

hussarde, ou un *tchekmen* cosaque, de longs pantalons de cotonnade ou de nankin et une cravatte noire à agraffe formaient toute la parure d'un petit-maître du district. Les fracs se gardaient pour les grandes occasions, pour les bals, les mariages et les dîners priés. Chaque propriétaire remontait sa garderobe dans la capitale, quand il lui arrivait de s'y rendre pour emprunter de l'argent au conseil de tutèle; ou bien, l'on faisait venir des habits du chef-lieu de gouvernement par les bons offices d'un ami. C'est ce qui fait que, dans la ville de district, il n'y avait pas de costume commun à tous, et il était impossible de savoir laquelle de tant de modes surannées était la dernière. De plus, les habits et les gilets censés à la mode, passaient

de main en main par l'entremise des fripiers, avec le secours de cent rapiéçages diversement nuancés; de là il suit que les habits allaient rarement à la taille; on était presque tenté, en voyant un homme gros et court dans un habit long et étroit, puis un grand homme fluet dans un large habit écourté, de leur demander pourquoi, étant ensemble à l'auberge, ils n'avaient pas fait un utile échange. En un mot, nous fûmes si malheureux, sous ce rapport, qu'en six jours d'observation, nous ne pûmes apercevoir un homme vêtu à la mode; et trois tailleurs, par nous consultés, se trouvèrent partagés d'opinions. Enfin un intendant de grand seigneur, étant à propos arrivé de Moscou, nous tira de notre incertitude. Le prenant pour notre

modèle, nous nous habillâmes tant bien que mal, et nous nous mîmes en train de sortir.

Les personnages les plus considérables de la ville étaient : le *gorodnitscky* (1), le *procurateur* de district, le trésorier, et les membres du tribunal. Ces derniers toutefois n'avaient pas une grande influence dans la société, parce qu'ils ne venaient à la ville qu'au temps des vacations. Ils avaient pour représentant le secrétaire, personnage qui réunissait en lui seul toute l'importance du tribunal, tant sous le rapport juridique que sous le rapport social.

Le capitane-ispravnik, malgré toute

(1) Le *gorodnitscky* remplit les fonctions de commandant de place et de maître de police.

l'autorité qu'il exerçait dans le district, n'avait pas dans la ville un pouvoir aussi prononcé que le gorodnitschky ; ils étaient égaux et formaient parconséquent deux puissances rivales. Dans ce petit cercle, le grand monde, avec toutes ses intrigues, ses folies, sa niaiserie et ses ridicules, se reflétait

Comme le soleil dans une goutte d'eau (1).

Nous étions arrivés depuis quinze jours, lorsque le capitane-ispravnik, satisfait de notre conduite, et ne conservant plus aucun ressentiment, nous fit inviter par le procurateur de district, époux de sa sœur, à venir prendre part à la fête patronale de cette dernière.

---

(1) Vers de la fameuse ode du poète *Derjawine*, intitulée : *le Dieu*.

Nous arrivâmes vers l'heure du dîner, et nous trouvâmes déjà nombreuse compagnie. Les dames parées de bonnets de blonde, de belles robes, de schals de cachemire, de perles et de brillans, étaient réunies à part dans une pièce, et parlaient haut entre elles. Les filles formaient un cercle particulier, dans la même chambre, et chuchottaient en baissant les yeux.

La dame du logis, au lieu d'entretenir ses hôtes, courait dans toutes les pièces; elle allait, venait, s'agitait, donnant différens ordres. Son bonnet de blonde avait un peu souffert de la fumée de la cuisine, et les boucles de sa chevelure s'étaient relâchées par l'effet de la chaleur. Aussitôt qu'une nouvelle convive paraissait dans la chambre, la fille de

la fêtée, jeune enfant, en donnait avis à sa mère. Celle-ci quittait à la hâte son fourneau, accourait avec un teint d'un incarnat très vif; puis, après avoir baisé la nouvelle venue, échangé quelques complimens avec elle, et lui avoir indiqué un siége, elle retournait bien vîte au ménage.

Les autres dames regardaient avidement des pieds à la tête l'amie qui venait d'entrer, et semblaient déchirer des yeux tous ses ajustemens. Les hommes, la plupart officiers civils, tous en uniforme, se promenaient gravement dans l'appartement, et souvent ils s'arrêtaient près d'une petite table sur laquelle étaient placés le déjeûner et force eau-de-vie. Tous connaissaient notre aventure, tous savaient que je possédais de l'or, des

objets d'un grand prix; aussi, tous nous parlèrent avec assez de politesse, mais non toutefois sans y mêler certain ton de protection, car ils ne savaient pas encore si je serais leur *suppliant*, ou si je serais quitte d'emblée de toute enquête et poursuite judiciaire.

J'eus la fantaisie d'écouter les dames-fonctionnaires de la province, afin de connaître le texte sur lequel roulent leurs entretiens. M'étant donc placé dans le passage du petit au grand salon, j'entendis la conversation édifiante que voici : — Ah! Madame, que vous avez-là un superbe bonnet! sûrement vous l'avez acheté à la grand'foire? — Non, Madame, non; il vient tout droit de Moscou, du pont des Maréchaux (1), de

(1) Quartier de Moscou où il y a le plus de magasins de modes.

chez une dame française. — Et votre robe, Madame, l'a-t-on faite ici? — Ici! avec des couturières domestiques! ça coupe et ça coud; mais ça ne prendrait jamais la façon de la gravure (1). La maréchale de la noblesse qui lit toujours des livres français, a eu l'idée d'en expliquer une à sa faiseuse, mais elle s'est tellement embrouillée dans les termes d'art et de métier, qu'elle n'a pu réussir à se faire comprendre. — Ce n'est pas l'embarras: c'est un savant peuple que ces Français! où prennent-ils des termes pour chaque couture, pour chaque agraffe, pour chaque pli, pour.... — Et vous, ma bonne, hé! vous ne nous parlez pas de ce nouveau schal; oh! que

---

(2) La gravure du Journal des modes.

c'est riche ! — Où en avez-vous fait l'emplette ?.... — C'est mon *Sidor-Ermolaevitch* qui me l'a rapporté d'une commission où il avait été envoyé. — A propos, avez-vous reçu la visite d'*Akoulina Semenovna ?* L'enquête va toujours pour les affaires de son mari. — Elle est venue chez moi. — Et chez moi. — Et chez moi. — Ah ! ma chère, quelle femme ! Elle est née pour les procès ; elle semble toute bardée d'oukazes ! Et puis elle regorge de tout, et crie misère.... Quels schals ! quelles perles ! — On dit qu'elle ne s'est pas oubliée tandis que son petit mari était en place. — C'est bien elle qui va s'oublier ! Oh qu'elle n'est pas si sotte !.... — Ils se convenaient bien pour le cœur et pour le caractère ! — Savez-vous l'anecdote qui a rapport à ces gros-

ses perles qui lui pendent au cou comme un harnais, hé hé hé, merci de Dieu! — Non. Contez, contez-nous ça. — Tant que son mari a été puissant, le secrétaire n'osait écrire ses conclusions sans consulter Akoulina Semenovna, et les *supplians* étaient obligés de comparaître devant elle avant que d'aller au tribunal avec leur requête. Un jour, il se présenta chez elle une vieille femme bourgeoise, coiffée d'un petit mouchoir et couverte d'une demi pelisse, sollicitant une dispense pour son petit-fils que le conseil avait désigné comme recrue. La vieille, en tombant aux pieds d'Akoulina Semenovna, lui offrit une boîte d'écorce de bouleau, en disant : « Prends, Madame, si ce n'est pour toi, du moins pour ta fille. » Akoulina Semenovna, pensant

que la vieille lui offrait une boîte de tabac, se fâcha, cria à tue-tête afin que des nobles qui se trouvaient dans la chambre voisine prissent à son langage une haute idée de son désintéressement; elle s'anima tellement à cette feinte qu'elle donna, avec un vrai dépit, un coup de poing sur le bras de la vieille. La boîte tomba... et des perles coururent sur le plancher. Figurez-vous la mine! Akoulina Semenovna elle-même se jeta par terre; et de ramasser les perles, et de crier de toutes ses forces après Anette sa fille, pour qu'elle vînt à son aide. Anette accourut en effet de l'autre chambre, et oublia de fermer la porte, si bien que ces messieurs virent de là toute la farce. L'un d'entre eux fit causer la vieille dans la rue, et porta cette nou-

velle dans tout le gouvernement. Ha ha ha ha!.... — Voilà ce que c'est que de mépriser les petits, et les petites choses. C'est bien avec raison que mon *Sidor-Karpytch* dit toujours : « Toute offrande a son prix, et tout don est parfait en lui-même. »

On nous appela, en ce moment, pour dîner. Les d mes prirent place au haut de la table, et les hommes occupèrent le reste des siéges. Je me trouvai placé près du capitane-ispravnik. Le dîner commença par un énorme pâté au poisson dans lequel aurait pu tenir la maîtresse du logis tout entière. Des liqueurs fortes de toutes les couleurs et de tous les noms parurent, et, pour arroser le pâté, descendirent par torrens dans la gorge des honorables convives qui sans doute ap-

préhendaient les effets d'une croûte à demi-cuite, et d'un poisson presque cru.

Après le pâté vinrent les mets froids : du porc coupé en tranches sur de la rapure de raifort, des viandes à la gelée, du lard et autres choses analogues. Ce qu'on sert froid veut être réchauffé, et l'on recourut aux boissons fortes et au Madère qui avait une couleur charmante dans de grands verres à bierre. La soupe russe à la choux-croute appela aussi dans les estomacs un assaisonnement de Madère. Avant donc que l'on eût commencé à desservir la soupe et à servir le dîner, les lèvres des respectables convives s'étaient déjà couvertes d'un brillant vernis, et leurs nez étaient devenus rouges et violets tour-à-tour. Plusieurs ragoûts, fricassées et autres mets, firent

le tour de la table avant l'apparition du rôti, et déjà tous les convives, hors l'ispravnik, Milovidine et moi, se trouvaient dans une disposition d'esprit telle qu'ils auraient assailli une batterie de canons. Le vin toutefois détrempait les cœurs de nos dignitaires provinciaux, et la franchise s'en exhalait comme une épaisse vapeur qui imprima aux langues un mouvement indiscret. — Martynytch (1)! s'écria le secrétaire du tribunal de district, et cela si haut que les vitres en tremblèrent, Martynytch! tu m'as vendu, tu m'as trahi, âme damnée! Tu as dégagé l'ours de mes filets. Je ne te l'aurais jamais pardonné de ma vie si ta

(1) La plus grande familiarité est de nommer quelqu'un par le nom de son père en taisant son nom propre.

femme n'était ma commère. — Allons, ne t'enroue pas, Karpytch, répondit le procurateur de district ; si tu avais écorché seul la bête, nous n'aurions pas eu, nous autres, le moindre petit toupillon de sa fourrure. Il n'y a rien à dire, compère Karp-Karpytch ; tu es passé maître dans l'art de tondre les supplians ; et moi, vois-tu, j'ai aussi une femme et des enfans qui me demandent du pain !

Ici tout le monde se prit à rire. — Oh ! il n'y a rien à dire, Karp-Karpytch, tu es un passé maître dans l'art de tondre les supplians, s'écrièrent-ils de toutes parts. Le secrétaire se renversa fièrement sur le dos de sa chaise, se passa la main sur la tête et sur le ventre, et dit avec gravité : « Toute affaire craint le maî-

tre(1). » — Messieurs, s'écria d'une voix aiguë un employé maigre, noir et chauve, assis au bas-bout de la table. Toute la sagesse humaine est renfermée en quelques mots sur un ducat de Hollande. La pacotille de latin que j'ai rapportée du séminaire ne vaut par cette seule inscription : *Concordiâ res parvœ crescunt ;* ce qui signifie, messieurs les juges, qu'il faut vivre dans la paix et la concorde si vous voulez avoir des ducats mignons, et s'en rapporter, surtout, au secrétaire. Ce chevalier représenté sur les ducats, qu'est-il autre chose que le secrétaire ? et le faisceau de flèches qu'il tient dans la main, que signifie-t-il, sinon

---

(1) Proverbe russe qui était souvent dans la bouche du fameux *Souwaroff*.

que le secrétaire doit tenir dans sa main, et justice, et juges et procès? — Bravo, Klimytch, bravo! s'écrièrent les magistrats avec une gaîté délirante.

Cependant, on apporta un panier de vin de Champagne, et les toast prirent leur cours. Après avoir bu à la santé de la dame du logis, de l'amphitrion, puis ensuite de chaque convive, et séparément de sa femme, de ses fils et de ses filles, on se prit à la boisson comme à une besogne, comme si, par esprit d'ordre et de propreté, on se fût imposé la tâche d'égoutter les bouteilles éparpillées sur la table. Quand on eut achevé le dernier panier, on se leva de table, fort étourdi d'un si grand travail, et la troupe s'achemina en zig-zag vers le salon.

Je n'ai fait aucune mention dans tout

ceci de mon voisin le capitane-ispravnik; c'est qu'il n'a point bu, c'est qu'il n'a pris aucune part aux entretiens de l'honorable compagnie, et qu'il a gardé le silence tant qu'a duré le repas. Aussi les convives ne s'adressèrent-ils point à lui dans leurs discours; connaissant son caractère, ils craignaient qu'il ne leur dît en face quelque vérité sévère, ou quelque grossièreté comme on appelle ordinairement toute expression de franchise. Après les dernières libations, le capitane-ispravnik nous engagea, Milovidine et moi, à l'accompagner dans un petit jardin, contigu à la salle à manger, et où, parmi des arbres fruitiers épars dans le plus grand désordre, croissaient le tournesol, le pavot et la pivoine. Nous nous assîmes tous trois sur un banc

de gazon, et l'ispravnik nous dit : « J'ai remarqué avec plaisir que vous n'aimez pas à sécher les bouteilles comme le font si galamment mes très chers collégues, les magistrats et administrateurs. Vous pouvez juger de ma situation, ajouta-t-il en s'adressant à Milovidine ; vous voyez avec quels hommes un vieux militaire se trouve obligé de vivre. Mais « la nécessité rend la pierre docile. » Ces sangsues administratives m'auraient depuis longtemps fait mourir, si je n'eusse, par bonheur ou par malheur, uni ma sœur à un homme de leur bande, et si je n'étais pas soutenu par le gouverneur qui est mon ancien général. Il est difficile de nager contre le courant. C'est beaucoup que je sois parvenu à garantir ma juridiction de leur influence. La noblesse

m'a élu, m'a alloué bénévolement une somme annuelle qui suffit à peine pour mon entretien. Si vous séjournez encore quelque temps ici, vous entendrez parler plus au long de Chtykof. Tout le district ne ressemble pas à ce que vous venez de voir et d'entendre ; nous comptons de très braves gens parmi nos propriétaires et parmi les officiers civils choisis par la noblesse. Comme nos gentilshommes, par malheur, ne cherchent pas à s'instruire dans la législation russe, que peu d'entr'eux sont accoutumés à manier la plume, et que ceux qui ont servi dans le civil, esquivent leur élection et vont se reposer dans leur campagne, en renonçant au service, il faut bien que les intrigans s'emparent des affaires. Ces derniers forment comme un peuple à

part en Russie, et qui, comme la mite, se régénère dans la poudre des oukazes. Je vous conseille de retourner chez vous pour n'être pas témoins d'un scandale plus grand encore. Il peut arriver que messieurs les interprètes de la justice se prennent aux cheveux lorsqu'ils en viendront aux explications. »

L'ispravnik se leva, et nous suivîmes son conseil. Cependant, plusieurs des convives étaient entrés dans le jardin, se tenant les bras enlacés et entonnant des chansons. Etant rentrés dans les appartemens pour chercher nos casquettes, nous observâmes que sur une petite table on jouait à la banque et sur une autre au trente-et-un, et des paquets d'assignations de la banque circulaient déjà de main en main.

Arrivés à la maison, nous mandâmes le propriétaire pour qu'il nous expliquât certaines choses que nous ne pouvions comprendre. — Dites-moi, je vous prie, lui demandai-je ; quel homme bizarre est-ce donc que votre ispravnik ? — Il passe en ce pays pour un original, répondit le propriétaire. En effet, Mikhaïl-Ivanovitch Chtykof ne ressemble nullement à ses camarades, et c'est ce qui le fait paraître étrange. Il descend d'une famille de bons petits gentillâtres de ce district. Il est entré de fort bonne heure dans le service militaire, et, à la mort de ses parens, il a donné une partie de son héritage aux enfans de sa sœur défunte, qui avait eu pour mari un serviteur de l'état, pauvre mais honnête homme. Il a encore une sœur, vous la connaissez.

Ayant le grade de major, après avoir obtenu son congé à cause de ses blessures, il était venu vivre ici, chez moi, avec sa petite pension de retraite; c'est alors que les nobles lui ont proposé la place d'ispravnik. Le major déclara d'un ton résolu qu'il ne savait point se laisser corrompre, et qu'il ne voulait point s'instruire à ce métier; que parconséquent il ne pouvait ni ne désirait accepter des emplois auxquels était attachée la nécessité de dépenser plus qu'il ne possédait. La noblesse finit par le décider à accepter la place qu'il occupe, et lui a alloué une somme convenable pour ses frais de chancellerie et pour ses courses, le tout au vu et su de l'autorité supérieure. Voilà déjà dix ans qu'il exerce ses fonctions, et tous les honnêtes gens

le bénissent. Les charges et redevances des propriétaires, la réparation des routes, les chevaux de requisition, les logemens de militaires, tout en un mot s'exécute, à tour de rôle et selon la fortune des particuliers. La perception des impôts et des arrérages s'opère sans aucun relâchement, mais avec une très grande douceur pour les pauvres. Les serfs fugitifs et les vagabons n'osent pas se montrer dans notre district; les habitans sachant qu'en les retirant chez eux ils pourraient déplaire à leur bon ispravnik, qu'ils appellent leur père, se gardent bien de donner asyle à de telles gens, et ils vont eux-mêmes les livrer à la justice. Les enquêtes se font sans injures et sans voies de fait, mais la sévère équité y préside. Dans nos foires, l'is-

pravnik ne reçoit point des marchands de l'argent pour qu'ils puissent trafiquer de contrebande ou tromper les simples avec de mauvaises marchandises ; mais il examine les poids, les mesures, l'espèce et la qualité des marchandises. Dans les opérations du recrutement, les anciens et les commissaires choisis dans les domaines de la couronne, n'osent plus prendre les recrues suivant leur caprice ou leur intérêt, et priver souvent de malheureux parens de l'unique soutien de leur vieillese. Les intendans de différentes terres dont les seigneurs vivent dans l'une ou dans l'autre capitale, ne peuvent point vexer les paysans et tromper leurs maîtres. Les maîtres méchans, vicieux, ne peuvent plus se conduire d'une manière contraire aux lois envers

leurs serfs. En un mot, le bon Chtykof, veille jour et nuit pour extirper les abus, pour faire punir le mensonge et pour décourager la fraude. Il est vrai qu'il a de la grossièreté dans les manières ; il n'aime pas à perdre inutilement les paroles ; il ne sait pas déguiser l'amertume de certaines vérités sous la douceur des expressions, et tourner son devoir en complimens. Il est sévère avec les gens sans mœurs, inflexible avec les méchans, mais il est indulgent pour les faiblesses humaines, qu'il épargne plutôt qu'il n'excuse. Il y a bien longtemps qu'il aurait succombé sous les intrigans qui abusent du pouvoir, s'il n'était soutenu par notre gouverneur civil, homme droit et bien intentionné, qui l'a connu au régiment. Les méchans haïssent et

craignent Chtykof comme la peste; et cependant il ne se mêle pas des affaires des autres, et il demande uniquement qu'on n'empiète pas sur sa juridiction. Tel est notre original. Il vous a traités un peu sévèrement; mais il s'est conduit légalement, et malgré sa grossièreté, il ne vous a point manqué, et il ne vous a point dérobé vos effets comme nos patelins douaniers. — Je conviens, dit Milovidine, qu'une médecine amère vaut mieux qu'un poison doux.

FIN DU TOME SECOND.



TABLE DES CHAPITRES

DU TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.









